Nº50 - mai 2026

Les Inrockuptibles

+ **GEESE**
Le groupe rock le plus puissant du moment

CANNES
Tout sur le festival



NOTRE TRIBUNE ANTI-RN
les artistes s'engagent

Annie Ernaux
Camille Cottin
Justine Triet
Guillaume Meurice
Hafsia Herzi
Rebeka Warrior
Benjamin Biolay
Laurent Garnier
Agnès b.
Vincent Macaigne
Camélia Jordana
Jeanne Added
Reda Kateb
Judith Godrèche
Alain Damasio
Aymeric Lompret
Dominique A
Jean-Pascal Zadi...

LA CULTURE CONTRE LES FACHOS

NOTRE DOSSIER ANTI-BARDELLA

ENTRETIENS EXCLUSIFS

Roberto Saviano, la vie sous l'extrême droite

Bally Bagayoko, celui qui a triomphé de CNews

L 13183 - 50 - F: 12,90 € - RD

Les Inrockuptibles
Nº 50
DOM/A 14,50€ - DOM/S 13,90€ - BEL/LUX 13,90€ - CH 21CHF - ESP/ITA/PORT.CONT 13,90€ - CAN 21,99$CA - D 14,50€


Thomas Sabo
Rebel at Heart
STERLING SILVER


WWW.THOMASSABO.COM

Ce n'est qu'un début par Carole Boinet



En sortant de l'exposition *Normes Corps* présentée au Palais de Tokyo, je me suis demandé quelle aurait été son existence dans un pays gouverné par le RN. Le fascisme de Mussolini y est mis à mal chez Pauline Curnier Jardin, les emblèmes de pouvoir sont questionnés par Jesse Darling, Benoît Piéron déploie une réflexion sur la binarité de genre, Cathy de Monchaux nous met face à des vulves... Cette exposition (que je vous invite à aller voir) – qui pointe la violence des normes et met en lumière les bienfaits du désordre provoqué par nos désirs et nos différences – n'aurait peut-être pas existé dans un établissement qui repose pour moitié sur des subventions publiques. Il n'y a qu'à regarder ce qu'il se passe aujourd'hui en France. Je pense au renvoi de la streameuse Ultia du Fonds d'aide à la création pour les plateformes sociales du CNC (chargée d'attribuer des financements à des projets créatifs) après qu'elle a lâché sur sa chaîne Twitch *"Si un projet est proposé délibérément par quelqu'un d'extrême droite, ben non, en fait !",* et qu'une vague de commentaires haineux émanant de l'extrême droite a déferlé sur les réseaux sociaux. Je pense à la baisse de 62 % des aides au fonctionnement de près de 500 lieux, initiatives et projets culturels dans la région Pays de la Loire dès fin 2024. Je pense à la commission d'enquête sur l'audiovisuel public qui se transforme audition après audition en un show personnel de son rapporteur Charles Alloncle qui, plus qu'à faire la lumière sur le fonctionnement du service public, cherche surtout à le ternir. Le même Alloncle qui fait la une du magazine d'extrême droite *L'Incorrect* avec le titre *"Audiovisuel public : J'accuse...!"* (Qu'est-ce que l'affaire Dreyfus et Émile Zola viennent faire là-dedans ?!) Je pense au maire LFI de Saint-Denis, Bally Bagayoko, cible de propos racistes sur la chaîne de Bolloré CNews. Je pense aux torrents d'injures et de menaces reçus par Thomas Jolly et les participant·es aux cérémonies des J.O. de Paris en 2024 pour avoir osé proposer un show bien dans son époque. Je pense à la minute de silence observée par l'Assemblée nationale en hommage au militant néonazi Quentin Deranque le 17 février.

Tout ça pour vous dire que oui, le RN est une menace bien réelle aux prochaines élections présidentielle et législatives. Mais que les idées rances de l'extrême droite naviguent d'ores et déjà en France, portées dans la sphère médiatique et culturelle par un Vincent Bolloré en croisade. Il est du devoir des *Inrockuptibles,* média culturel engagé, de se saisir du sujet. Avec une tribune anti-RN portée par des artistes et des acteur·rices de la culture (Annie Ernaux, Lola Lafon, Jean-Pascal Zadi, Thomas Jolly, Rebeka Warrior, Camille Cottin, Anaïde Rozam, Laurent Garnier, Dominique A, Jeanne Added et bien d'autres). Avec un dossier XXL qui creuse la question de l'impact qu'a l'extrême droite sur la culture – notamment en Italie avec Giorgia Meloni, ce qu'analyse pour nous l'écrivain Roberto Saviano.

Ce numéro lance le début d'une série de grands rendez-vous mensuels où nous nous attacherons à décrypter les enjeux de la bataille culturelle qui fait rage, comme les endroits où la censure d'extrême droite fait taire une culture qui se doit d'être inclusive, curieuse, partageuse et résolument moderne. Or, la modernité consiste précisément à ne pas se laisser engloutir par la peur, le conservatisme et la haine. Ainsi seulement la société pourra-t-elle espérer un vivre-ensemble, comme la construction d'un futur désirable.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles


LEVI'S®
LA SÉLECTION DE
CHARLOTTE CARDIN
RETROUVEZ LA COLLECTION
EN MAGASIN ET SUR LEVI.COM
*Photographie retouchée

Ouverture

p.4 Édito par Carole Boinet
p.8 Les contributions
p.10 En virée avec Théo Mercier et sa bande
p.14 Excitation : les événements à ne pas rater en mai
p.16 Les visages : Pedro Almodóvar, Maud Le Pladec
p.20 L'époque : les malades du Covid long
p.24 Trésor caché : Bernthøler
p.26 Où est le cool
p.30 Hors-Champs par Laure Adler
p.32 Pourquoi Lykke Li aime *La Pianiste*

Magazine

p.34 À la une : la culture contre les fachos
p.34 Tribune : un front culturel anti-RN
p.36 Entretien avec Stanislas Nordey
p.38 Entretien avec Caroline Guiela Nguyen
p.40 Entretien avec Bally Bagayoko
p.44 "Winter is coming" par Louisa Yousfi
p.48 Sébastien Chenu, ministre de l'inculture ?
p.50 Entretien avec Roberto Saviano
p.58 2L, une rappeuse qui soigne sa gauche
p.60 Extrême droite, menaces sur la culture
p.66 Le cinéma français en danger
p.70 La France, productrice et marché du cinéma mondial
p.72 Qui veut la peau des musiques actuelles ?

p.76 Portfolio : retour sur Les Inrocks Festival
p.82 Geese, le premier groupe de rock de la Gen Z
p.88 Les visages de Cannes
p.92 Au Liban, les cinémas accueillent les réfugié·es
p.98 Entretien avec l'écrivain·e Olivia Laing

Les critiques

p.104 Musiques
p.119 La playlist de mai
p.120 Cinémas
p.132 Séries
p.136 Jeux vidéo
p.138 Livres
p.146 BD
p.148 Scènes
p.152 Arts
p.156 Photo books
p.158 Podcasts
p.160 Les Inrocks d'or
p.162 L'abécédaire de Salomé Lahoche

↓ La couverture

Photo Justin Metz pour Les Inrockuptibles
(d'après une image de Joël Saget/AFP/Getty Images)



"Je sais ce que c'est l'extrême droite, le racisme, la violence qui en découle." → p. 38



"Une société qui se pense libre parce qu'elle protège des droits tout en organisant leur retrait pour ceux qu'elle désigne comme 'barbares' est une société qui a déjà franchi le pas qu'elle refuse encore de nommer." → p. 44



"La grande culture, lorsqu'elle compte vraiment, ne naît pas de l'adaptation : elle naît de la friction, du risque, du refus de laisser le réel intact." → p. 50



Smith · Anthony Francin · Khanh Renaud


TASAKI
www.tasaki.fr



Justin Metz
Artiste digital
→ p. 1

En une de magazines ou au cœur de campagnes publicitaires, les créations de Justin Metz, artiste digital vivant au Royaume-Uni, ont été vues à travers le monde. Son travail, en tant qu'ancien directeur artistique, a été récompensé de nombreux prix. Il a réalisé l'image de couverture de ce numéro (sans I.A.).



Bertrand Jamot
Photographe
→ p. 20

Après des études aux Beaux-Arts de Nancy, Bertrand Jamot réalise rapidement des photoreportages et suit des groupes en tournée. En 2013, au sein de Cauboyz, cofondé avec le designer graphique Philippe Tytgat, il explore la vidéo à travers installations, génériques, clips… Aujourd'hui, il travaille essentiellement dans le domaine musical. Il a photographié ce mois-ci des personnes affectées par un Covid long.





Charles Cuau
Photographe
Pauline Vacher
Journaliste
→ p. 92

Journaliste freelance basée à Damas, en Syrie, Pauline Vacher suit l'actualité régionale pour la presse francophone et anglophone. Diplômée de l'École normale supérieure de Paris, elle a travaillé à *L'Orient-Le Jour* à Beyrouth et au bureau investigation de Reporters sans frontières.
Charles Cuau est un photographe indépendant, installé à Damas depuis 2025. Intéressé par le Moyen-Orient, il y vit depuis plusieurs années et a appris l'arabe. Son travail mêle reportages pour la presse et projets plus personnels. Le duo cosigne un reportage sur l'accueil des réfugié·es au Liban dans des salles de cinéma.

Les Inrockuptibles

Édité par la société **Les Éditions indépendantes** (membre du groupe **combat**), société anonyme au capital de 326 757,51 € **10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris**
Tél. 01 42 44 16 16, lesinrockuptibles.com
MAIL support@lesinrockuptibles.fr cppap 0225 D 85912, dépôt légal 2e trimestre 2026
Siret 428 787 188 000 39 ISSN : 0298-3788 0225 D 85912

DIRECTION Président **Matthieu Pigasse** Directeur général et directeur de la publication **Emmanuel Hoog** Directeur général délégué **Mathieu Levieille** Directrice des marques **Wassila Meddas** Directeur éditorial **Pierre Siankowski**
RÉDACTION Directrice de la rédaction **Carole Boinet** Rédacteurs en chef **Jean-Marc Lalanne** (cinémas/culture), **Franck Vergeade** (musiques) Musiques **François Moreau, Louise Lucas** Stagiaire **Rafael Bauduret Ibanez** Cinémas **Bruno Deruisseau, Jean-Baptiste Morain** Stagiaires **Lisa Farou, Mathieu Victor-Pujebet** Séries **Olivier Joyard** Jeux vidéo **Erwan Higuinen** Livres **Nelly Kaprièlian** BD **Vincent Brunner** Scènes et Arts **Jean-Marie Durand** Mode **Manon Renault** Rédacteur en chef digital **François Moreau** Cheffe d'édition **Elsa Pereira** Éditrice **Anna Péan** Responsable vidéo **Leslye Granaud** Journaliste **Elisa Olivo** CM **Malo Ferry** Alternante **Inès O'Neill**
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION Secrétaire générale de la rédaction **Yaël Girardot**
SR **Cécile Desclaux, Laurent Malet, Florianne Segalowitch**
ARTISTIQUE Directeur artistique **Philippe Lévêque** Graphiste **Olivier Dupéron** Typographes **Martin Pasquier, Pauline Fourest** Typographie exclusive et logo par **Yorgo&Co** 44 bis, rue Lucien-Sampaix 75010 Paris Conception de la nouvelle formule **Yorgo Tloupas**
PHOTO Directrice photo **Aurélie Derhee** Iconographe **Stéphane Damant**
Photographe **Renaud Monfourny**
ILLUSTRATRICE **Agnès Decourchelle**
ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO **Laure Adler, Fabienne Arvers, Philippe Azoury, Ludovic Béot, Rémi Boiteux, Alexandre Büyükodabas, Thomas Chéné, Hélène Coutard, Charles Cuau, Maxime Delcourt, Théo Dubreuil, Arnaud Ducome, Valentin Gény, Arnaud Hallet, Igor Hansen-Løve, Bertrand Jamot, Antoine Jaussaud, Daniel de Jorge, Salomé Lahoche, Pauline Le Gall, Noémie Lecoq, Jolan Maffi, Justin Metz, Elliott Morgan, Jérémie Oro, Juliette Poulain, Jérôme Provençal, Théo Ribeton, Xavier Ridel, Sophie Rosemont, Sylvie Tanette, Maud Tenda, Patrick Thévenin, Pauline Vacher, Yedihael, Louisa Yousfi, Cyril Zannettacci**
DÉVELOPPEMENT Responsable marketing/abonnements **Lucille Langaud**, assistée de **Chloé Legris** Cheffe de produit junior **Valentine Sorgues** Directeur technique **Christophe Vantyghem** Contact Agence Destination Média **Didier Devillers, Cédric Vernier,** tél. 01 56 82 12 06, reseau@destinationmedia.fr
PARTENARIAT ET PUBLICITÉ Directeur délégué **Germain Loyer,** tél. 06 07 63 29 31 Directrice culture **Cécile Revenu,** tél. 01 42 44 15 32, **Juliette Jacques** (musiques), tél. 01 53 33 33 52, **Benjamin Choukroun** (cinéma, vidéo, médias, édition), tél. 01 42 44 16 17, **Charlotte Ellès** (arts, scènes), tél. 01 42 44 18 12, assisté·es d'**Axel Massuyeau** Directrice grands comptes **Audrey Chastanet,** tél. 06 46 30 31 25, **Neil Mokaddem** (OPS & Brand Content), tél. 06 23 26 76 44 Codirectrices de production **Axelle Cohen** et **Léna Le Roux Bourdieu** Cheffe de projet production **Malika Meghez**, assistées d'**Aubéline Beck** et **Marianne Bidnic-Treyer** Traffic manager **Stéphane Battu,** tél. 01 42 44 00 13 Chargée de planning publicitaire **Axelle Cohen,** tél. 01 42 44 16 62 Régie externe publicité commerciale **MEDIAOBS** Sandrine Kirchthaler, tél. 01 44 88 89 22
ADMINISTRATION ET FINANCE Directeur administratif et financier/Responsable des ressources humaines **Olivier Jouannic** Directrice juridique **Rozenn Calle** Responsable paie **Ouafa Benbachir** Responsable du contrôle financier **Nika Fegic** Comptable **Cathy Cavalli** Services généraux **Hadja Tabi** FABRICATION Prépresse **Armstrong** Impression, gravure **Imaye Graphic** Imaye Graphic est impliqué dans la préservation de l'environnement par ses certifications ISO14001, FSC, PEFC et Imprim'Vert. Origine papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 100 %, eutrophisation Ptot : 0.008kg/t, certification : PEFC 100 % Fabrication **Créatoprint - Isabelle Dubuc** tél. 06 71 72 43 16 Distribution **MLP**
ABONNEMENT Service abonnement Les Inrockuptibles – 60643 Chantilly cedex, support@lesinrockuptibles.fr ou tél. 03 44 62 52 35. Tarif France 1 an : 115 €
FONDATEURS **Christian Fevret, Arnaud Deverre, Serge Kaganski**

© Les Inrockuptibles 2026. Tous droits de reproduction réservés.

Ce numéro comporte un encart abonnement jeté (kiosques) et un encart *Playlist Musique* (abonné·es et kiosques).

Vincent Delerm


PARIS | CLERMONT-FD | LYON | TOULOUSE | BELGRADE
À L'HEURE DES CATLEYAS
PIERRE GUILLAUME
PARIS
PIERREGUILLAUMEPARIS.COM
Photo : ©Pierre Guillaume
A L'HEURE DES CATLEYAS
29.1
PIERRE GUILLAUME PARIS

EN VIRÉE

Rebeka Warrior, Laura Vazquez, Vimala Pons, Ha Kyoon et Danse Musique Rhône-Alpes ont répondu à l'appel de Théo Mercier pour une création d'un soir au Ballet national de Marseille. Rencontre avec six ami·es tendres, drôles et profond·es.

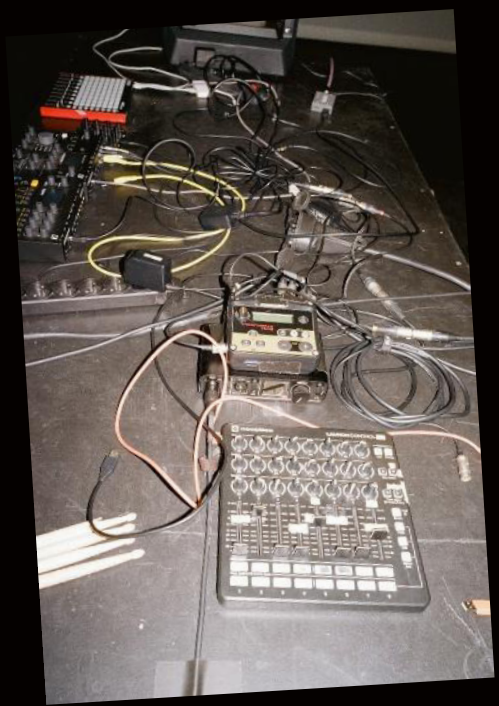


Texte Carole Boinet
Photo Yedihael pour Les Inrockuptibles

avec Théo Mercier et sa bande

Théo dit : *"Attends, il vaudrait mieux qu'on se parle les uns après les autres, non ?"* Je dis : *"Je pensais faire une grande interview collective."* En prononçant cette phrase, je m'aperçois qu'il a raison. Cela risque d'être cacophonique, pour ne pas dire chaotique. La conversation va tourner à la blague. Pendant la séance photo, déjà, ils et elles cherchent le chemin de traverse. L'effervescence du collectif est bien là. Nous sommes au Ballet national de Marseille (BNM), et le photographe Yedihael a peur du ciel bleu. Je ne savais pas qu'on pouvait avoir peur du ciel bleu. Il m'explique que le soleil écrase les sujets sur les photos, que l'ombre est préférable. Nous sommes au Ballet national de Marseille





←
Théo Mercier, Ha Kyoon, Rebeka Warrior, Vimala Pons et Danse Musique Rhône-Alpes réuni·es dans le cadre du programme "Moteur de recherche" #4 – *Flesh to Flesh* × Théo Mercier au Ballet national de Marseille, le 3 avril.

car l'occasion était trop belle, comme le ciel trop bleu. Enfin, nous pouvions réunir une bande d'ami·es que nous suivons de près aux *Inrockuptibles* dans leurs projets solo et communs : Vimala Pons, comédienne, metteuse en scène, César de la meilleure actrice dans un second rôle pour *L'Attachement* ; Rebeka Warrior, autrice de *Toutes les vies,* cofondatrice des groupes Sexy Sushi, Mansfield.TYA et Kompromat ; Théo Mercier, plasticien et metteur en scène ; Laura Vazquez, poétesse, récompensée du prix Les Inrockuptibles du meilleur roman en 2025 pour son puissant *Les Forces* ; Ha Kyoon, musicien, circassien ; et Danse Musique Rhône-Alpes, musicien. Décrire ces artistes comme je viens de le faire est assez inadéquat car toutes et tous débordent largement du cadre, n'ayant aucune crainte à se frotter à de nouvelles formes pour mieux tracer leur chemin de singularité. C'est peut-être ce qui en fait des ami·es.

Ils et elles sont là, en ce vendredi 3 avril, pour donner naissance à une création, *Flesh to Flesh,* dans le cadre du programme "Moteur de recherche" du BNM, dont Théo Mercier est artiste associé. Tout est parti de Théo, justement. On lui a proposé de proposer quelque chose. *"Je leur ai proposé de commencer par un portrait d'amis, un portrait à mille têtes."* C'est ce qu'il m'explique sur la terrasse baignée de soleil où nous nous retrouvons entre deux répétitions, face à des palmiers, dans le luxuriant parc Borély ceignant le BNM. Il la baptise "le petit confessionnal". J'ai pris un café à la machine car *"il y a des fourmis dans le thé"*, m'a-t-on prévenue. *"Cela fait des années qu'on se regarde, qu'on vient voir les concerts des uns, les spectacles et expositions des autres. La frontière entre nos pratiques publiques et intimes est fine. C'est une conversation entre mes amis artistes, parfois polyphonique, parfois cacophonique, afin de voir les endroits miroirs, poreux, amoureux."* Trois mots reviendront dans chaque entretien mené dans "le petit confessionnal" : l'amitié, l'admiration et la fête. De l'amitié, Théo Mercier, tout en sourires, dit : *"Nous sommes des personnalités assez puissantes, mais profondément douces, aimantes et gentilles. On se soigne beaucoup les uns les autres. On soigne aussi nos petits feux d'artistes. Nos moments de doute, de lumière,* **...**



↓
Rebeka Warrior : *"Il faut aimer la poésie, créer des choses, que ce ne soit pas juste boire. Il y a un endroit d'invention."*



↑
Danse Musique Rhône-Alpes : *"Mêler expérimentation et efficacité d'une musique qui parle à beaucoup de gens."*

→ *d'ombre. On est un groupe très soudé depuis des années, et très soigneux.*" Sa plus vieille amie, c'est Rebeka Warrior, qui le contacte période Sexy Sushi pour réaliser une pochette d'album après avoir eu un coup de foudre pour son travail exposé au musée de la Chasse et de la Nature, à Paris. Suivent d'autres pochettes, des collabs sur la musique de ses spectacles, et puis : *"On a organisé plein de fêtes après mes shows.*" D'elle, Théo Mercier dit : *"C'est quelqu'un que j'ai vu se transformer depuis que je la connais. Moi qui ai beaucoup d'envie de transformation et qui n'y arrive pas forcément… Je suis très impressionné par toutes les Julia que je connais. Je l'envie. C'est un vrai travail qu'elle fait.*"

***"On est fans les uns des autres",* résume Julia/Rebeka Warrior quelques instants plus tard**, dans le petit confessionnal aux côtés de Vimala Pons, qu'elle a connue il y a une dizaine d'années par l'entremise de sa compagne défunte, Pauline, et qu'elle n'a plus jamais quittée. *"On se redrague à chaque fois qu'on sort un disque, un spectacle, un livre… C'est une forme d'état amoureux et être amoureux, c'est être admiratif. Mais l'admiration vient aussi de comment les gens surmontent leurs faiblesses. Parfois, on se casse la gueule, et on ose se le dire dans ce groupe.*" Vimala : *"On fait attention à ne pas trop déteindre les uns sur les autres. On s'inspire. Mais comme on est toutes et tous une matière spongieuse… C'est bien d'être inspirée, mais pas trop ! Si je voulais devenir chanteuse comme toutes les actrices, je me retiendrais !"* Rebeka : *"Moi, on m'a déjà proposé d'être actrice, j'ai dit non. – Pour quelle raison ? – Pour ne pas faire d'ombre à Vimala !"* Ont-elles hésité avant d'accepter la proposition de Théo Mercier de créer ensemble un spectacle en deux jours montre en main, quitte à se prendre un mur ? *"Je pense qu'on a tous eu en tête : 'On va être ensemble, on va pouvoir faire la fête !'"* C'est quoi, la fête ? *"Prendre des vacances de moi-même en compagnie de gens qui m'aident à le faire,* estime Vimala Pons. *Se redonner de l'élan avec un nettoyage par du sale.*" Rebeka Warrior : *"Une fête, c'est un moment d'éternité. Tout est possible jusqu'au bout. C'est une échappatoire et une source d'inspiration, de création. Mais la fête, ça s'apprend.*" Me voici étonnée. *"Ah bon ? Il y a une école de la fête ? – On est carrément les profs !,* lâche Rebeka Warrior en riant. *Il faut aimer la poésie, créer des choses, que ce ne soit pas juste boire. Il y a un endroit d'invention.*" Toutes deux sont d'accord pour dire qu'il faut interdire les fêtes aux *"tunneliers"* : *"Ils n'ont pas compris l'esprit de la fête parce qu'ils te font des tunnels sur l'actualité, et c'est CNews qui vient dans ta fête.*"

Cette bande pourrait répondre aux adjectifs "minutieuse" et "légère". Ce n'est pas de moi mais de Laura Vazquez, qui, elle, vit à Marseille. De Théo, elle a appris la minutie, de Rebeka Warrior, *"la légèreté dans l'art"* (elle les a rencontré·es via la Villa Médicis). *"Moi, je ne ris pas. Je porte la chose. Il y a une sorte de gravité, de sérieux chez moi. Dans la musique, il y a un aspect joyeux. On peut tout sur scène, hurler, rire, se jeter dans le public. Moi, à côté, je suis guindée. Là, j'apprends une forme de laisser-aller et de joie. C'est une grande respiration et je pense que ça n'abîme pas l'attention que chacun, ici, donne à l'art.*" Ha Kyoon parle, lui, de *"l'humour de Théo"*, ajoutant : *"Il a un regard sur les choses, un rapport au monde, à la création, aux objets et aux gens qui l'entourent qui est très beau.*" Théo, lui, explique qu'il ne crée pas à partir du vide, qu'il ne saurait rien faire d'une page blanche ou d'une salle

“On se redragueà chaque fois qu’on sort un disque, un spectacle, un livre…”

Rebeka Warrior





↑
Avec Laura Vazquez, poétesse et autrice qui apprend *“la légèreté dans l’art”* au sein de cette bande.

noire. *“Il se passe quelque chose à partir du moment où je ramasse cet enjoliveur par terre, par exemple, comme je l’ai fait tout à l’heure.”* Ici, Théo Mercier crée à partir de ses ami·es. *“On a plongé dans cette création car c’est Théo,* raconte Ha Kyoon, *et qu’on n’a pas eu le temps. Il y a eu une forme d’efficacité bénéfique. On a moins intellectualisé. Il y avait une dimension joyeuse et cathartique.”*
On se demande s’ils et elles ont des points communs, mis à part un certain goût pour les tenues noires et la musique électronique. Vimala Pons parle de son obsession pour *“le déséquilibre et les émotions”*. *“Comme Théo”,* ajoute Rebeka Warrior.
Le déséquilibre, c’est peut-être aussi ce que la joyeuse bande recherche dans la fête. *“Je dirais le déplacement,* avance Danse Musique Rhône-Alpes. *La dissolution de soi, c’est super. Je trouve que c’est une bonne chose de disparaître à un moment, au profit d’une chose plus grande.”* Par sa musique électronique, DMRA cherche à *“mêler expérimentation et efficacité d’une musique qui parle à beaucoup de gens”*. Vimala Pons rit : *“On va des* Tuche *à la Fashion Week.”*
C’est à peu près ce que l’on ressent face à leurs travaux respectifs, face à leur création *Flesh to Flesh* : la liberté de l’expérience, le remodelage des cadres, des normes, la mise à mal du préconçu, mêlée à une forme d’ouverture généreuse. Vimala Pons nous parle, d’ailleurs, du public, qui est très important pour elle : *“Un spectacle, c’est un dialogue entre eux et moi.”* Elle a la hantise des *“salles molles”,* des gens au premier rang qui ne rient pas, ne bougent pas. Il y a aussi la dimension politique de leurs travaux qui les réunit. Laura Vazquez : *“Il y a une forme de décloisonnement, de recherche politique qui se fait par la forme. Nous sommes à l’intérieur d’un système extrêmement violent et limité. On a affaire à des discours vides, à une sorte de novlangue, d’uniformisation. C’est donc par la forme qu’on essaie de faire bouger cette matière-là, la langue me concernant. On ne peut pas le faire autrement. Je ne pense pas que l’artiste puisse avoir une vision politique surplombante, observer ce que la société fait et avoir un discours là-dessus. On est à l’intérieur de cet ensemble social et politique. Et c’est à l’intérieur de ça, seulement par le travail de notre forme, qu’on peut espérer trouver des expériences différentes. Le but est de créer des formes qui ne sont pas encore là, et qui ne sont pas déjà toutes faites, et qui ne sont pas attendues.”*
On ne s’attendait à rien et on s’attendait à tout avec cette création, Théo nous répétant que c’était speed.
Le soir même, ça ne se sent pas. Les tableaux préexistants ou créés pour *Flesh to Flesh* se suivent comme s’ils s’étaient toujours suivis. C’est tenu, juste, grave et drôle. Puissant. Pas puissant au sens de la lourdeur de ce qui connaît sa puissance. Puissant au sens d’habité. D’ailleurs, tout évoque les fantômes, ce qui nous hante, nous traverse, nous habite, nous déplace. Ha Kyoon danse en frappant ses caisses claires, Laura Vazquez lit *“La peur est-elle comme un fantôme à l’intérieur des êtres ?”* et chante en canon avec Rebeka Warrior ; Vimala Pons reprend le fameux monologue dit “des émotions” de sa pièce *Honda Romance* ; Danse Musique Rhône-Alpes déploie sa musique sur des vidéos décalées de Vimala, et Théo Mercier les regarde. Toutes et tous se regardent, d’ailleurs, ne partant pas en loges, restant au plateau. Après le show, il y a un DJ-set de Zoë Mc Pherson dans la cour du BNM. On boit du rouge, du blanc, de la bière. Arthur de (La)Horde (à la direction du BNM depuis 2013) respire le temps d’un week-end dans une année intense (des chorés de Rosalía à leur prochaine création fin juin). Vimala Pons me confie qu’elle aime vraiment les interviews. Elle ne lit jamais les critiques, par peur de gonfler ou de tuer son ego, mais les interviews, elle aime les faire, ça la fait réfléchir à son travail. Laura Vazquez a le même sentiment que moi, que l’époque n’est pas tellement intéressée par le travail sur la forme littéraire. Rebeka Warrior nous interrompt : *“Ça va les intellos ?”* On va danser. Je tombe sur Ha Kyoon qui m’informe que deux fêtes sont prévues. *“Tu viens avec nous ?”*

À ne pas rater en

Jusqu'au 26 mai
Pedro Almodóvar – Attachements, à Paris

CINÉMAS

Au moment où Pedro Almodóvar s'apprête à montrer son 24e film, le Centre Pompidou lui consacre une rétrospective intégrale avec le MK2 Bibliothèque. Des débuts fougueux de *Pepi, Luci, Bom et autres filles du quartier* aux mélodrames flamboyants récents, comme *La Chambre d'à côté,* son cinéma garde une énergie intacte et audacieuse.

centrepompidou.fr



Jusqu'au 6 septembre
Cling ! La bande dessinée parle cash, à Paris

BD



De Picsou aux Dalton, de Batman à Largo Winch, les personnages fétiches de l'histoire de la bande dessinée semblent obsédés par l'argent. Reflet de son époque, la BD nous dit quelque chose de la prospérité du vice à travers l'exposition de la Monnaie de Paris. Où tous les profils – aventurier, voleur, joueur, faussaire, marginal, épargnant, milliardaire, alchimiste – se dévoilent à la manière d'une anthologie en or.

monnaiedeparis.fr

Jusqu'au 13 septembre
Normes Corps, à Paris

ARTS

Le Palais de Tokyo propose une nouvelle saison d'expositions questionnant les notions de vulnérabilité, de fragilité, de handicap et d'écarts par rapport aux normes. De Jesse Darling à Pauline Curnier Jardin, de Benoît Piéron à Cathy de Monchaux, les artistes imaginent des mondes où la fragilité des corps et des formes détermine une force majeure.

palaisdetokyo.com



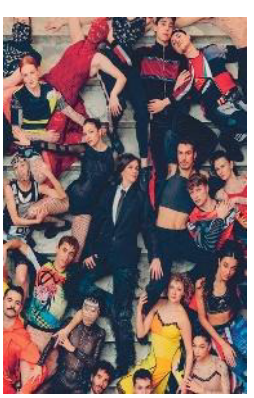
Jusqu'au 11 octobre
Tursic & Mille – Dissonances à géométries variables, à Nîmes

ARTS



Depuis leur rencontre aux Beaux-Arts de Dijon à la fin des années 1990, les peintres Ida Tursic et Wilfried Mille portent un regard renversant sur leur médium, comme si sa pratique au XXIe siècle n'avait de sens qu'en interrogeant ses pouvoirs et son histoire. Le Carré d'Art - musée d'Art contemporain de Nîmes s'attarde sur le travail singulier de ce duo iconoclaste.

carreartmusee.com



Du 29 avril au 6 mai
Concerto danzante (création), à Nancy

SCÈNES

Sur le plateau du Ballet de Lorraine, les 24 danseur·ses du CCN, dirigé·es par Maud Le Pladec et par l'artiste invitée Josépha Madoki, figure tutélaire du waacking, mettront en mouvement la musique de Bach et Vivaldi. Les 22 interprètes des Arts Florissants, sous la direction du violoniste Théotime Langlois de Swarte, promettent d'insuffler une énergie nouvelle à la musique baroque.

ballet-de-lorraine.eu

Du 8 au 16 mai
Jazz sous les Pommiers, à Coutances

MUSIQUES

Comme chaque mois de mai, le festival normand convie tous les styles de jazz, tout en s'ouvrant à d'autres scènes musicales. À l'affiche de l'édition 2026 figurent notamment Fatoumata Diawara, Keziah Jones, Anne Paceo, Joshua Redman, Shai Maestro Quartet, Marion Rampal…

jazzsouslespommiers.com



El Deseo · Winsor McCay · Cathy de Monchaux/Adagp · Tursic & Mille · DorianProst, courtesy Opéra de Lorraine · Didier Eudes · Renaud Monfourny · Kurt Van der Elst · Tetsuo Kogawa/UV Editions

mai



Du 13 au 17 mai
Nuits Sonores, à Lyon

MUSIQUES

Encore une copieuse programmation pour la 23e édition du festival lyonnais dédié aux musiques électroniques, avec, parmi les réjouissances attendues pendant ces cinq jours, Four Tet, 808 State, Leftfield, Anetha, Kiss Facility, Ben Klock, Cortisa Star, Fat Dog, Kangding Ray ou encore DJ_Dave.

nuits-sonores.com

Le 19 mai
Hervé × MazelFreten, à Châteauvallon

SCÈNES

Une carte blanche, déjà vue au Grand Palais l'été dernier, associe le chanteur Hervé, derrière les platines, au collectif chorégraphique MazelFreten, pour un concert dansé dopé par une electro électrisante. Où l'esprit se libère et le corps se remue dans tous les sens sur le plateau de la scène nationale de Châteauvallon-Liberté.

www.chateauvallon-liberte.fr





Du 22 au 24 mai
Art Rock, à Saint-Brieuc

MUSIQUES

Le festival briochin revient pour une 43e édition explosive durant le week-end de la Pentecôte, avec Sébastien Tellier, Model/Actriz, Disiz, De La Soul, Babyshambles, Bertrand Belin, Miki et Flora Fishbach, parmi les principales têtes d'affiche. À noter aussi la présence de plusieurs espoirs comme Camille Yembe, Arthur Fu Bandini ou encore Ino Casablanca.

artrock.org

Les 22 et 23 mai
Badke(remix), à Bobigny

SCÈNES

Badke(remix) revisite la pièce créée il y a douze ans par Koen Augustijnen, Rosalba Torres et Hildegard De Vuyst, portée par 10 interprètes dans laquelle on retrouve les influences des ballets C de la B, accueillis plusieurs fois à la MC93 avec le chorégraphe Alain Platel. Des artistes palestinien·nes, notamment Amir Sabra et Ata Khatab, se réapproprient ce ballet et le réécrivent dans l'urgence de la guerre. La danse, les sauts, les cris, comme un geste de résistance.

mc93.com





Les 25 et 26 mai
Tricky, à Paris puis Lyon

MUSIQUES

Plus de trente ans après l'immense *Maxinquaye* (1995), l'infatigable Tricky continue, comme ses compatriotes de Massive Attack avec lesquels il a commencé, d'arpenter les salles du monde entier, avec une nouvelle tournée européenne qui passera deux fois par la France, à Paris (Trianon) puis Lyon (Radiant-Bellevue).

trickysite.com



Du 22 mai au 19 août
((((Interférences_S)))), à Paris

MUSIQUES, ARTS

Le "festival de substrat sonore" revient au Centre Wallonie-Bruxelles/Paris avec son envie de mettre en valeur des travaux d'artistes perché·es au-dessus des normes, en quête de sonorités insoupçonnées et grâce auxquelles le monde vibre un peu mieux. Cette édition se voit distinguée par un don d'archives d'une figure incandescente du *radio-art,* Tetsuo Kogawa, plasticien qui a inspiré ici un projet de radio pirate. Une première résidence sonore donnera aussi à puiser dans les fonds sonores du musée du Quai Branly-Jacques Chirac.

cwb.fr



Pedro Almodóvar en mode movida

Le cinéaste espagnol ne chôme pas : il s'apprête à dévoiler son nouveau long métrage, *Autofiction*, et vient de terminer son premier roman. Mais pourquoi cette boulimie de projets ?

Comment naissent les films ? D'une idée ? D'un sujet ? De l'envie de formuler un point de vue ? Et ceux de Pedro Almodóvar, si sensoriels, si incarnés ? De la vision d'une couleur ? De l'envie d'une lumière ? *"Je dirais qu'au départ, il y a une idée. Mais cette idée contient généralement déjà une scène,* nous répond le cinéaste. *Parfois plusieurs. Une scène m'apparaît. Puis une autre. Je ne sais pas encore comment les relier. Mais je commence à les développer. Et je vois si elles m'intéressent suffisamment pour continuer à écrire. Est-ce que j'ai la curiosité de savoir comment va se terminer cette histoire ? C'est le test. Parfois, ce n'est pas le cas et j'abandonne le projet. En tout cas, ce qui est premier dans la formation des films, ce sont les scènes. Mais de façon plus globale, je dirais que l'origine de la création est toujours quelque chose de très mystérieux."*

Mais comment est né spécifiquement *Autofiction*, son vingt-quatrième long métrage ? Il nous apprend qu'en amont du film, il y avait une nouvelle, d'une quinzaine de pages seulement, publiée dans son recueil *Le Dernier Rêve*, sorti en France en 2024. Pedro avait envie de retrouver ces personnages et a imaginé une centaine de pages supplémentaires à sa nouvelle pour en faire un film. *"Le déclic a été d'imaginer que le personnage principal de la nouvelle, une réalisatrice, était le personnage d'un scénario*

Daniel de Jorge pour Les Inrockuptibles

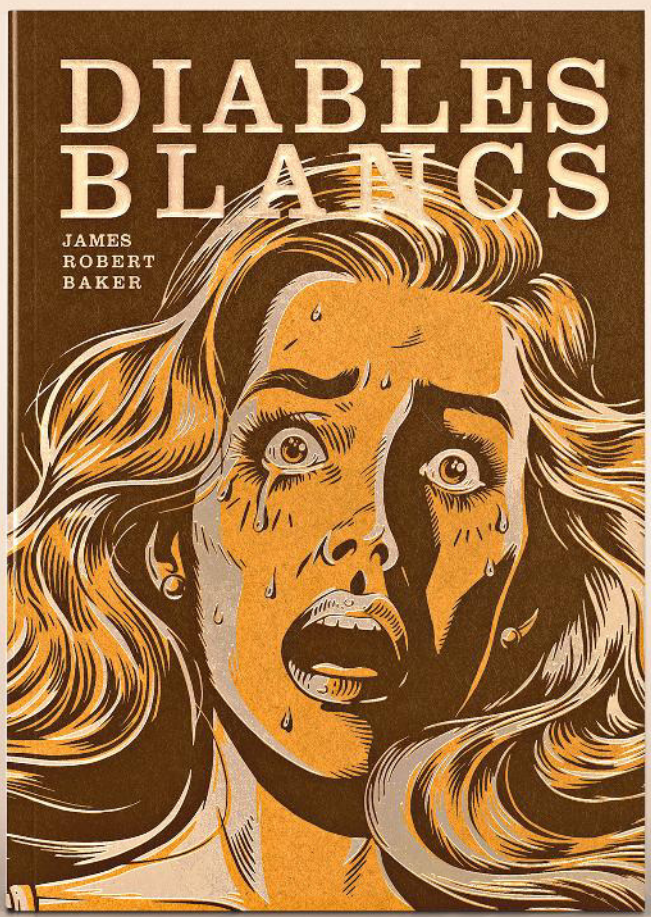
d'un autre réalisateur. Et que je pouvais entrelacer ces deux histoires. Elsa est l'alter ego que s'est imaginé Raúl pour parler de lui. Et Raúl est mon alter ego. Mais ce n'est jamais littéral. Il y a aussi une part de pure fiction."

Une fiction certes, mais l'attaque de panique qui foudroie le personnage d'Elsa au début du film est d'une vérité sidérante. Pedro en a-t-il une expérience personnelle ? *"Oui, tout à fait. La nouvelle dont est adapté le film est inspirée d'un journal que j'ai écrit lors d'une fête nationale en Espagne qui s'appelle la Fête de la Constitution. C'est un week-end prolongé qui dure cinq jours. J'ai été victime d'une énorme migraine et d'une crise d'angoisse sans précédent. J'avais le sentiment que tout mon corps s'effondrait. J'ai eu recours à un médecin. Ce qui m'a sauvé, c'est la présence de la personne avec qui je partageais ma vie. Elsa, dans ces scènes, c'est tout à fait moi.*"

Dans le film, les foyers de l'angoisse sont multiples. Elsa n'arrive pas à faire le deuil de sa mère disparue un an plus tôt. Raúl angoisse car cela fait un certain nombre d'années qu'il n'a pas tourné…Une source d'anxiété dont Pedro Almodóvar semble tout faire pour se préserver. Depuis le début des années 2020, il a enchaîné cinq films (trois longs, deux courts) et publié un recueil de nouvelles. L'accélération de sa cadence ne dit-elle pas un autre motif d'angoisse ? Peut-être la peur de manquer de temps pour déployer son œuvre ? *"Exactement. Cette conscience du peu de temps qu'il me reste vient de la pandémie de Covid. Durant cet arrêt général, j'ai tout à coup regardé en face l'âge que j'ai. Quand j'étais sans arrêt en activité, c'était comme si je n'avais pas le temps d'y penser. J'ai réfléchi au temps qu'il me faut à chaque fois pour écrire puis tourner un film. Et du coup, maintenant, je suis pressé. Depuis le Covid, j'ai d'ailleurs travaillé à un rythme beaucoup plus soutenu que pendant les dix années qui ont précédé. Le temps passe très vite et j'ai ce besoin et cette ambition de faire encore beaucoup de films. Donc vous avez raison, c'est une forme d'angoisse. Mais une angoisse positive, car elle m'amène à travailler encore plus. Pour vous donner un exemple, je n'avais même pas encore terminé le tournage d'*Autofiction *que j'ai commencé à écrire un roman ! Alors que, franchement, je n'avais pas du tout le temps de le faire.* [rires] *C'était comme si, tout à coup, je ne pouvais pas m'empêcher d'être infidèle à moi-même en entamant une autre fiction, alors que je n'avais pas achevé le tournage de la première !* [rires] *Je me sens pressé par le temps ! Donc je viens de terminer l'écriture de mon premier roman.*" À cette annonce, on le félicite pour sa prodigalité. Il ajoute : *"Je vois bien que cette suractivité un peu vertigineuse pourrait facilement être taxée d'hystérie* [rires], *mais c'est comme ça que j'ai choisi de vivre aujourd'hui.*" **Jean-Marc Lalanne**

Autofiction de Pedro Almodóvar, avec Bárbara Lennie, Leonardo Sbaraglia, Aitana Sánchez-Gijón (Esp., 2026, 1 h 55). En salle courant mai.

Retrouvez la critique du film p.120.



"CITEZ-MOI UN SEUL GÉNIE QUI AIT ÉTÉ UN MEC BIEN."

Plus punk encore que Bret Easton Ellis.
Lire

Une frénésie glaçante et jubilatoire.
Le Monde

Féroce et virtuose.
L'Obs

Diables Blancs de James Robert Baker
Enfin traduit en français, proscrit en anglais.

Maud Le Pladec, chorégraphe hors cadre

À la tête du Ballet de Lorraine depuis 2025, passée par les J.O., le catwalk de Jeanne Friot et un duo avec Eddy de Pretto, elle explose les frontières.

Maud Le Pladec déplace la danse hors de ses cadres habituels. Peut-être parce qu'elle est, elle-même, une *outsider*. *"Le samedi, ce n'était pas le théâtre, mais la pizzeria du supermarché. Je suis une transfuge de classe. À l'âge de 6 ans, j'ai découvert la danse dans une association à Saint-Brieuc. Et avant de rencontrer Mathilde Monnier en 1999, je n'avais jamais eu de parcours académique. Je suis venue à la danse par la pratique, pas par la culture."* Formée au Centre chorégraphique national de Montpellier, Maud Le Pladec a présenté sa première pièce, *Professor,* en 2010. Si elle ne se réclame pas d'un héritage, son incessante expérimentation se nourrit de ses rencontres avec Boris Charmatz, Georges Appaix ou Mette Ingvartsen. Maud Le Pladec est sensible au jazz comme à Merce Cunningham, à la pop des années 1980 comme à Yvonne Rainer, danseuse *badass* du postmodernisme américain.



Son appétence pour l'hybridité performative, elle l'a forgée devant *Einstein on the Beach* de Philip Glass et Bob Wilson. *"L'éclectisme me définit",* affirme-t-elle. Refusant farouchement d'opposer culture savante et formes populaires, Maud Le Pladec cherche au contraire à les faire dialoguer. Guère étonnant qu'elle se soit prêtée au jeu d'être directrice de la danse des cérémonies des Jeux olympiques et paralympiques de Paris en 2024, aux côtés du metteur en scène Thomas Jolly – *"parce qu'on croit aux politiques culturelles et à la démocratisation de l'art, en se demandant comment le rendre accessible, comme ça a été le cas pour nous, enfants".*

Autre coup d'éclat : le défilé, en janvier, de Jeanne Friot, assuré par les interprètes du Ballet de Lorraine dont elle a pris la direction en 2025, qui arboraient des T-shirts *"It's never too late to fight against fascism"* : *"Jeanne a eu cette intuition incroyable : faire de son défilé un spectacle de danse. Les danseurs deviennent mannequins. C'était politique, bien sûr. Mélanger les corps, les esthétiques… Avec les lumières d'Éric Soyer, la musique de Chloé Thévenin… Ça a un peu pété la tête des gens !"*

La sororité : Maud Le Pladec n'a pas attendu MeToo pour en faire un des moteurs de son corpus, où les questions de représentation et d'inclusion occupent une place centrale. D'autant qu'elle a suivi des cours à Paris 8 autour de Monique Wittig et Hélène Cixous. *"Depuis la petite enfance, on subit cette situation de discrimination minoritaire. Il y a eu des inégalités à tous les endroits de ma vie, plus ou moins violentes. Aujourd'hui, j'accède à des postes de haute responsabilité où je suis seule, et à une certaine égalité de salaire. J'ai travaillé quinze fois plus que les hommes. Ces moyens pour lesquels je me suis battue, je veux les employer pour soutenir des artistes femmes."*

La parité est de mise, donc, chez Maud Le Pladec, qui mêle fluidité gestuelle, ambition structurelle et grammaire frontale évoquant l'énergie du hip-hop, comme un narratif abstrait cultivé par sa mentore Mathilde Monnier.

Pour elle, *"la danse est une manière d'organiser le collectif".* Ce que démontre *Lonely Club,* duo avec Eddy de Pretto présenté à Chaillot-Théâtre national de la Danse en mars et au Grand Palais en juillet. À venir aussi : la création collective *Concerto danzante,* avec Les Arts Florissants et la chorégraphe Josépha Madoki. *"Par mon travail, je veux faire bouger les gens dans leur tête, dans leur façon de faire. C'est ce qui me bouge aussi. Et me rend vivante."* **Sophie Rosemont**

Concerto danzante à l'Opéra national de Nancy-Lorraine jusqu'au 6 mai ; à la Philharmonie de Paris les 6 et 7 juin. *Crescendo* au Grand Palais, Paris, du 16 au 18 juillet. *Lonely Club* au Grand Palais, Paris, les 17 et 18 juillet.

Dorian Prost/Paris Match/Scoop

CUPRA RAVAL
LIMITED EDITION*

AVNIER



CRACK YOUR OWN ROAD**

CUPRA

NOUVELLE CUPRA RAVAL 100 % ÉLECTRIQUE

***ÉDITION LIMITÉE. **TRACEZ VOTRE PROPRE VOIE. Nouvelle CUPRA Raval 100 % électrique. Véhicule en cours d'homologation, plus d'informations sur cupraofficial.fr**. Volkswagen Group France – SAS au capital de 198 502 510 € – 11, avenue de Boursonne Villers-Cotterêts RCS SOISSONS 832 277 370.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

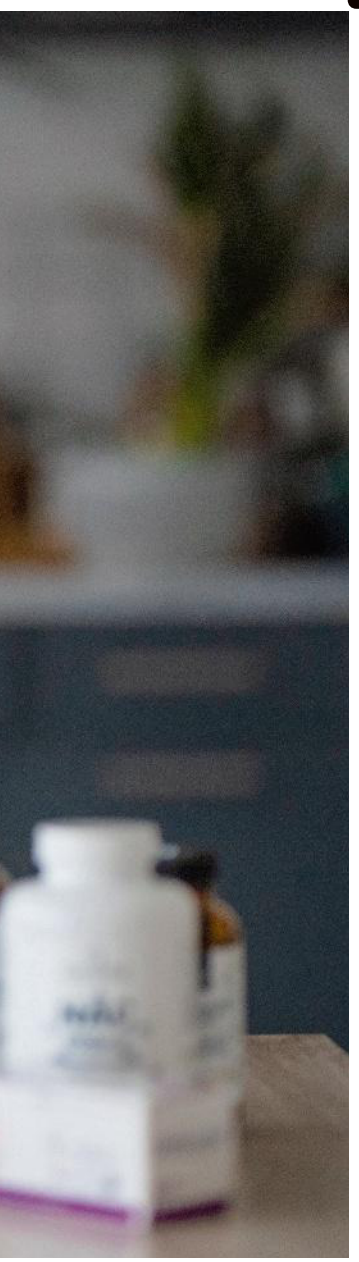
Covid long : le désert médical



Six ans après le premier confinement instauré en France, des malades souffrent toujours de Covid long. Et, à défaut d'obtenir des réponses auprès du corps médical, ont dû s'improviser chercheur·ses, voire se soigner seul·es.

Texte Hélène Coutard

Photo Bertrand Jamot pour Les Inrockuptibles



La montre connectée de Lilas Bass indique aujourd'hui son véritable âge, 34 ans. Cela peut paraître anodin, mais pendant des années, cinq exactement, elle donnait à Lilas des décennies de plus. Atteinte d'un Covid long depuis 2020, tout s'était déréglé chez la trentenaire : les poumons, le cœur, les cheveux, le cerveau… Pendant longtemps, personne n'a été capable de lui expliquer ce que le Covid avait fait de son corps et de sa tête. Aujourd'hui, Lilas n'est pas guérie, mais elle respire dans son jardin en Moselle. Elle lit des études scientifiques. Elle réfléchit. Elle pense à reprendre sa thèse en sociologie, délaissée il y a six ans. Et de temps en temps, elle jette un œil à sa montre connectée. 34 ans. Le bon âge, mais plus la même personne.

Car pour en arriver là, Lilas, comme beaucoup d'autres, a dû devenir plus détective que malade, plus chercheuse que patiente.

Le 17 mars dernier, la France commémorait discrètement les 6 ans du premier confinement. Le Covid ne fait plus la une des JT, pourtant ils et elles seraient encore environ deux millions de Français·es à souffrir d'un Covid long, d'après les chiffres de Santé publique France. En 2020, Lilas Bass était une doctorante toujours fourrée dans une bibliothèque et allait bientôt finir sa thèse à l'École des hautes études en sciences sociales sur la réception et la publicisation des écrivaines contemporaines. Lorsqu'elle tombe malade, le Covid se transforme vite en grave pneumonie, l'étudiante finit à l'hôpital. Un mois plus tard, même scénario.

"Les médecins ne comprenaient pas, je n'avais plus de pneumonie mais je ne pouvais pas respirer", se souvient-elle. On diagnostique à Lilas un "trouble de stress post-traumatique" : *"Pendant un mois, j'y ai cru, je me disais que mon corps avait dû enregistrer les symptômes. Mais mon état s'aggravait, même après être allée voir une psy, avoir fait des séances d'EMDR* [intégration neuro-émotionnelle par les mouvements oculaires]…" Quelques semaines plus tard, une pneumologue annonce à Lilas qu'elle a perdu 50 % de ses capacités respiratoires. *"C'est grâce aux réseaux sociaux que j'ai compris : on était beaucoup trop à avoir les mêmes symptômes pour que ce soit post-traumatique…"* Pourtant, aucun médecin n'écoutera vraiment Lilas : *"J'ai arrêté d'essayer de 'prouver' ma maladie. J'ai arrêté d'aller voir des médecins. Je n'en pouvais plus de m'entendre dire que c'était l'anxiété. Ça m'a vraiment brisée."*

UNE COMMUNAUTÉ DE MALADES CONNECTÉ·ES

C'est le début d'un long combat qui la mènera jusqu'en Allemagne, où elle se rend plusieurs mois en 2022 pour suivre un protocole d'aphérèses – procédure consistant à nettoyer le sang du ou de la patient·e. *"À l'époque, il n'y avait que ça de disponible. Je pense que ça m'a vraiment sauvé la vie, mais j'ai dû en faire vingt, et c'était très coûteux. Quand je suis rentrée, j'allais un peu mieux, mais j'ai été recontaminée plusieurs fois. Je ne pouvais pas faire des aphérèses à chaque fois, ce n'est pas une solution à long terme. Alors j'ai commencé mes recherches."* Au début, Lilas, très affaiblie neurologiquement, ne peut lire que cinq minutes par jour. Ce sera donc cinq minutes d'études scientifiques. La jeune femme est bien décidée à *"comprendre"* sa maladie. Elle se sert de sa formation de chercheuse, identifie les bonnes sources, trie les informations, s'intéresse aux études rédigées en anglais à l'étranger. Parce qu'elle a de gros problèmes de mémoire, elle remplit des carnets de notes. *"Je crois que j'en ai sept ou huit maintenant…"*

Lilas va faire rapidement la connaissance d'autres malades devenu·es, à leur tour, chercheur·ses à part entière. *"On s'est associés en quelque sorte, pour se répartir les lectures. On s'est réunis dans des groupes pour s'échanger nos sources, analyser les études et, finalement, mener nos propres études."* Certain·es patient·es font circuler des documents au sein de la communauté des malades afin de retranscrire tous les symptômes connus et identifier les plus communs, d'autres se lancent dans des *"micro-essais cliniques"* en prenant une vitamine ou un complément alimentaire (acides gras, mélatonine...) pendant un temps donné et en notant tous ses effets. *"Comme des centaines de personnes participaient, ça a vite donné énormément de données très précieuses, en libre accès, à une époque où on n'en avait quasiment pas."* •••

↖
Lilas Bass à Folschviller, en Moselle, en mars.



← Appareil à lumière infrarouge dont Lilas Bass se sert pour le repos musculaire du visage et du corps.

→ Tomaso Antonacci, 45 ans, directeur général d'une commune en Belgique, faisait lui aussi partie de ces apprenti·es chercheur·ses. Les malades renvoient souvent leurs interlocteur·rices vers lui, tant il est devenu *"une référence"*, insiste Lilas. Lorsqu'il perd 9 kilos brutalement en mars 2020, le Belge *"pressen*[t] *que ça va durer"* et se plonge tout de suite dans les recherches, partageant ses analyses dans divers groupes et sur X. *"Je suivais déjà Amy Proal, une microbiologiste qui a une série de podcasts avec des médecins et qui a contribué à ma propre prise en charge."* Car pour Tomaso aussi, les consultations avec les médecins en 2020 sont douloureuses : *"Je me souviens d'un infectiologue qui m'avait surnommé 'Dr. Google' et me faisait la leçon."* À force de recherches et d'échanges – Tomaso est désormais à la tête du groupe Long Covid Belgium –, il parvient à vaincre son *"hyper-fatigabilité"* en 2022. *"J'ai misé sur les théories de* [la chercheuse sud-africaine] *Resia Pretorius qui relient l'enjeu de la micro-coagulation à la translocation microbienne,* tente-t-il d'expliquer. *J'ai mis en place mon protocole, que j'appelle mon 'bricolage', avec différentes bactéries et compléments. L'enjeu est de tâcher de moduler l'immunité progressivement."*

DES PATIENT·ES ENVOYÉ·ES EN PSYCHIATRIE

Aujourd'hui, Tomaso n'est *"pas guéri"*, mais peut travailler à nouveau, marcher dix à quinze kilomètres. Il a dû néanmoins renoncer à sa passion pour les sorties en VTT, qui entraînent encore chez lui des rechutes trop importantes. Lilas et Tomaso, comme des centaines d'autres patient·es, connaissent aujourd'hui mieux leur maladie que la plupart des médecins. *"En 2024, j'ai enfin rencontré une interniste qui maîtrise bien les enjeux du Covid long, elle est ouverte au dialogue. Je lui apprends des choses, elle m'en apprend aussi"*, raconte Lilas. Petite victoire : Lilas a réussi à faire le lien (supposé) entre hypotension et triglycérides (graisses en circulation dans le sang) : *"Ça faisait six ans que j'avais des problèmes de triglycérides élevés, et c'est en me concentrant sur la question de l'hypotension que j'ai réussi à faire baisser ce taux drastiquement."* À force de petites découvertes comme celle-ci, Lilas a aussi créé son propre protocole qui consiste aujourd'hui en pas moins d'une *"dizaine de médicaments par jour, des injections d'immunothérapie tous les quinze jours et peut-être une quarantaine de compléments"*. Tout cela a un prix : environ 1 000 euros par mois, l'intégralité de sa pension d'invalidité obtenue après plusieurs années de combat.

"J'ai arrêté d'aller voir des médecins. Je n'en pouvais plus de m'entendre dire que c'était l'anxiété."

Lilas Bass, 34 ans

Tous et toutes n'ont pas cette chance. La plupart des femmes malades que connaît Lilas ont été envoyées en psychiatrie à un moment ou à un autre : *"J'ai une amie qui y est restée pendant des années, elle a subi des électrochocs, alors qu'elle avait un Covid long modéré. Ce qu'elle a vécu là-bas l'a détruite, aujourd'hui elle fait un dossier pour demander l'euthanasie."* Si ce cas paraît extrême, il n'est pas si isolé : *"La majorité des gens n'ont pas de suivi avec un médecin, ils n'ont pas de perspective d'amélioration. Moi j'ai eu la chance d'avoir un bagage universitaire, de parler anglais, d'avoir des parents qui m'ont soutenue financièrement. Sans ça..."*
En février dernier, Samuel, un malade autrichien de 22 ans ayant développé un "syndrome de fatigue chronique" à la suite d'un Covid contracté en 2024, a choisi le suicide assisté en Suisse. Quelques jours avant sa mort, il décrivait sur le forum de discussion Reddit *"un niveau de souffrance inimaginable"*.
Sur Facebook, Lilas Bass partage ses découvertes, ses expériences et, de plus en plus souvent depuis un an, regarde aussi en arrière. Le 21 février dernier, elle écrivait : *"Je pleure encore souvent, je pleure de cette injustice que nous avons dû traverser et que nous traversons encore…"* Mais Lilas veut aussi voir un espoir, celui d'une lente évolution des mentalités : *"On sent que ça change doucement. Dans une pharmacie où j'allais souvent, on me regardait encore un peu comme si j'étais folle en 2022. Aujourd'hui, ils me parlent du Covid long et de mes symptômes. Franchement, le pharmacien ne me dit que des choses que je sais déjà, mais j'en ai pleuré de soulagement."*
Si elle a *"globalement compris"* le fonctionnement de sa maladie, des mystères demeurent, et un en particulier : *"Si je pouvais comprendre une chose supplémentaire, ce serait le lien avec le cycle féminin"*, soupire-t-elle. Tout indique en effet que le cycle hormonal joue un rôle aggravant dans la maladie, ce qui expliquerait pourquoi davantage de femmes que d'hommes sont encore malades. Lilas souffre encore tous les mois d'un syndrome prémenstruel *"hyper-violent"*. *"Mais je vais peut-être devoir abdiquer,* conclut-elle, *car il n'y a aucune donnée, aucune étude sur la question."*

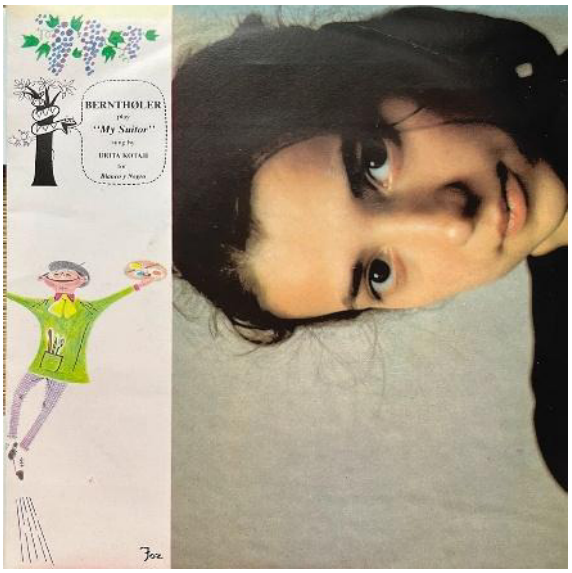




TRÉSOR CACHÉ

MY SUITOR DE BERNTHØLER

Ce classique méconnu de la scène belge du début des années 1980 a connu plusieurs vies, de sa naissance underground à nos jours.



On les imagine marchant en plein après-midi dans les rues pavées de Bruxelles, sous la bruine de 1983. Le col de l'imper de Drita Kotaji est relevé, elle a deux pas d'avance sur les garçons. Elle a quelque chose de Juliette Binoche dans *Mauvais Sang* ou d'Eszter Bálint dans *Stranger Than Paradise*. Simon et Manu, à l'arrière, portent une élégance d'enfants terribles, très Cocteau.
Ils et elle sont comme des personnages ligne claire, ironiques et impeccables à la façon des héros et héroïnes des BD d'Yves Chaland. Oui, ce sont les Dina, Sweep & Freddy Lombard de la new wave belge. On doit bien s'efforcer de les imaginer, car de Bernthøler, on sait si peu. Deux 45t devenus invisibles car jamais réédités, un album avorté, une maigre poignée de concerts mal en place.
Et le sentiment que personne à l'époque, pas même le groupe, n'a exactement compris qu'il se jouait là un miracle. Car Bernthøler a écrit avec *My Suitor* ni plus ni moins que le classique définitif de la scène belge du début des années 1980.
Scène singulière, mélancolique, préférant toujours la miniature à la vanité et qui ne manquait pas de prétendant·es : Elisa Waut, Anna Domino, Polyphonic Size, Aksak Maboul, Isabelle Antena (la Française de l'étape), Jo Lemaire + Flouze, Telex, Marine, Wim Mertens et son projet néoclassique Soft Verdict, État Brut ou plus loin encore le pianiste dadaïste Dominique Lawalrée…
Certain·es se rangeaient sous l'égide de Joy Division et des groupes Factory (qui avait sa division Benelux), d'autres sous l'influence des Stranglers en recherche d'un son européen. À l'intérieur de ce paysage éclaté, Bernthøler apparaît décentré. Il y a un côté *Grand Meaulnes* dans *Japanese Garden,* premier 45t tout en fragilité éduquée, mais rien qui ne laisse entrevoir la perfection à venir de *My Suitor,* que le groupe enregistre en mars 1983. Drita dit avoir écrit seule dans sa chambre ce portrait de son *"prétendant"* à une période où elle écoutait en boucle les compositions impressionnistes de Wim Mertens. Le texte est amer et cruel *("He's a matter, he's a pattern/ A model, my lover/He's a viper, a bloodsucker/I'm under his orders"),* tout en contraste avec la fragilité de la voix de Drita. Cet accent mi-belge, mi-albanais qui semble se heurter contre chaque mot. Le groupe appose autour d'elle un piano et un violoncelle, rien qui ne prenne trop de place pour qu'en trois minutes sa voix vous laisse par terre. *My Suitor* est effectivement émouvant comme du Young Marble Giants.
John Peel flashe et le joue. Tout le monde en Angleterre veut ce disque, qui est introuvable en dehors de Bruxelles tellement leur label (Blue Feather) est microscopique. Michel Duval, des Disques du Crépuscule, décide de le ressortir sur Blanco y Negro, sorte de super-label qu'il vient de créer pour le marché anglais avec Geoff Travis de Rough Trade et Mike Alway d'él Records.
Il signe Bernthøler pour un album et les fait programmer pour un live dans le show télé *The Tube*. Mais le jour venu, le groupe se désiste. L'album ne sortira jamais et Drita quittera la musique du jour au lendemain, après un dernier concert douloureux à Bruxelles le soir même où un attentat frappait la capitale belge.
Mais c'est la seconde vie de ce morceau qui étonne. En 1999, il est exhumé par le DJ belge Buscemi dans une version jungle. En 2002, l'idole Kahimi Karie en fait une reprise géniale qui sera un tube au Japon. L'été dernier, Elias Rønnenfelt et Jonatan Leandoer96 enregistrent à leur tour une merveille de cover à deux voix et guitares acoustiques. Et Drita ? Elle serait aujourd'hui prof dans diverses écoles d'art après avoir été longtemps responsable du département beaux-arts de la librairie bruxelloise Tropismes. L'histoire de Bernthøler, elle, ressemble à s'y méprendre à celle de *Désordre,* ce beau film sombre des années 1980 signé par Olivier Assayas. **Philippe Azoury**

My Suitor (Blue Feather, 1883 ; Blanco y Negro, 1984).



CHAMPAGNE GUY CHARBAUT
12 rue du Pont, Mareuil-sur-Aÿ - 51160 Aÿ-Champagne
Tél : +33 (0)3 26 52 60 59 - Mail : contact@champagne-guy-charbaut.com
www.champagne-guy-charbaut.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR L A SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

OÙ EST LE COOL

Du retour du *Diable s'habille en Prada* aux lunettes pour terrasses ensoleillées : en mai, la mode fait ce qui lui plaît !

Texte Manon Renault



↘ Salles obscures

Dans la série des ressorties surfant sur la nostalgie, *Le Diable s'habille en Prada 2* sort en salle vingt ans après le premier film. Ce dernier, devenu une référence culturelle au même titre que *Sex and the City,* dépasse la simple comédie de mode : il démontre que vouloir se prétendre au-dessus de la frivolité est la plus grande des coquetteries. Si l'on se réjouit de retrouver Meryl Streep, toujours souveraine, et de l'apparition annoncée de Lady Gaga, il reste à savoir si la séquence tournée au défilé Dolce & Gabbana – dont les fondateurs se sont illustrés par des propos racistes et grossophobes – aura été prudemment coupée au montage.

Le Diable s'habille en Prada 2 de David Frankel, avec Meryl Streep, Anne Hathaway, Emily Blunt (É.-U., 2026, 1 h 53). En salle le 29 avril.



← Sous l'océan

Arborant une petite moustache et vêtu d'une veste technique, Benedict Cumberbatch avance sur un bateau au large de la péninsule d'Izu, à deux heures de Tokyo. Il enfile une combinaison de plongée. On pourrait croire à l'ouverture d'un long métrage d'action, mais non : l'acteur plonge pour Prada et la ligne *Re-Nylon*. Dans un film de quatre minutes coproduit avec *National Geographic,* il rejoint la photojournaliste Elisabetta Zavoli pour explorer l'un des écosystèmes marins les plus riches du Japon dans le cadre de l'initiative Sea Beyond, menée avec l'Unesco. Pas de fiction, pas de surplomb, mais de la transmission et de la pédagogie.

prada.com

20th Century Fox · Prada · Lesca · Cartier · Alexis Armanet · Acid Lactic



← Plein soleil

Nous sommes en mai, le soleil tape sur les terrasses. On relève un peu son col, on sort ses lunettes de soleil. Petits ou grands verres, rondes ou allongées, discrètes ou excentriques : elles se déclinent sous toutes les formes pour les beaux jours… Chez Lesca, elles se font rétro avec un gros cadre et des verres jaunes ou bleus, entre les seventies et le hip-hop des années 1990. Pensé avec des verres plats qui coupent la lumière, ce modèle graphique, presque architectural, conviendra aux hommes comme aux femmes, aux néo-artistes avant-gardistes du Marais comme aux étudiant·es existentialistes de Saint-Germain-des-Prés.

lescalunetier.com

→ Bagues en rafale

En mars, les podiums parisiens ont tranché : on quitte le minimalisme poli des dernières saisons pour quelque chose de plus frontal. Les doigts ne se contentent plus d'un bijou discret, ils sont saturés ; les anneaux s'empilent, s'accumulent. Dans ce paysage, Cartier s'impose. Avec sa ligne *Clash,* lancée en 2019, la maison a ajouté les picots, les clous carrés et les perles à son vocabulaire : un alliage presque agressif que la surface sait apaiser. Les bijoux se situent ainsi à mi-chemin entre ornement et armure légère, introduisant une dureté presque punk dans une joaillerie longtemps classique.

cartier.com





← Près des calanques

À Marseille, le Pavillon Southway, ouvert en 2020 par Emmanuelle Luciani, s'inscrit dans le prolongement de sa vision de la culture : un lieu où les pratiques et les disciplines s'attirent et s'entrechoquent pour se montrer sous un autre jour. Cet été, il accueille plusieurs résidences, parmi lesquelles un travail autour de la danse classique avec Madeleine Bell. Luciani, formée à cette discipline pendant vingt ans, interroge l'histoire inscrite dans la chair.

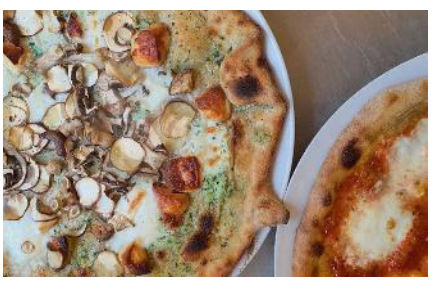
433, boulevard Michelet, 13009 Marseille.
southwaystudio.com

FOODING

Acid Lactic, bis repepizza

L'adresse du mois, spottée pour nous par Le Fooding : une pizzeria qui envoie la sauce !

Encore du neuf dans le onze avec cette pizzeria ! Un bouclard surfeutré aux placages en pin et comptoirs anguleux, annoncé par un logo signé Futura 2000, où Valentin Orgeas (Fermentation Générale) étend son influence panaire avec



l'enfarineur Cyrille Renault et le pizzaïolo Dammi Welianga (ex-Vantre).
La triplette façonne de pizzaffriolantes soirées rythmées par des rondes au levain naturel et blés paysans, gonflées juste ce qu'il faut, entre 14 et 17 € : sulfurique 'nduja et bufala sur une base tomatée ; combo de brocolis, oignons confits au miso blanc et taleggio sur une douce crème d'héliantis ; et surtout, phénoménale Salty combinant sauce tomate aillée, kimchi maison, anchois estampillés Celler Català, pesto de roquette et gorgonzola.
Après quoi, place à un humble carrot cake auréolé d'une chantilly aux épices chaï et noisettes torréfiées (6 €). Mais ça remue aussi à la cave, entre le koso (sirop nippon) de litchis fermentés maison dans du sucre blanc (4 € le verre), le kombucha Epiq au miel (10 € les 50 cl) et les quilles au naturel – comme ce duras-sauvignon Guy...llac en collab avec La Sorga (7 € le verre). Bacille à vivre !

Acid Lactic, du mardi au vendredi de 18 h 30 à 22 h 30 et le samedi de 12 h à 15 h et de 18 h 30 à 22 h 30, 15, rue de la Folie-Méricourt, Paris XI[e].
Le guide Fooding France 2026 *vous attend en kiosque, dans toutes les bonnes librairies et sur lefooding.com ! Un numéro collector marquant les 25 ans du* Fooding, *avec une partie mag célébrant 200 personnalités qui font et défont le goût de l'époque, une compil de 250 nouvelles adresses dans tout le pays, un palmarès célébrant le fin du fin, et un très cool cahier d'activités pour les kids.*

Couture poubelle

La fast fashion continue d'infiltrer le luxe : John Galliano, enfant terrible de la couture, est nommé directeur artistique invité chez Zara pour deux ans. Un grand écart spectaculaire et prévisible.

Texte Manon Renault



Des montagnes de vêtements entremêlés. Un personnage qui s'avance. La légende : *"John Galliano dans les archives Zara."* Depuis le 17 mars, ces vidéos ironiques saturent TikTok. Le montage est âpre, et vise juste. Galliano avait quitté Maison Margiela en 2024 sur un défilé poétique unanimement salué. Le voici représenté au milieu d'empilements qui évoquent ceux du Ghana, où 15 millions de vêtements sont déversés chaque semaine en provenance de l'Occident. Parmi eux : beaucoup de Zara – mais aussi H&M ou Shein, qui ouvrait une boutique au BHV en novembre dernier. Inditex – la maison mère de Zara, qui a déclaré un chiffre d'affaires de 39,9 milliards d'euros en 2025 – précise que le designer *"travaillera à partir de pièces issues des précédentes saisons"*, déconstruites puis reconfigurées avec une *"signature haute couture"*.

La formule est habile. Le mot "couture" sanctuarise la fast fashion ; la notion d'archives, habituellement réservée à Chanel ou Dior, efface la réalité de la surproduction et inscrit l'enseigne dans une histoire. Ce n'est pas la première fois que luxe et fast fashion s'associent : déjà, en 2004, Karl Lagerfeld avait collaboré avec H&M. Zara a depuis convié Stefano Pilati, Narciso Rodriguez, Kate Moss, Ludovic de Saint Sernin... Une liste qui mêle grandes figures et créateurs indépendants – ironique pour une enseigne dont le modèle repose historiquement sur la reprise, sans autorisation, du travail de jeunes designers. Le capitalisme a de l'appétit, et une excellente digestion.

SANS SCRUPULES

L'irruption de Zara dans l'imaginaire du luxe précède Galliano, mais la tendance s'est accélérée depuis que Marta Ortega, la fille du fondateur milliardaire Amancio Ortega, a accédé à la présidence d'Inditex en avril 2022. Sa stratégie repose sur une révolution par l'image. Fabien Baron, qui a redéfini l'esthétique de Calvin Klein dans les années 1990, remanié *Harper's Bazaar*, travaillé avec Dior et Guerlain, est arrivé chez Zara au milieu des années 2010 avec son réseau, constitué des plus grand·es photographes et mannequins. Comme le note Stéphane Wargnier, consultant en communication et professeur à l'Institut français de la mode : *"Aujourd'hui, dans le monde de l'image, personne n'a de scrupule à travailler pour une marque qui paie aussi bien que le luxe et produit une quantité de contenu bien supérieure."* Zara fournit du travail constant, produit plus de contenu désirable que bien des maisons de luxe et repose sur un e-commerce devenu un modèle du genre. Ses relations avec la haute couture s'apparentent à un échange de bons procédés dans une industrie qui recycle plus les symboles que les vêtements.

Reste une question soigneusement laissée de côté. La production mondiale de vêtements a doublé entre 2000 et 2014. Ce que Zara propose n'est pas un accès élargi à la mode : c'est une addiction au renouvellement constant. Dans ce contexte, les collaborations avec Zara prennent une autre couleur. Willy Chavarria, designer et défenseur des personnes queer et non blanches dans la mode, y participe, mais il est difficile de lui en faire le reproche. Dans un marché où les grands groupes de luxe ont asséché l'espace des marques intermédiaires et laissé la jeune création sans filet, les chèques de Zara font tenir des structures entières. C'est aussi la faillite d'un système qui concentre les moyens en haut et abandonne le reste. Achilles Ion Gabriel, ex-directeur artistique de Camper, a de son côté décliné toute proposition de collaboration : *"Je préférerais manger du jambon sur le dancefloor du Berghain un samedi soir plutôt que de me vendre pour un projet qui ne respecte ni le travail des créateurs ni notre environnement."* Les montagnes du Ghana devraient bientôt recevoir les premières pièces signées d'une ancienne main de la haute couture Dior.

Nouveau Volkswagen T-Roc

avec Park Assist*



A
B
C 130 g CO_2/km
D
E
F
G

Modèle présenté : Nouveau T-Roc R-Line 1.5 eTSI Hybrid avec options pack design 'Black', jantes 'Calgary' 20", couleur 'Jaune Canary' toit noir.
* Park Assist, assistant semi-automatique aux manœuvres de stationnement, en option selon les modèles et les finitions.
Les technologies d'aide à la conduite ne dispensent pas le conducteur d'être vigilant. Plus d'informations sur volkswagen.fr

Cycles mixtes du Nouveau T-Roc R-Line (l/100 km) WLTP : 5,7. Rejets de CO_2 (g/km) WLTP : 130.
Valeurs au 01/09/2025, susceptibles d'évolution. Plus d'informations auprès de votre Partenaire.

SAS Volkswagen Group France, RCS Soissons 832 277 370.

Pensez à covoiturer #SeDéplacerMoinsPolluer

DÉCLARATION D'AMOUR

Je crois que c'est à la radio que j'ai entendu sa voix la première fois. Je n'en revenais pas. Un déluge de vitalité et de révolte. J'avais l'impression physique qu'on éprouve quand, par miracle, sur le chemin d'une grande randonnée, on trouve une fontaine d'eau glacée et qu'on y plonge les mains pour s'asperger le visage. Plaisir. Acidité. Réveil. Qu'est-ce qui m'avait alors happée ? Une forme de poésie sûrement. Un phrasé particulier. Une musique qui mettait en exergue le texte qui restera opaque et mystérieux malgré les nombreuses réécoutes. *"There is no land but the land/There is no sea but the sea/There is no keeper but the key/Except for one who seizes possibilities, one who seizes possibilities…"* C'est bien cela qui me plaisait, ces histoires qui me percutaient, cette fuite du temps qu'elle tentait de maîtriser par l'art



de la performance, ce son punk, cette convocation dans son monde enchanteur et fracassé, où j'avais tant envie de m'inviter. J'étais prise. Je le suis encore. Cela fait plus de cinquante ans. Je le suis plus encore après avoir lu son dernier opus, *Le Pain des anges [pour lequel nous invitions Patti Smith en grand entretien dans notre numéro d'avril, toujours en kiosque]*. Je suis fan. Je suis une très vieille fan. J'ai une photo d'elle sur mon bureau et j'ai l'impression qu'elle me regarde pour m'encourager quand j'essaie de travailler. J'ai un vieux T-shirt tout troué que j'avais acheté il y a très longtemps chez agnès b., que je mets dans ma valise quand je voyage car il est pour moi comme un porte-bonheur. C'est vous dire. Je suis raide dingue. Mes filles se moquent de moi, certaines de mes amies aussi. Peu importe. Je n'avais pas trop envie de démêler les raisons de mon attachement si profond et si ancien. Je crois en avoir compris certaines dans son dernier livre.

J'ai l'impression que Patti Smith me regarde pour m'encourager quand j'essaie de travailler.

Patti Smith est comme l'Alice du pays des merveilles, mais elle, elle a la clef. Elle nous ouvre son monde, celui de l'enfance d'abord, une enfance difficile, cabossée, une enfance errante avec de nombreux déménagements et des maladies qui l'immobilisent, mais qui lui permettront d'accéder à une de ses chambres de secret : l'importance de la lecture. Lecture-soustraction au monde, lecture-identification avec des personnages, force de l'imaginaire qui rassure quand on est une petite fille contemplative qui voit dans les prés des pierres précieuses et qui puise dans la contemplation de la beauté de la nature une force incoercible. Certes, Patti Smith avait déjà publié des textes, dont *Just Kids* et *Dévotion,* mais dans celui-ci, forme inventive d'autobiographie chronologique fragmentée, elle nous entraîne dans sa caverne d'où elle rassemble aujourd'hui – car c'est l'opposé d'un livre de mémoires ou de confessions – les raisons pour lesquelles elle continue à vivre, la joie qu'elle éprouvera ensuite à vivre malgré la dépression qui a suivi la mort de son grand amour, Fred, précédée de celle de son meilleur ami, puis de son frère adoré, de son père, de sa mère. Ce sont les mots, les mots des autres, les mots des poètes et des écrivain·es qui l'ont aidée à envisager les lendemains. Patti n'a jamais transigé : ni avec ses managers ni avec ses producteurs. En tant qu'artiste, elle a toujours fait ce qu'elle voulait. Patti n'a jamais cédé aux sirènes de la reconnaissance : elle savait qui elle était et où elle allait. Patti a su se retirer : l'amour lui a donné le désir de quitter les *sunlights* et les tournées. C'est sa force de travail : ce sont des nuits dans sa cuisine sous une horloge sans aiguilles, à réécrire, ce sont les roses qui ont fleuri plus tôt que prévu dans son petit jardin, ce sont les odeurs du jasmin tôt le matin, ce sont ses illuminations – Patti Smith a une admiration sans bornes pour Rimbaud – et cette capacité d'émerveillement pour la nouveauté qui lui ont permis de reprendre, de parcourir de nouveau le monde avec ses balades, son rythme, son tempo, sa solitude si précieuse. Tout ce grâce à quoi, en dépit des années où elle connut l'extrême célébrité, elle a su demeurer elle-même, cette vieille petite fille qui se souvient d'avoir été une grande asperge sans le sou, affectée d'une toux chronique, que ses camarades fuyaient, mais qui, vagabonde des temps modernes, s'éclipsait de la cour de récréation pour aller dans une cabane près de la mare où elle saluait les têtards. *"Qui êtes-vous ?"*, demande la chenille dans *Alice au pays des merveilles*. Patti, elle, se pose toujours la question.

Le Pain des anges de Patti Smith (Gallimard/"Hors-Fiction"), 304 p., 23 €. En librairie.

Illustration : Agnès Decourchelle pour Les Inrockuptibles



LÉGER EN ALCOOL, RICHE EN ARÔMES.

Seul le cidre réunit les contraires. Légèrement alcoolisé (le plus souvent entre 2 et 6 degrés), il est pourtant d'une grande richesse aromatique. Pour respecter ses saveurs fruitées et sa fine pétillance, servir votre cidre bien frais.



CIDRES DE FRANCE

Naturellement différent

UNICID, RCS Paris 422148759.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

POURQUOI LYKKE LI AIME…

LA PIANISTE

Pendant l'enregistrement de *The Afterparty,* l'artiste suédoise a revu le film de Michael Haneke, qui a directement inspiré l'un des moments forts de son élégant nouvel album.





"Je ne parviens plus à me souvenir de la première fois où j'ai vu ce film. Ce n'était pas au moment de sa sortie, en 2001, mais c'était il y a déjà un certain temps malgré tout. La présence au générique d'Isabelle Huppert, mon idole, avait suffi à me convaincre. Je suis littéralement obsédée par elle. Elle est si mystérieuse, si énigmatique… J'admire le fait qu'elle soit mariée avec le même homme depuis le début des années 1980, qu'elle ait trois enfants, mais que l'on ne sache rien de sa vie privée. J'admire aussi son jeu d'actrice, sa capacité à s'abandonner complètement à l'art. On sent que rien n'est laissé au hasard, qu'aucun rôle n'est tabou, qu'elle peut tout se permettre, et que ce n'est sans doute pas son âge qui pourrait l'empêcher d'aller vers des propositions extrêmes. Et puis, il faut le dire, j'aime aussi la voir s'afficher sur les tapis rouges dans une robe Balenciaga ! *[rires]*

C'est donc en partie grâce à Isabelle Huppert que je suis allée vers *La Pianiste,* film qui continue de me hanter depuis que je l'ai découvert. Pour moi, c'est un peu comme *Mulholland Drive* ou *Eyes Wide Shut* : des films aussi éprouvants que fascinants, dont certaines séquences marquent indéniablement l'imaginaire. Je n'ai malheureusement pas lu le livre éponyme d'Elfriede Jelinek – disons qu'il est sur cette fameuse liste des livres à lire –, mais je suis persuadée que la profondeur du long métrage vient de là, de cette narration complexe et pourtant parfaitement imbriquée. Bien sûr, Michael Haneke y est également pour beaucoup, ne serait-ce que dans sa façon d'utiliser les silences, de les rendre exaltants, de s'en servir pour créer une tension et accentuer les moments plus violents.

Pendant l'enregistrement de *The Afterparty,* j'ai décidé de revoir *La Pianiste*. Je voulais me confronter à nouveau à cette noirceur, à cette part lugubre qui semble inhérente à chaque être humain. Je voulais aussi me nourrir d'œuvres capables de provoquer tous les sens, d'incarner quelque chose de si fort que l'on ne peut s'empêcher d'y penser pendant plusieurs mois. En fin de compte, ça a directement inspiré *Knife in the Heart,* l'un des singles de mon nouvel album, notamment la dernière séquence du film, que j'ai regardée à plusieurs reprises et que je trouve à chaque fois meilleure, toujours plus hardcore d'une certaine façon.

J'y vois une démonstration de force assez phénoménale, une façon de dire : *'Oui, tu peux me malmener ou me marcher dessus, mais tu ne peux pas tout m'enlever.'* En un sens, *The Afterparty* est guidé par cette idée, la sensation d'avoir déjà été tellement blessée que plus rien ne peut me faire de mal désormais. En regardant *La Pianiste,* tous ces plans-séquences qui accentuent le malaise, tous ces personnages rongés par la noirceur, il me fallait simplement donner un écho encore plus fort à cette réflexion. *'La vie est un couteau dans le cœur',* la formule me paraissait soudain si évidente… Comment ai-je fait pour ne pas y penser avant ?"

Propos recueillis par Maxime Delcourt

The Afterparty (Neon Gold Records/ Virgin Records/Universal). Sortie le 8 mai.
Retrouvez la critique de l'album p.104.

↖ Isabelle Huppert et Benoît Magimel dans *La Pianiste* de Michael Haneke (2001).

Chloé Le Drezen · Les Films Alain Sarde/MK2

JAZZ in MARCIAC OCCITANIE Sud de France

SINCE 1978

20 JUILLET ▸ 5 AOÛT 2026



L 20/07
- DEA MATRONA
- STING 3.0

Ma 21/07
- FRED HERSCH TRIO
- SAMARA JOY

Me 22/07
- ÉMILE PARISIEN, YARON HERMAN, PRABHU EDOUARD, LINDA MAY HAN OH *Floating*
- CÉCILE McLORIN SALVANT *Oh Snap*

J 23/07
- VINCEN GARCIA
- KEZIAH JONES *Alive & Kicking*

V 24/07
- BILL CHARLAP TRIO
- PAT METHENY *Side-Eye III +*

S 25/07
- IMANY *Women Deserve Rage*
- SELAH SUE AND THE GALLANDS

D 26/07
- KENNY GARRETT
- AVISHAI COHEN TRIO *Eternal Child*

L 27/07
- YOUN SUN NAH *Lost Pieces*
- ASAF AVIDAN

Ma 28/07
- JAMES CARTER *Trane : A Centennial Supreme*
- MARCUS MILLER *WE WANT MILES !* feat. Bill Evans, Mike Stern & Mino Cinelu

Me 29/07
- ANNE PACEO *Atlantis*
- DIANA KRALL

J 30/07
- SYMMETRIC Baptiste Herbin & Nicolas Gardel Quartet
- IBRAHIM MAALOUF & THE TRUMPETS OF MICHEL-ANGE VOL 2

V 31/07
- KENNY BARRON *Songbook*
- TEMPLE UNIVERSITY JAZZ BAND Direction Terell Stafford

S 01/08
- CHRIS MINH DOKY & THE NOMADS feat. Till Brönner, Manu Katché & George Whitty
- RICHARD BONA

D 02/08
- ERIK TRUFFAZ & ANTONIO LIZANA *New Sketches Of Spain*
- PACO DE LUCIA LEGACY

L 03/08
- BAPTISTE TROTIGNON *Art Is Simple*
- FEU! CHATTERTON *Labyrinthe Tour*

Ma 04/08
- BROOKLYN FUNK ESSENTIALS
- KOOL AND THE GANG

Me 05/08
- ROBERTO FONSECA & VINCENT SEGAL *Nuit Parisienne à La Havane*
- THOMAS DUTRONC «JAZZ AND FRIENDS»

JAZZINMARCIAC.COM

05 62 09 33 33

FNAC / CARREFOUR / GÉANT / MAGASINS U / E. LECLERC / AUCHAN / CULTURA

france inter

© SÉBASTIEN MIRAVOUL - JAZZ IN MARCIAC, ENTREPRENEUR DE SPECTACLES - SIRET 349 021 185 00035 - LICENCES : L-R-22-3144 / L-R-22-3180 / L-R-22-3182

Le Club des Partenaires — Amis / Mécènes / Sponsors
Préfet de la Région Occitanie — Liberté, Égalité, Fraternité
La Région Occitanie Pyrénées · Méditerranée
Le Département Gers
Grands Sites Occitanie
France France.fr
Bastides & Vallons du Gers
Pays du Val d'Adour
Marciac
Spedidam
sacem — Ensemble, faisons vivre la musique
ici Radio TV Digital
mezzo
La Tribune
Libération
jazz magazine
Les Inrockuptibles
Rolling Stone

FRONT CULTUREL ANTI RN

Parmi les graves dangers sur les droits et les libertés que fait peser l'accession possible au pouvoir du RN en 2027, le sort accordé à la culture nous inquiète particulièrement. Il faut entendre dans ce "nous" les voix de tous·tes les acteur·rices de ce secteur dynamique, soit plus de 700 000 personnes en France, soutenues et accompagnées depuis des décennies par une politique publique soucieuse de favoriser la liberté de création, de financer l'activité des institutions et des artistes, de donner un cadre politique et économique à l'esprit de création et de réception de ses élans par tous·tes les Français·es. Or, le RN, engagé dans ce qu'il appelle lui-même une "bataille culturelle", c'est-à-dire une guerre pour l'imposition des idées d'extrême droite dans l'ensemble de la société, a fait de la culture l'enjeu central d'un combat d'arrière-garde.

La Nouvelle Vague n'étant jamais passée par lui, la prochaine restera forcément son ennemie, n'en doutons pas. Si la création artistique ne mobilise pas en soi l'extrême droite – elle semble s'en désintéresser le plus souvent –, elle représente un marqueur identitaire du parti de Jordan Bardella, qui conteste la défense de la création contemporaine en lui substituant une seule obsession : la défense du patrimoine, associée à la célébration d'un roman national folklorisé, détaché de l'histoire réelle et vivante du pays. Ses attaques régulières contre l'art contemporain (les châteaux, c'est mieux !), contre les films d'auteur·rice qui ne feraient pas d'entrées en salle, contre le théâtre public, contre l'audiovisuel public, cible fétichisée, comme l'a illustré ces derniers mois la commission de leur ami rapporteur Charles Alloncle, contre le "gauchisme culturel", contre la jeune scène pop et rap hexagonale, contre les artistes "woke", LGBTQIA+ ou autres "islamo-gauchistes", disent combien sa détestation de la culture structure de manière disséminée et absurde un récit obscurantiste. Derrière son appel au "redressement moral du pays", la volonté d'une mise au pas des artistes se dessine clairement. Sa défense répétée de la "culture populaire", dont nous sommes beaucoup à défendre la légitimité, ne peut se comprendre que dans une acception restrictive et identitaire, mettant les traditions locales et le folklore au cœur d'un projet de civilisation rabougri et réactionnaire.

Mise sous contrôle de la culture, accaparement des médias, baisse des subventions, festivals suspendus, licenciements dans les institutions, centres d'art, compagnies et théâtres, actions culturelles annulées, orientation néolibérale de la création, réécriture d'un récit national éradiquant le multiculturalisme français, célébration démagogique du "vrai goût des gens" comme boussole culturelle et seul critère d'évaluation d'une politique publique, au détriment de la liberté de création… Tous les indices d'une bascule inédite dans l'histoire s'accumulent devant nos yeux impuissants. Contre le rejet de la diversité culturelle, de la liberté des artistes et de leurs moyens de vivre, il nous faut réagir. Car l'avenir de la création en France ne pourra plus être à la hauteur de l'héritage qu'elle nous a laissé, et sans lequel nous ne serions que des citoyen·nes égaré·es et désarmé·es. Jean Vilar nous avait prévenu·es dès les années 1950 : *"La culture est une arme qui vaut ce que valent les mains qui la tiennent."* Nous appelons toutes et tous à faire barrage au RN, comme à lutter contre la menace d'extrême-droitisation pesant sur le secteur culturel.



Justin Metz pour Les Inrockuptibles (d'après une image de Joël Saget/AFP/Getty Images)

Les premiers et premières signataires de notre tribune :

DOMINIQUE A (auteur-compositeur-interprète),
JEANNE ADDED (autrice-compositrice-interprète),
VINCENT ANGLADE (codirecteur des Nuits de Fourvière),
SWANN ARLAUD (acteur),
ARIANE ASCARIDE (actrice),
ÉTIENNE BALIBAR (philosophe),
LUDIVINE BANTIGNY (historienne),
AURÉLIEN BELLANGER (écrivain),
JEHNNY BETH (autrice-compositrice-interprète),
BENJAMIN BIOLAY (auteur-compositeur-interprète),
ALICE BOINET (codirectrice d'Art Rock),
AGATHE BONITZER (actrice),
JULIEN BOUFFIER (metteur en scène),
BARBARA CARLOTTI (autrice-compositrice-interprète),
BARBARA CASSIN (philosophe),
BORIS CHARMATZ (danseur, chorégraphe),
CHASSOL (auteur-compositeur-interprète),
GRÉGORY CHATONSKY (artiste, chercheur),
JÉRÔME CLÉMENT-WILZ (cinéaste),
CLÉMENT COGITORE (cinéaste, artiste),
ELI COMMINS (directeur du Lieu Unique),
CAMILLE COTTIN (actrice),
MARC CRÉPON (philosophe),
DOROTHÉE CUNÉO (directrice des éditions Denoël),
FRANÇOIS CUSSET (historien),
ALAIN DAMASIO (écrivain),
AUDREY DIWAN (cinéaste, scénariste, écrivaine),
MALIK DJOUDI (auteur-compositeur-interprète),
VALÉRIE DONZELLI (cinéaste),
LAETITIA DOSCH (actrice, cinéaste),
MATTHIEU DUCOS (directeur de Rock en Seine),
MOHAMED EL KHATIB (metteur en scène),
CAMILLE EMMANUELLE (écrivaine),
ANNIE ERNAUX (écrivaine),
FABCARO (auteur de bande dessinée, écrivain),
MICHEL FÉHER (philosophe),
FRANÇOIS FLORET (directeur de La Route du Rock),
SARA FOREVER (drag queen, performeuse),
RUI FRATI (directeur du Théâtre de l'Opprimé),
MANON GARCIA (philosophe),
LAURENT GARNIER (musicien),
JULIE GAYET (actrice, productrice, présidente du festival Sœurs Jumelles),
JUDITH GODRÈCHE (cinéaste, actrice, écrivaine),
ROBERT GUÉDIGUIAN (cinéaste, producteur),
GWENDOLINE (auteurs-compositeurs-interprètes),
BILAL HASSANI (auteur-compositeur-interprète),
FANNY HERRERO (productrice, scénariste),
HAFSIA HERZI (cinéaste, actrice),
ICHON (auteur-compositeur-interprète),
ARNAUD IDELON (auteur, programmateur, coprésident du Sample),
JOEYSTARR (auteur-compositeur-interprète, acteur),
THOMAS JOLLY (metteur en scène),
CAMÉLIA JORDANA (autrice-compositrice-interprète, actrice),
REDA KATEB (acteur),
LOLA LAFON (écrivaine),
SALOMÉ LAHOCHE (autrice de bande dessinée),
ALEXIS LANGLOIS (cinéaste),
SOPHIE LETOURNEUR (cinéaste),
THOMAS LÉVY-LASNE (peintre),
SÉBASTIEN LIFSHITZ (cinéaste),
AYMERIC LOMPRET (acteur, humoriste),
VINCENT MACAIGNE (acteur, metteur en scène, cinéaste),
MARIELLE MACÉ (enseignante, écrivaine),
SYLVAIN MAURICE (metteur en scène),
ELLI MEDEIROS (autrice-compositrice-interprète),
GUILLAUME MEURICE (humoriste),
MIOSSEC (auteur-compositeur-interprète),
MATHILDE MONNIER (chorégraphe),
ANNA MOUGLALIS (actrice),
HELENA NOGUERRA (chanteuse, comédienne, écrivaine),
STANISLAS NORDEY (comédien, metteur en scène),
FATIMA OUASSAK (écrivaine),
THOMAS PIKETTY (économiste, écrivain),
SÉPHORA PONDI (comédienne, écrivaine),
VIMALA PONS (actrice, metteuse en scène, compositrice, circassienne),
MATHIEU POTTE-BONNEVILLE (philosophe, directeur du département Culture et création du Centre Pompidou),
JOANA PREISS (actrice),
ÉRIC REINHARDT (écrivain),
BLANDINE RINKEL (écrivaine, musicienne),
MICHÈLE RIOT-SARCEY (historienne),
CONSTANCE RIVIÈRE (directrice du Palais de la Porte Dorée),
JEAN-GUILLAUME ROBERT (attaché de presse),
ANAÏDE ROZAM (actrice),
MARIE SABOT (directrice de We Love Green),
CHRISTIAN SALMON (philosophe, écrivain),
ALBIN DE LA SIMONE (auteur-compositeur-interprète),
NESRINE SLAOUI (écrivaine, réalisatrice de documentaires),
ADRIEN SOLEIMAN (musicien),
PIERRE TEMPLÉ (programmateur du Lieu Unique),
ENZO TRAVERSO (historien),
JUSTINE TRIET (cinéaste),
AGNÈS TROUBLÉ (dite AGNÈS B.) (créatrice de mode),
FABIEN TRUONG (sociologue, écrivain),
BORIS VEDEL (directeur général du Printemps de Bourges),
XAVIER VEILHAN (artiste plasticien),
REBEKA WARRIOR (autrice-compositrice-interprète, écrivaine),
YELLE (auteur·rices-compositeur·rices-interprètes),
CAMILLE YEMBE (autrice-compositrice-interprète),
YOA (autrice-compositrice-interprète),
LOUISA YOUSFI (journaliste, écrivaine),
JEAN-PASCAL ZADI (acteur, cinéaste)

“IL FAUT SE LEVER AVANT QU’IL NE SOIT TROP TARD”

Metteur en scène, comédien et éditeur, Stanislas Nordey est de tous les combats politiques du théâtre public depuis les années 1990. Frappé par les attaques de l’extrême droite contre la culture et par le silence de la gauche, il appelle à la mobilisation.

Texte Jean-Marie Durand
Photo Thomas Chéné
pour Les Inrockuptibles

Le spectacle vivant a souvent été aux avant-postes de la critique sociale. Pourquoi, à ton avis, le monde du théâtre est-il plus sensible que les autres secteurs de la culture à la question de la montée de l’extrême droite ?

Stanislas Nordey — C’est vrai qu’on a été longtemps en première ligne d’un certain nombre de combats, comme la défense des intermittents ou la cause des sans-papiers dans les années 1990-2000, sur lesquelles je me suis mobilisé. Je crois que le monde du spectacle vivant est directement confronté aux enjeux politiques parce qu’on travaille dans les territoires. On passe notre temps à sillonner la France, à faire des ateliers, à rencontrer des collégiens, des profs. Les gens qui construisent le théâtre public sont dans les banlieues, dans l’éducation artistique et culturelle. On le dit peu, mais le théâtre public, ce n’est pas que les grandes institutions ; c’est aussi le théâtre en milieu rural, dans les prisons. On est très sensibles aux problèmes des sous-effectifs dans les classes, par exemple. Le maillage du théâtre public, né de la décentralisation, nous permet d’être dans le réel. On est aussi en première ligne de la résistance politique, parce qu’on est un secteur largement subventionné, donc soumis à des variations.
Pour te donner un exemple précis, je viens de jouer *Scènes de la vie conjugale* avec Romane Bohringer. Au début, on avait huit semaines de répétitions et on était quatre acteurs au plateau. Il y a eu des coupes de subventions : on a finalement eu trois semaines de répétitions et on n’était plus que deux acteurs au plateau. Ça, c’est concret ! Juste parce que la Région Auvergne-Rhône-Alpes, dirigée par Laurent Wauquiez, a décidé de réduire les subventions – un vrai laboratoire de ce qui nous attend potentiellement.

Que sens-tu venir pour le spectacle vivant ?

Ce qui risque de nous tomber sur la tête si le RN passe, c’est la suppression du statut des intermittents. Personne ne le voit venir, mais je pense que c’est la première mesure qu’ils prendront. En 2003, quand on s’est battus pour défendre ce statut, on a gagné une partie du combat. La difficulté, dans ces batailles-là, c’est de lutter pour ne pas tout perdre. Dans mes combats, j’ai toujours été influencé par quelqu’un comme Jean-Pierre Vincent *[metteur en scène disparu en 2020, qui a dirigé le TNS à Strasbourg et la Comédie-Française]*, qui portait avec d’autres de sa génération cette parole politique sur le sens du théâtre public et sa fonction sociale. J’ai décidé de reprendre à ma manière, avec ma génération, ce flambeau-là. Et ça, c’est très important : la question se pose de savoir comment la nouvelle génération d’artistes, dans le cinéma, le théâtre ou les arts plastiques, va ouvrir sa gueule. Parce qu’il faut prendre la parole. Beaucoup d’artistes ont du mal à porter une parole politique en ce moment. Tous ces gens-là n’en pensent pas moins, mais je crois qu’il y a une forme de timidité, l’impression d’un manque de légitimité. Je n’oublie pas que je fais partie d’une génération qui n’a pas vu lui tomber dessus le changement climatique, le Covid, la guerre… Aujourd’hui, tout le monde est submergé par tout ce qui se passe. À quoi bon défendre l’accès à la culture pour tous si demain le monde s’écroule ?

Existe-t-il selon toi une forme de responsabilité, voire de défaite, chez les artistes devant la progression de l’extrême droite, comme le suggérait Ariane Mnouchkine, estimant dans une tribune en 2024 que le monde du théâtre était resté trop fermé sur lui-même ?

J’estime énormément Ariane, mais sur ce texte-là, je ne suis pas du tout d’accord avec elle. Ce n’est pas vrai que les gens de théâtre n’ont rien fait pour s’ouvrir aux gens, tous ceux pour qui la culture serait éloignée : beaucoup de comédiens et de metteurs en scène sont au charbon tous les jours, font des ateliers dans toute la France. Il faut s’élever contre cette idée que le théâtre subventionné serait un monde de privilégiés, déconnecté des vies fragiles. 90 % des personnes qui travaillent dans le théâtre public sont tout sauf des privilégiés. Tu joues le soir et le lendemain matin, tu es dans une classe à Sartrouville pour parler aux gamins. •••



↑
Chez lui, à Paris, en mars.

→ Pour moi, c'est d'abord la responsabilité des politiques qui est en jeu. Le vrai problème, c'est que la gauche est inaudible sur la culture. Va chercher ce que disent Mathilde Panot, Marine Tondelier, Olivier Faure ou Raphaël Glucksmann sur la culture ! Je ne parle pas des personnes en elles-mêmes, qui sont tout à fait respectables, mais de l'absence générale de la gauche sur ce sujet. Malheureusement, celles et ceux qui prennent la parole sur la culture, ce sont Laurent Wauquiez, Christelle Morançais *[présidente du conseil régional des Pays de la Loire depuis 2017]*, pour la répudier au nom de leur cause politique conservatrice. Wauquiez et Morançais savent ce qu'ils font, en pensant être entendus par une partie de la population énervée par les élites artistiques. J'ai beaucoup travaillé au Québec et en Italie, où il y avait beaucoup d'engagement des pouvoirs publics dans la culture et où tout a été foutu par terre, vraiment tout. Aujourd'hui, c'est un désastre, un désert, il n'y a plus rien, il n'y a plus de moyens. Les librairies ferment, tout va ensemble. Les attaques actuelles en France contre Radio France, France Télévisions, le théâtre public, le cinéma d'auteur… sont de ce point de vue l'exact écho de ce qu'on a vu en Italie. L'extrême droite a compris l'importance du discours sur la création, la bataille culturelle, mais dans le mauvais sens du terme. Meloni n'a pas dû sabrer les crédits de la culture, elle a juste mis à la tête de toutes les institutions culturelles des fachos. La faute de la gauche se joue donc dans cet abandon de la question face à l'extrême droite.

Comment expliques-tu cette faillite de la gauche par rapport à cet enjeu, alors même que la culture a toujours formé un socle de son projet politique ?

Ce qui me frappe, c'est que ces politiques, on ne les voit jamais aux spectacles. On sait pourtant que si tu mets un euro dans la culture, ça produit des choses, cela agit directement. Faire lire des mômes, leur faire voir une peinture, ça bouge des trucs. Et ça, on le sait quand on est sur le terrain. Je suis réellement attristé que la culture et la création aient disparu du vocabulaire des responsables politiques.



"UN AN POUR ÉVITER LA CATASTROPHE"

Caroline Guiela Nguyen emploie son énergie et les moyens du Théâtre national de Strasbourg qu'elle dirige pour rassembler les artistes et le public avant l'échéance présidentielle.

Texte Igor Hansen-Løve

Mai 2027 : un·e Président·e d'extrême droite arrive au pouvoir. Comment imaginez-vous l'impact de sa politique sur le TNS ?

Caroline Guiela Nguyen — Je l'imagine comme une catastrophe ; l'anéantissement de tout ce que nous avons construit jusqu'ici, et de tout ce que nous sommes toujours en train de construire : un théâtre qui croit profondément à la création et aux liens qu'entretiennent les artistes avec leur époque, leur révolte. Un théâtre qui croit fermement que ces gestes ne séparent pas les publics, mais les met communément en mouvement. Un théâtre qui refuse aussi de laisser à l'extrême droite le mot "populaire", et je me battrai jusqu'au bout pour ça. Je l'imagine aussi comme une catastrophe pour l'école qui est intégrée au TNS, et à l'avenir des jeunes qui y travaillent. Bref, une catastrophe pour tous en réalité, pour la France. Mais ne soyons pas naïfs, tous ne seront pas touchés immédiatement dans leur chair, certains – et je pense par exemple aux musulmans – seront des cibles. Ne l'oublions pas ! Car l'un des dangers sera de penser que le malheur est diffus. Le malheur sera total car quelque chose de la République sera mort. Mais restons clairs : le RN ne gâchera pas la vie de tous de la même façon. Car, je le redis, pour certains, il s'agira de vie et de mort.

Les subventions du TNS dépendant majoritairement de l'État, l'institution est donc plus vulnérable qu'un Centre dramatique national, qui est aussi financé par les Villes, les Métropoles, les Régions…

En sa qualité de Théâtre national, les subventions du TNS dépendent entièrement de l'État. L'État peut donc entièrement décider de ce qu'il va faire de nous.

Comment vous préparez-vous cette éventualité ? En discutez-vous avec les autres directeur·rices ?

Cela fait des années que je me prépare à cette éventualité ! Des années que je la redoute ! Entendre son père se faire traiter de sale Juif, sa mère de sale Chinoise, et voir un homme se faire tuer sur la place du village parce qu'il est arabe : je sais ce que c'est l'extrême droite, le racisme, la violence qui en découle. Je dirige cette grande institution depuis deux ans et demi. Par le théâtre, notre travail consiste à contrecarrer l'idée, partagée et répandue par l'extrême droite, selon laquelle nous nous adresserions à une élite. Donc, concrètement, notre responsabilité est de protéger les artistes, et je crois que l'une des meilleures façons de le faire, c'est de travailler à ce que ce lieu appartienne à toutes les personnes qui habitent le territoire. Car j'espère profondément que si un jour notre théâtre est en danger, ce seront les habitants qui auront à le défendre. Donc nous travaillons à cela, nous tentons tout, jusqu'à traduire (par exemple) des spectacles en 18 langues. Notre projet va à l'inverse de l'idéologie de l'extrême droite, qui est fondée sur la division, sur l'exclusion, sur l'éradication de l'autre et de ses différences. Donc, pour l'instant, au moment où l'on se parle, le 31 mars 2026, je ne discute pas avec les autres directeur·rices pour savoir quelle attitude adopter, s'il faudra rester, partir… Non, pour l'instant, il reste encore un an ; un an pour continuer à se battre, à notre niveau, livrer un travail concret et faire en sorte que la catastrophe n'ait pas lieu.

Comment pourrais-tu alors caractériser le besoin d'une défense de la création, pour que les politiques en prennent toute la mesure ?

C'est simplement un endroit d'ouverture. Lire, regarder une toile, faire du théâtre, faire de la photographie, c'est regarder autre chose que ce qu'on connaît, qu'on a l'habitude de faire. Toutes les formes d'art nous font sortir de nous-mêmes. Je viens de reprendre une maison d'édition de textes de théâtre, créée il y a trente ans par Sabine Chevallier, les éditions Espaces 34. Personne n'aurait dû reprendre cette maison, parce que ce n'est pas rentable ; mais pour moi, l'édition, c'est un endroit de résistance, pour que le livre ne disparaisse pas. Juste ça. Alors on ne gagne rien, mais peu importe. Beaucoup de gens de ma génération sont dans une espèce de fatalité ; ils se disent que l'âge d'or du théâtre est derrière nous et que si tout se referme, il restera la résistance, on continuera dans les caves. Oui, bien sûr, l'art ne disparaîtra jamais, mais faut-il vraiment en arriver là pour en faire l'expérience ?

Le théâtre contemporain est-il arrivé à toucher de nouveaux publics, selon toi ?

Le cercle s'est quand même considérablement élargi. On est d'accord que cela ne va pas assez loin et qu'il y a encore du boulot, mais des choses sont mises en œuvre au théâtre. Le reproche de l'entre-soi, je le trouve injuste.

Qu'est-ce qui domine comme sentiment dans le spectacle vivant, au fond, face à la menace du RN ?

Une sidération. Les gens ont peur, c'est vrai. Tout le monde voit ce mur de l'extrême droite, sans bien savoir comment réagir. Mais si les responsables politiques censés défendre l'idée de la culture ne sont pas un tout petit peu présents, comment faire ? La question de l'autocensure se pose aussi. Des artistes deviennent prudents. C'est toujours un peu dangereux, quand les artistes deviennent prudents. Il me semble que l'artiste, c'est l'imprudent par excellence. Cette sidération n'est pourtant pas une panique ; moi, j'aimerais bien que ce le soit, car ça nous pousserait à réagir. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux se lever avant qu'il ne soit trop tard.

De mon côté, grâce au chemin que j'ai mené, je pourrai toujours travailler. Je peux même me retirer dans une montagne et publier mes livres avec ma maison d'édition. Mais je pense toujours aux générations qui arrivent ; j'ai fait de la transmission ma raison d'être. Quand je me suis battu pour les intermittents, c'était parce que les plus touchés par les réformes, c'était l'émergence. On vit quand même dans un pays où il existe quinze maisons d'édition de théâtre. En Allemagne, il n'y en a qu'une. En Italie ou en Espagne, il n'y en a plus. C'est ça qui est intéressant, rien n'est perdu. Les choses sont là, mais ça se rétrécit partout. Un point de bascule peut arriver, ça peut aller très vite. Il faut donc rester en éveil, regarder ce qui se passe, ne pas être dans cet endroit de sidération. La résistance, ce sont des petites choses : continuer à acheter des livres, à voir des spectacles, essayer de ne pas subir ce qui arrive de partout, ce qui nous encercle. Et rester joyeusement vivant, joyeusement en colère, ne rien lâcher, continuer à penser, à s'engueuler avec les autres, ne pas se replier sur soi en se disant *"Pourvu qu'il ne se passe rien, pourvu que ça ne nous tombe pas dessus"*.

Scènes de la vie conjugale d'Ingmar Bergman, adaptation, scénographie et mise en scène Christophe Perton, avec Romane Bohringer et Stanislas Nordey. En tournée française en avril et mai.





À la mairie de Saint-Denis,
le 1er avril.

“J’AI LE DOS LARGE ET LA PEAU DURE”

Élu sous l’étiquette La France insoumise dès le premier tour des municipales à Saint-Denis, Bally Bagayoko a été célébré par les habitant·es de la ville, mais il a aussi personnifié la réalité du racisme en France et surtout dans les médias d’extrême droite. Le maire dyonisien veut donc faire de la culture un laboratoire pour lutter efficacement contre les idées rétrogrades.

Texte François Moreau & Anna Péan
Photo Cyril Zannettacci pour Les Inrockuptibles

Mairie de Saint-Denis, le 1er avril : monsieur le maire est à la bourre. Il a enfin pris le temps de passer au commissariat pour porter plainte contre CNews et deux invités de la chaîne, Michel Onfray et le psychologue Jean Doridot, après les propos racistes prononcés à son encontre sur la chaîne du groupe Canal+ à une heure de grande écoute. L’édile insoumis, élu au premier tour des municipales le 15 mars dernier dans le cadre d’une coalition avec le PCF, avait, dans la foulée de l’indignation suscitée par ces paroles crasses, appelé à un grand rassemblement citoyen contre le racisme et les discriminations sur le parvis de l’hôtel de ville de la plus grande commune de Seine-Saint-Denis et plaidé pour la fermeture de la chaîne du milliardaire Vincent Bolloré. Désormais à la tête d’une ville multiculturelle qui pourrait être le laboratoire de la France de demain, il entend faire de l’accès à la culture pour tous·tes le moteur des luttes contre les inégalités et contre la montée inexorable de l’extrême droite. Il nous reçoit dans son bureau qui donne sur la basilique cathédrale Saint-Denis, auprès d’une belle cheminée. Rencontre.

Entre 2020 et 2026, la ville de Saint-Denis était aux mains du socialiste Mathieu Hanotin. Quel état des lieux avez-vous fait en reprenant les clefs de la mairie ?

Bally Bagayoko — Le premier constat est que les moyens consacrés à la culture mériteraient d’être augmentés. L’accompagnement des acteurs culturels de la ville constitue un enjeu majeur. Un deuxième point, c’est le lien avec les quartiers périphériques. S’il est vrai qu’il y a des politiques culturelles, la majorité de celles-ci se concentre dans le centre-ville. De plus, nous avons de fortes attentes au niveau de la jeunesse, avec la nécessité d’appuyer un certain nombre de disciplines culturelles qui paraissent marginalisées au regard d’une forme de culture dominante.

En quoi votre projet culturel se distingue-t-il de celui mené par le maire sortant ?

Il se distingue sur la manière de faire. Les logiques de mise en compétition des acteurs culturels, ce n’est pas notre approche. Nous sommes plutôt dans une logique de complémentarité. Ensuite, nous sommes pour conserver et préserver l’ensemble du tissu culturel, et surtout celles et ceux qui ont fait l’histoire de cette ville. Nous ne voulons pas balayer cet héritage d’un revers de main sous prétexte qu’il nous vient du Parti communiste français ou de je ne sais qui.

Vous êtes un enfant de Saint-Denis, vous avez grandi ici. Avez-vous eu un accès égalitaire à la culture ?

Je suis issu d’une famille de huit enfants. Mon père et ma mère ont passé leur temps à nous apporter le maximum de ce qu’ils pouvaient. D’abord, la culture originelle, celle de l’histoire de mes parents, originaires du Mali. Je suis chargé de cet héritage-là. Après, dans l’exercice même de ma scolarité, je n’ai pas souvenir qu’on ait eu un accès facile à la culture. On a bien sûr eu affaire à des apprentissages, mais la culture d’un niveau un peu plus élevé, je n’ai pas le sentiment que c’était le cas. Par exemple, je n’ai pas le souvenir d’être allé au Théâtre Gérard Philipe *[Centre dramatique national à Saint-Denis]*. On avait le sentiment que c’était un équipement qui était pour d’autres. Et l’autre, ce n’était jamais quelqu’un de chez nous. C’était quelqu’un de Paris ou de la région parisienne qui venait fréquenter les spectacles d’un certain niveau. Malheureusement, la manière dont on grandit, la manière dont on brasse le territoire parfois nous écarte de certaines disciplines. •••



→ Avez-vous le sentiment que les artistes issu·es de la ville de Saint-Denis sont suffisamment valorisé·es ?

Je pense qu'il faut en faire davantage, parce qu'on est sur un territoire qui a une richesse culturelle inestimable. Sur la question de la valorisation de nos acteurs, je pense à des gens comme Fabien Marsaud, Grand Corps Malade, qui était un enfant d'ici ; on a Lamyne M, styliste, qui fait des grandes robes, qui a une dimension culturelle très forte, puisqu'il fait voyager ses œuvres dans le monde. Toutes ces activités et les personnes qui les incarnent mériteraient d'être valorisées davantage. Clairement.

On entend beaucoup parler du concept de "bataille culturelle" dans le débat politique actuel. Quel sens lui donnez-vous ?

Pour moi, la bataille culturelle est essentiellement liée au fait que les inégalités persistent. On a un choc brutal entre une classe sociale dite "bourgeoise", qui a accès à certains registres de la culture, et une classe populaire, qui en est privée. Ces inégalités ont à voir avec la manière dont les pouvoirs publics valorisent les initiatives culturelles, à la recherche de l'excellence. Celle-ci écarte de fait celles et ceux qui inventent et imaginent en dehors des cadres de l'institution. Or, nous avons besoin de reconnaître notre histoire. L'histoire ouvrière ; l'histoire de ces gens qui viennent de territoires différents, issus des classes sociales dites "marginalisées" et qui sont en réalité de véritables bouffées d'air frais en termes de richesse culturelle. Ce choc rejoint les logiques du capitalisme : un mécanisme où tout est financiarisé, qui tend à faire de la culture une marchandise comme une autre. Alors que la culture peut être un véritable levier pour faire société.

Cette dernière élection a été marquée par un taux élevé d'abstention sur tout le territoire. Sur la commune de Saint-Denis-Pierrefitte, la majorité de la population n'est pas allée voter. Pensez-vous que la culture peut être un moyen pour que les gens se sentent à nouveau concernés par la vie locale ?

Clairement. Je me souviens d'une réunion publique, dans le quartier des Fauvettes, à Pierrefitte-sur-Seine, où une compagnie de théâtre, jeune, nous disait ne pas avoir accès à des cours, parce que ça coûte trop cher, ou ne serait-ce qu'un accès à une salle pour pouvoir répéter dans de bonnes conditions. Alors que ce sont des choses relativement basiques. Ils auraient aimé jouer au TGP *[Théâtre Gérard Philipe]*, mais comme il s'agit d'un Centre dramatique national, il y a un certain nombre de critères à remplir qui font que c'est compliqué pour une petite compagnie d'y entrer. Mais ces critères, c'est d'abord une conception que l'on se fait d'un tel lieu et la manière dont on pense la culture, en fin de compte. Le message, derrière, c'est quoi ? Il faut soutenir la jeunesse dans la réalisation de ses ambitions. Il faut créer les conditions pour que cette jeunesse puisse accéder à des équipements publics et trouver des créneaux de résidence pour des compagnies de ce genre. Enfin, il faut se demander comment on donne la possibilité à des acteurs et actrices des cultures émergentes d'entrer dans des lieux dits "élitistes", comme le TGP. Cela implique de faire tomber un certain nombre de barrières.

Justement, concernant l'accessibilité, notamment pour les populations les plus précaires ou éloignées des objets et événements culturels, quelle serait la méthode pour faire tomber ces barrières ?

Il faut partir des spécificités de chaque quartier et créer les conditions pour que les habitants qui se consacrent à une activité culturelle puissent devenir des référents et être soutenus dans leur démarche. Il faut faire en sorte que nos populations aient accès à l'ensemble des institutions culturelles de la ville. Or, il y a une méconnaissance de cette offre. Un gros travail de communication est nécessaire. On est beaucoup dans la culture orale ici, il faut revenir à une stratégie de communication de village. C'est une première chose. La deuxième, ce sont les investissements qui peuvent être faits. Je pense notamment au quartier de La Plaine avec les Cathédrales du Rail *[anciennes halles ferroviaires réhabilitées]* et le musée du Street Art, par exemple, qui reconnaît la contribution de la ville à l'histoire du hip-hop. C'est quelque chose qui doit être sanctuarisé. Il y a d'ailleurs des œuvres à l'université Paris 8 qui retracent cette histoire et des expositions itinérantes dans chaque quartier de la ville sont également possibles. Il y a aussi la manière dont on centralise, dans le budget de la Ville en lien avec l'Établissement public territorial (EPT) Plaine Commune *[structure intercommunale regroupant plusieurs villes de la Seine-Saint-Denis]*, les questions culturelles pour les fédérer. Au sein de l'EPT, il y a des liens qui peuvent se faire avec des villes comme Stains ou Aubervilliers pour profiter de façon réciproque de structures qui valent le coup pour nos habitants. Il y a un véritable enjeu de maillage, finalement. Et le dernier aspect, c'est le mécénat et la contribution des entreprises. Je prends l'exemple de la reconstruction de la flèche de la basilique cathédrale Saint-Denis. Un enjeu à la fois patrimonial mais aussi culturel ici.

Vous parliez des liens avec des villes comme Stains ou Aubervilliers. Comment aujourd'hui les Villes de Saint-Denis et Paris peuvent-elles travailler ensemble à un meilleur accès à la culture pour les Dyonisien·nes ?

Pour le coup, il n'y a pas de désaccord politique entre Paris et nous : on est pour l'accès à la culture pour tous. Même si Paris ne manque pas de lieux pour accueillir leurs propres initiatives culturelles, on pourrait imaginer des partenariats dans le cadre desquels la banlieue pourrait profiter des équipements culturels de Paris. Ce serait formidable ! Ça permettrait de renouer un lien, quand, souvent, la banlieue a été reléguée au second plan, voire méprisée par Paris. Il y a une relation de confiance partenariale de gauche à rétablir, à travers une politique culturelle de rupture. Parce que c'est ça, le sujet. Je suis en désaccord avec celles et ceux qui font de la culture un outil de distinction et de différenciation. C'est le combat qu'on a à mener avec Paris et d'autres, d'ailleurs.

Vous avez appelé à un grand rassemblement citoyen contre le racisme et les discriminations après les propos racistes d'un autre âge dont vous avez été victime. Qu'est-ce que cette séquence médiatico-politique raconte, selon vous, de l'état du pays à un an de la présidentielle ?

Elle raconte ce que nous savons déjà. Elle raconte ce que nous pouvons déjà observer lors des matchs de foot quand un certain nombre de nos concitoyens sont hués avec des cris de singe. Elle renseigne sur le fait que la France a toujours du mal à reconnaître ses enfants héritiers de l'immigration postcoloniale et ouvrière, parfois afrodescendante. Ça raconte aussi que l'extrême droite, malheureusement, est désormais soutenue par un certain nombre de médias que l'on connaît par ailleurs. Après, moi, j'ai l'avantage d'avoir le dos large et la peau dure. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. C'est la raison pour laquelle j'ai invité, avec la majorité municipale, l'ensemble des formations politiques et syndicales et toutes celles et ceux qui le veulent, à se tenir debout contre l'extrême droite et contre le racisme et les discriminations. Nous sommes un territoire qui reconnaît l'existence de chacun dans sa singularité. Ici, on ne trie pas les gens. La seule chose qui nous est essentielle, c'est que, quelle que soit votre situation sociale, économique, ou autre, vous devez contribuer à notre communauté de destin. Et l'extrême droite n'en fait pas partie, bien sûr.

La culture peut-elle, selon vous, aider à combattre l'extrême droite ?

La culture est un véritable levier pour agir contre l'extrême droite. C'est la raison pour laquelle la culture est attaquée. À chaque fois qu'il y a des restrictions budgétaires, les politiques d'austérité frappent d'abord la culture. Or, nous considérons que c'est un véritable moyen de contrecarrer la progression de l'extrême droite dans nos sociétés. C'est très clair.

←
À la mairie de Saint-Denis, le 1er avril.





Autrice de *Rester barbare* et *La Grande Méthode*, la journaliste, critique littéraire et penseuse Louisa Yousfi analyse pour *Les Inrockuptibles* la recomposition de l'extrême droite en France et ce qui la différencie du trumpisme.

Texte Louisa Yousfi

Winter is coming

Fascisme. Le mot affleure désormais sur toutes les lèvres mais demeure prudemment suspendu à l'idée d'un "seuil" que nous n'aurions pas encore franchi. D'autres lui préfèrent l'image d'un "basculement", comme si nous étions entraînés, malgré nous, dans une chute dont le terme ne se laisserait jamais saisir. À la manière de ces gouttes qui s'ajoutent les unes aux autres sans jamais faire déborder le vase, nous basculons, basculons, basculons encore, et ce depuis au moins deux mandats présidentiels, sans doute davantage ; quinze ans, vingt ans peut-être ; déjà sous Hollande, déjà sous Sarkozy. Quelque chose pourtant ne tient plus dans cette manière de dire. Combien de signes faudra-t-il encore ? Quelle scène attendons-nous pour consentir enfin à dire que nous y sommes – non pas en train d'y glisser, mais déjà installés, de plain-pied, avec tout ce que cela suppose d'appareils, de cadres institutionnels et administratifs, d'esprits disponibles et prêts à encaisser la nouvelle ?

Tout est là, et tout s'est accompli au vu et au su de tous. Un patient travail d'édification, pièce après pièce, décret après décret, silence après silence. Le durcissement autoritaire de l'appareil d'État, la démultiplication des violences policières dans les banlieues, leur impunité structurelle. Les mouvements sociaux méthodiquement contenus, les Gilets jaunes brisés, mutilés ; l'extension continue du domaine sécuritaire ; les guerres impérialistes justifiées par des discours si usés qu'ils ne trompent plus que ceux qui veulent encore y croire ; la crise parlementaire installée comme système de gouvernance ; la dissolution d'organisations engagées contre l'islamophobie ; des militants perquisitionnés pour quelques mots tandis qu'un génocide est documenté, jour après jour, à Gaza ; les femmes musulmanes voilées, inlassablement prises pour cibles, sommées de disparaître de l'espace commun au nom même de leur prétendue émancipation. Et puis, tel un point de condensation de l'époque, cette scène hallucinante : une minute de silence, dans l'enceinte de l'Assemblée nationale, en mémoire d'un jeune militant néonazi.

La dernière étape en date s'appelle le règlement "Retour". Adopté le 26 mars par le Parlement européen, dans un accord entre la droite et l'extrême droite, la loi entérine un durcissement d'une violence sans précédent dans le traitement des étrangers. Renforcer les outils d'expulsion des personnes en situation irrégulière, autoriser la détention d'enfants, externaliser les centres d'enfermement hors des frontières européennes, étendre les interdictions d'entrée jusqu'à les rendre définitives. À ceux qui peinent encore à en mesurer la portée, il suffit de convoquer les images venues d'outre-Atlantique, celles qui, hier encore, suscitaient chez nous une indignation unanime : silhouettes entravées, portes enfoncées à l'aube, familles disloquées, corps saisis avec brutalité par les agents de l'ICE sous l'administration

Anthony Francin

Trump. Nous regardions cela comme un avertissement, une leçon à tirer avant qu'elle ne nous concerne.
La comparaison, cependant, mérite d'être retournée. Car ce qui frappe dans l'Amérique de Trump, c'est la lisibilité du tableau : un homme blanc, immensément riche, proférant sans détour sa haine des Noirs, des musulmans, des féministes, des homosexuels, des classes populaires, des peuples du Sud – et incarnant sans complexe une volonté de domination sur le monde. Voilà ce que nous reconnaissons comme un visage possible du fascisme. Mais si, précisément, cette image nous aveuglait en retour ? Si la transparence du cas américain nous empêchait de voir ce qui se joue ici, sous des formes moins immédiatement reconnaissables et plus paradoxales ? Car si, aux États-Unis, le retour du fascisme peut se lire comme un *backlash* face au succès du "wokisme" – terme péjoratif utilisé pour désigner les luttes progressistes –, rien ne garantit que la dynamique française lui corresponde. À y regarder de plus près, tout indique même le contraire. Certes, les grands financeurs de l'extrême droite restent, pour une large part, issus de ce monde – des hommes blancs, riches, solidement installés –, mais la scène politique, elle, se recompose à travers d'autres figures et d'autres trajectoires.
La principale incarnation de l'extrême droite est une femme, Marine Le Pen. À ses côtés, Jordan Bardella, jeune homme issu d'un milieu modeste, dont l'élégance apparente contraste avec la brutalité du projet qu'il porte. À la vice-présidence de l'Assemblée nationale siège Sébastien Chenu, militant RN et cofondateur de GayLib, une association qui lutte pour les droits des personnes LGBT+. Autour d'eux gravitent des trajectoires qui, à première vue, semblent déjouer les schémas attendus : Éric Zemmour, héritier d'une immigration juive algérienne ; Sarah Knafo, descendante de l'immigration juive marocaine ; Alice Cordier, fondatrice de Némésis, collectif d'extrême droite se réclamant du féminisme. Contrairement aux femmes MAGA, fans de Trump, ce qui se joue ici ne peut pas être réduit à une stratégie de communication, ni à une diversification opportuniste des porte-voix. Il ne s'agit pas seulement de relais périphériques chargés de capter des électorats minoritaires pour les rabattre vers un centre idéologique inchangé. Ce qui se met en place est plus profond et structurant : une recomposition du fascisme français lui-même, rendue possible par sa capacité à absorber, détourner et réarticuler certains acquis des luttes progressistes, jusqu'à les inscrire au cœur d'un agenda conservateur. Les effets de cette recomposition sont déjà visibles, comme cette part non négligeable d'hommes gays qui se déclare prête à voter Jordan Bardella en 2027 selon un sondage récent de l'Ifop.
En France, le fascisme ne surgit pas toujours contre les luttes ; il peut naître en leur sein, à la faveur de points de contact, de zones de compatibilité, de convergences patiemment travaillées. Les produire, les rendre acceptables, parfois même désirables : tel est le travail des forces réactionnaires, soutenues par un imaginaire •••

→ national-républicain qui ne cesse de se réajuster. Les identifier, les exposer, et dénouer leurs nœuds mortifères : telle est la tâche des forces de rupture, antifascistes, antiracistes et des militants décoloniaux, qui en connaissent les mécanismes pour les avoir eux-mêmes éprouvés. En effet, l'intégration des descendants de l'immigration n'a jamais été un processus extérieur aux logiques d'exclusion ; elle s'y est souvent articulée, parfois même confondue. Cette ambivalence traverse l'ensemble du champ politique, y compris à l'extrême droite, dès la fondation du Front national. Qu'on se souvienne de Jean-Marie Le Pen le 6 avril 2007, déclarant devant un parterre de jeunes d'Argenteuil : *"Si certains veulent vous karchériser pour vous exclure, nous voulons, nous, vous aider à sortir de ces ghettos de banlieue où les politiciens français vous ont parqués* […] *Vous êtes des Français à part entière. Vous êtes des enfants légitimes de la France*." Au même moment, d'autres, comme Alain Soral, tenteront d'exploiter ce filon : rendre compatibles certaines fractions des descendants de l'immigration avec un projet nationaliste, élargir la base des thuriféraires du drapeau, et recomposer les alliances.

Ainsi avance le fascisme : non seulement en excluant, mais en intégrant, en redistribuant les positions, en promettant à chacun une place – à condition d'en accepter le prix. Et ce prix, nous commençons à le discerner avec netteté. C'est celui d'un "hédonisme sécuritaire", pour reprendre l'expression du politologue Gaël Brustier, ou encore du "pacte racial", où certaines libertés sont garanties pour certains, à mesure que d'autres sont tenus à distance ou expulsés. Une configuration dans laquelle fémonationalisme et homonationalisme fonctionnent comme des justifications morales à cette distribution inégale des droits. Une société qui se pense libre parce qu'elle protège des droits tout en organisant leur retrait pour ceux qu'elle désigne comme "barbares" est une société qui a déjà franchi le pas qu'elle refuse encore de nommer. Dès lors, la lutte ne peut se satisfaire de postures générales ni de proclamations abstraites qui finissent toujours par se rendre perméables au pire des ennemis. Elle doit se tenir au plus près des lieux où s'opèrent concrètement ces hiérarchies : l'islamophobie comme fabrication d'un ennemi intérieur ; l'immigration comme obsession administrative et politique, machine à trier les existences ; la police comme dispositif qui inscrit ces hiérarchies dans les corps au quotidien ; et l'impéralisme qui prolonge au-dehors ce même ordre en organisant la domination et la prédation du Sud global. C'est là que doit se décider ce qui compte – et ce qui peut être sacrifié. Attendre que le fascisme rejoue les scènes déjà vues pour consentir à le nommer, c'est déjà lui céder du terrain. Il n'annoncera pas sa venue avec tambours et trompettes, mais s'installe déjà dans les compromis successifs, dans les prudences politiques, dans les silences stratégiques de toutes les forces en présence – jusqu'à ce qu'aucune rupture ne soit perceptible, et que le vase, plein depuis longtemps, n'ait plus besoin de déborder.

Rester barbare (La fabrique éditions), 128 p., 10 € et *La Grande Méthode* de Louisa Yousfi (La fabrique éditions), 152 p., 15 €. En librairie.



INTERFÉRENCES

Festival de substrat sonore

ACTE 6
AUGURES & FRÉMISSEMENTS

22.05 — 19.08 2026

Anarkhè-exposition
performances, fulgurations
concerts, écoutes…

Accou Laposte & Marjolein Guldentops – Alan Affichard – Alexis Bourdon – Alexis Puget – Andrès Navarro Garcia – Basile Richon – Bear Bones, Lay Low – Bertrand Larrieu – Claire Williams – Cyril Leclerc – Davide Tidoni – Felix Luque Sanchez – François K – Graciela Muñoz Farida – Hugo Livet – Hugo Vessiller-Fonfreide – Jérôme Grivel – Jorge Haro – Julien Poidevin – Kinda Hassan – Lesley Flanigan – Lina Filipovich – Luc Avargues – Lucian Moriyama – Márvia Kamarova – Marc Melià – Mirja Busch – MNPL – Octave Courtin – Pedro Olivera – Roxane Métayer – Simon Mahungu – SMOG – Sonia Saroya – Tetsuo Kogawa

CENTRE WALLONIE-BRUXELLES / PARIS *aka* Le Vaisseau CWB.FR

Les Inrockuptibles · radio nova · MOUVEMENT · fisheye · fondation suisse pour la culture prohelvetia

SÉBASTIEN CHENU, MINISTRE DE L'INCULTURE ?

C'est dystopique, mais le RN pourrait remporter en 2027 la présidentielle. Et constituer un gouvernement guidé par les valeurs racistes, populistes, discriminatoires de l'extrême droite. Pour la Culture, le choix du parti semble tout trouvé en la personne de l'actuel vice-président de l'Assemblée nationale.

Texte Jolan Maffi

Il a 53 ans, est membre depuis 2014 du FN puis du RN, et est passé successivement de collaborateur de Marine Le Pen à délégué national, conseiller régional des Hauts-de-France, député, vice-président de l'Assemblée nationale puis porte-parole à la gueule bien trop ouverte du parti, adepte d'énormités en tous genres. En 2015, dans une interview pour *Konbini* (qui le qualifiait d'ailleurs de *"nouveau 'Monsieur Culture' du Front national"*), interrogé sur l'opposition du FN aux *"cultures alternatives"*, le frontiste déclarait sans sourciller : *"Il n'y a pas non plus l'obligation de tout subventionner."*

À la question d'après, sur les cas particuliers du rap et de l'electro, Sébastien Chenu lâchait : *"Ce qui serait inquiétant, c'est que tout le monde dise que le rap est formidable ou que la techno est formidable. Qu'il y ait des élus qui détestent ça, qui ne veulent pas les valoriser, c'est leur droit. C'est de l'argent public."* Il ajoutait tout de même que ce n'est pas à *"la puissance politique de décider de ce qui est beau et de ce qui est laid"*, avant de se contredire de nouveau plus tard, affirmant ne pas trouver choquant qu'un maire ne veuille pas programmer de rap *"si ce n'est pas l'image dont* [il a] *envie pour* [sa] *ville"*. On a déjà là un bel avant-goût de sa potentielle politique culturelle – tout ce qui sera trop noir, trop arabe, trop queer ou simplement tout ce qui résiste, ça dégage. Sébastien Chenu entendait aussi changer les choses dans les organes de presse : sous son ministère, c'est l'État qui se chargerait de nommer celles et ceux qui dirigent les médias publics : *"Parce que c'est l'État qui finance. Si c'est une chaîne publique, c'est à l'État d'en nommer le président."*

Dix ans plus tard, Chenu n'a pas changé d'un pouce. Ses déclarations sont toujours aussi hors sol, et sa vision laisse toujours entrevoir le sort funeste qu'il réserverait à la culture en cas de prise de pouvoir. Son cheval de bataille actuel, c'est son combat aveugle contre le CNC (Centre national du cinéma et de l'image animée), qui ne finance que *"des navets et des films gauchistes"*, selon son collègue le député RN Matthias Renault. Ensemble, ils ont déposé en novembre dernier un amendement visant à retirer au CNC l'ensemble de ses ressources afin de les transférer au budget général : *"Le rendement prévisionnel des taxes qui lui sont affectées* […] *vient automatiquement financer des projets souvent idéologiquement orientés et uniformes pour une rentabilité nulle. L'argent des Français ne saurait durablement être ainsi gaspillé dans une vaste entreprise de propagande."*

Et parce qu'avant d'être un homme de culture, il est un homme de ressentiment, Chenu écume les plateaux télé pour cracher sa haine du CNC, de son système et des films qu'il permet de financer (lire p. 66). À tel point que le 18 novembre 2025, une journaliste de Franceinfo se voit forcée de lui demander : *"Vous aimez la culture ?"* Sa réponse : *"Ça dépend laquelle."* Et d'ajouter, pas à une bêtise près : *"Un bon film se juge au nombre d'entrées qu'il fait. Un film sans spectateur devant la toile mérite-*

Nicolas Messyasz

t-il vraiment d'être financé ?" Quelques jours plus tard, sur X, il dévoile, en réponse à une invective de Thomas VDB, ses sept films préférés de tous les temps – dont sept ont vu le jour grâce au CNC *(Le Comte de Monte-Cristo, La Môme, Le Prénom, Un homme et une femme…)*. La blague s'écrit toute seule.

EN ARRIÈRE TOUTE

Ses références littéraires portent aussi à rire. Il cite notamment Georges Bernanos et René Char. Le premier était un royaliste et chrétien forcené, d'extrême droite, jusqu'à ce qu'il assiste à la barbarie perpétrée par le général Franco lors de la guerre d'Espagne et ne s'oppose à la dictature d'Hitler et à la complicité de Pétain. Le second, poète et figure de la Résistance, était lui aussi un ennemi du régime de Vichy, qui l'accusera d'être un militant d'extrême gauche et demandera à sa police de l'espionner. Deux auteurs qui se seraient donc battus contre lui aujourd'hui : si être à côté de la plaque était un métier, Chenu serait l'employé du mois. Comble de la désillusion : l'année dernière, au micro de l'Assemblée, il criait haut et fort que le RN était en réalité un héritier de la Résistance, faisant fi du passé de SS ou de miliciens vichystes de certains de ses fondateurs. La post-vérité, tout ça tout ça…

Au-delà de la musique et du cinéma, Chenu a aussi exprimé sa frustration contre les médias. Avec le service public (France Télévisions, Arte, l'INA, Radio France…) en ligne de mire : depuis 2021, il milite pour sa privatisation et l'accuse de *"pencher à gauche"*. *"Cet audiovisuel public est un naufrage. Il n'a qu'une vocation : être privatisé. L'audiovisuel public tel que nous le connaissons n'a plus vocation à perdurer"*, clame-t-il à qui veut l'entendre. Le tout pour valoriser, *in fine*, le secteur bien particulier du patrimoine, qui lui permet de se concentrer sur tout ce qui fait l'ADN de sa politique culturelle : le passé. On n'est finalement pas si loin de feu Jean-Marie Le Pen, qui disait vouloir couper toute source d'argent aux *"encultureurs"*, ou de Bruno Mégret, qui opposait au *"terrorisme intellectuel de la gauche"* la devise *"racines, tradition, identité"*. Entre les deux, Chenu a trouvé sa voie : celle d'un héritier qui assume le passé, à condition de l'avoir bien réécrit.



↓
À l'Assemblée nationale, lors des questions d'actualité au gouvernement (QAG), le 14 novembre 2018.



“ILS VEULENT FAIRE DE LA CULTURE UNE VITRINE IDENTITAIRE”

L’écrivain Roberto Saviano, sous protection policière depuis la sortie de *Gomorra* en 2006, nous raconte l’Italie de Giorgia Meloni, nommée présidente du Conseil en 2022, et l’impact de l’extrême droite sur la culture.

Texte Jean-Marie Durand

On dit souvent, peut-être à tort, que l’Italie sert de laboratoire politique pour la France, comme si Giorgia Meloni annonçait Marine Le Pen au pouvoir dans notre pays. À cet égard, que pouvons-nous dire de la politique culturelle italienne contemporaine par rapport à ce qui émerge en France ?

Roberto Saviano — L’Italie est souvent en avance sur ce qui se produit ensuite dans le reste de l’Occident, précisément parce qu’elle est un pays inachevé, suspendu entre développement et sous-développement, entre le premier et le tiers-monde. C’est pourquoi certaines déformations du pouvoir y apparaissent plus tôt et avec davantage de clarté. La droite ne cherche pas seulement à gouverner : elle veut réécrire le récit national, décider qui peut incarner la nation et qui, au contraire, doit être désigné comme étranger ou illégitime. C’est ce que Meloni et Le Pen ont en commun : la conscience que conquérir le pouvoir ne suffit pas si cela ne s’accompagne pas d’une transformation du sens commun. Et le sens commun se transforme en intervenant dans la culture, dans la langue, dans les hiérarchies symboliques, dans ce qu’une société considère comme dicible. Pour se consolider, cette droite n’a pas besoin de réprimer tout le monde ni d’imposer une censure explicite : il lui suffit de viser quelques figures symboliques, de les ériger en cibles exemplaires, et ainsi d’intimider tous les autres. Il ne s’agit pas d’une censure déclarée, mais d’une restriction indirecte du discours public, une pédagogie de la peur. Le résultat est que la dissidence n’est pas toujours ouvertement interdite : elle devient gênante, suspecte, isolée, tandis que la culture critique est délégitimée et remplacée par un récit identitaire plus simple et plus discipliné. •••

←
Roberto Saviano, lauréat du prix Constantinople pour son roman *Giovanni Falcone* décerné à Paris, le 19 novembre 2025.

Khanh Renaud



“Une logique brutale s’impose : si je finance, je choisis. Le soutien public devient un moyen de discipliner le secteur.”

→ Le gouvernement a remplacé de nombreux·ses dirigeant·es d’institutions culturelles, accusé·es d’être proches de la gauche, avec l’ambition de construire *“un nouvel imaginaire italien”*. Comment décrire cet imaginaire ?

Lorsqu’ils parlent d’un *“nouvel imaginaire italien”*, ce qu’ils entendent réellement, c’est un processus de normalisation. Ils veulent rompre avec l’idée que la production culturelle doit être un espace de conflit, de critique et de trouble, pour en faire au contraire une vitrine identitaire. Leurs priorités sont claires : investir les institutions symboliques, placer des hommes loyaux à des postes-clés, neutraliser la dissidence et promouvoir une conception plus rassurante et décorative de l’italianité. Il ne s’agit pas tant d’une politique visant à encourager de nouvelles œuvres que d’un dispositif destiné à rendre inoffensives celles qui pourraient déranger. Et, au fond, l’enjeu ne concerne pas seulement les personnes qu’ils nomment, mais le message qu’ils envoient : pour eux, la culture doit cesser d’être un espace qui met le pouvoir en question.

La défense du patrimoine, les attaques contre l’audiovisuel public et contre la liberté de création, qui structurent le modèle culturel du RN, constituent-elles aussi un axe fort de la volonté de Giorgia Meloni ?

En Italie, la défense du patrimoine culturel est une formule extrêmement puissante, car elle permet de parler de la nation sans préciser le nationalisme. Le patrimoine rassemble, ennoblit, rassure. Et pour cette raison même, il peut aussi devenir une couverture idéale. Tandis que le patrimoine est célébré, le présent s’appauvrit. Tandis que les musées sont défendus (ce qui n’est pas entièrement vrai, car seuls certains musées le sont), l’audiovisuel public est intimidé. Tandis que les racines sont exaltées, l’espace de la liberté de création se rétrécit. Les pressions exercées sur la Rai *[la télévision publique italienne]* en témoignent, tout comme mon propre cas. J’ai été systématiquement censuré. Des projets

↑
Dans les rues de Rome, fresque du *street artist* Harry Greb représentant Giorgia Meloni, alors cheffe du parti Fratelli d’Italia et députée, cherchant à séduire l’Italie avant les élections du 25 septembre 2022.

Antonio Masiello/Getty Images

ont été bloqués. On m'a refusé un espace à la télévision publique. Pour ce gouvernement, l'art et la culture sont censés n'avoir qu'une seule fonction : célébrer le pays de manière indolore, banale et répétitive. Tout ce qui dépasse ce rôle ornemental, tout ce qui met au jour les contradictions, les violences ou les vérités plus sombres du pays est immédiatement qualifié d'hostile, d'antipatriotique, d'ennemi de la nation. Mais surtout, l'art et la culture ne doivent pas traiter de ces sujets, ni les critiquer. Et s'ils soupçonnent que vous pourriez vous intéresser à décrire leurs pratiques et leurs comportements, ils vous opposeront un veto, en faisant comprendre que quiconque travaille avec vous verra ses financements bloqués.

Il s'agit d'un réflexe typique des systèmes autoritaires, qui apparaît aujourd'hui sous une forme plus sophistiquée, car il est justifié auprès de l'opinion publique par un argument d'une simplicité trompeuse : *"Nous payons, donc nous décidons."* Et comme la culture, affaiblie par la crise de l'édition, du théâtre et du cinéma, dépend de plus en plus des financements publics, ce principe devient un puissant instrument de contrôle. La question n'est plus de savoir si l'argent public doit protéger la liberté, le pluralisme, le risque et l'expérimentation. Une logique brutale s'impose : si je finance, je choisis. Le soutien public cesse d'être une garantie d'autonomie et devient un moyen de discipliner le secteur, de récompenser la loyauté et de sanctionner ceux qui dérangent le récit officiel.

Le gouvernement italien procède à de nombreuses acquisitions très médiatisées et vient de dépenser 30 millions d'euros pour un chef-d'œuvre du Caravage, dans le but de renforcer l'identité culturelle du pays et de restaurer son statut de puissance touristique et culturelle. L'État se bat ainsi pour conserver une œuvre sur son sol, comme symbole de fierté nationale. L'opinion publique soutient-elle la volonté de Giorgia Meloni ?

La question est délicate, car le soutien de l'opinion peut ici être large. L'achat d'un Caravage possède une portée symbolique immense : il est facile de le présenter comme un acte de protection, de fierté nationale, de restitution au public. Et, dans une certaine mesure, c'est vrai.

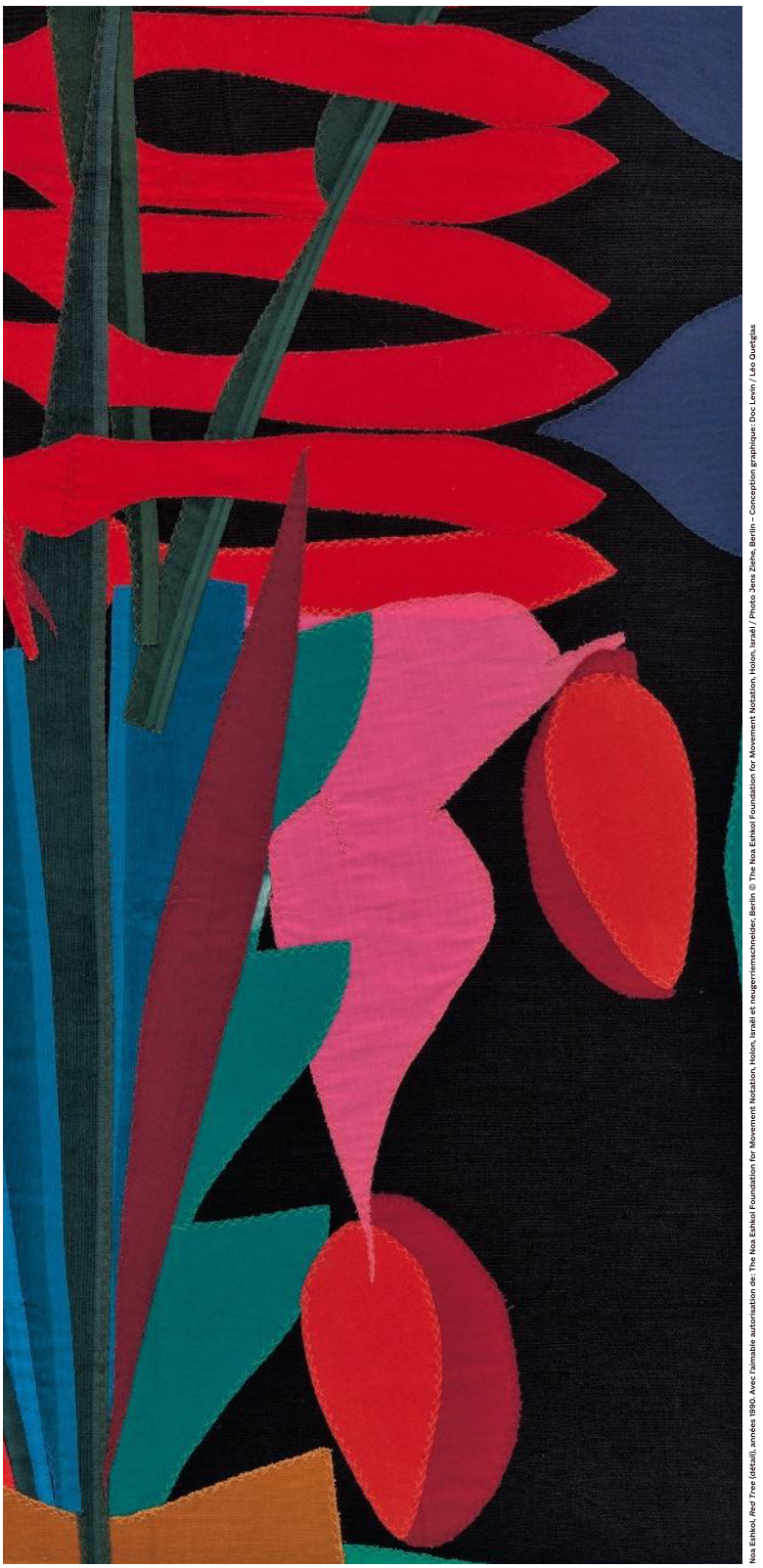
Le problème commence lorsque ce type d'opération est utilisé pour construire un récit compensatoire : regardez avec quel soin nous protégeons la beauté italienne et, pendant ce temps, ne regardez pas ce qui arrive à la liberté culturelle contemporaine. Défendre un chef-d'œuvre et défendre une voix critique ne sont pas des gestes alternatifs ; ils devraient aller de pair. Sinon le patrimoine risque de devenir un drapeau derrière lequel se dissimule un contrôle du présent. L'achat de ce Caravage à 30 millions d'euros a d'ailleurs été présenté par le ministère de la Culture comme s'inscrivant précisément dans une stratégie visant à renforcer le patrimoine public et à empêcher que des œuvres majeures ne finissent sur le marché privé. •••

16 avril
— 30 août 2026

71, rue du Temple
75003 Paris

mahJ
musée d'art
et d'histoire
du Judaïsme

Noa Eshkol 1924-2007
Danse et compositions



Noa Eshkol, *Red Tree* (détail), années 1990. Avec l'aimable autorisation de : The Noa Eshkol Foundation for Movement Notation, Holon, Israël et neugerriemschneider, Berlin © The Noa Eshkol Foundation for Movement Notation, Holon, Israël / Photo: Jens Ziehe, Berlin – Conception graphique: Doc Levin / Léo Quetglas

Avec le soutien de

En partenariat média avec

mahj.org
#expoNoaEshkol

→ Comment la scène artistique, les écrivain·es, les cinéastes et, plus largement, les acteur·rices de la vie culturelle italienne résistent-ils et elles à l'offensive de l'extrême droite ?

Ils résistent d'abord en continuant à parler. Cela peut sembler peu de chose, mais ça ne l'est pas. Aujourd'hui, en Italie, la résistance culturelle prend souvent la forme de gestes qui auraient autrefois paru tout à fait ordinaires : signer une tribune, refuser une plateforme officielle, dénoncer la censure, créer des événements parallèles, se retirer de la mise en scène du consensus. Cela s'est vu à Francfort, où plusieurs auteurs ont contesté une représentation officielle de l'Italie jugée beaucoup trop domestiquée. Cela se produit chaque fois qu'un artiste ou un écrivain refuse d'être réduit à un simple ornement d'un pouvoir qui veut paraître libéral tout en devenant de plus en plus intolérant à la dissidence.

Mais aujourd'hui, un pas supplémentaire est franchi, plus subtil et peut-être plus insidieux. La droite a compris qu'elle pouvait justifier la marginalisation de la critique culturelle par un argument apparemment neutre : la dissidence ne vend pas, n'attire pas de public, ne fait pas d'audience. Autrefois, lorsque Silvio Berlusconi tentait de me censurer, cela produisait l'effet inverse : l'émission attirait un public massif. Le conflit pouvait encore générer de l'attention collective, de la mobilisation, de la centralité. Aujourd'hui, au contraire, tout est fragmenté, dispersé. L'attention du public se porte de plus en plus vers le scandale, les ragots, les polémiques éphémères, les réactions instantanées. Dans ce paysage, la profondeur culturelle, la complexité et la pensée critique se présentent comme des formes faibles, improductives, incapables de rivaliser.

C'est là que la censure change de nature. Elle ne se présente plus essentiellement comme une censure politique explicite mais comme un critère de production, comme une rationalité industrielle, une simple gestion du marché de l'attention. On ne vous exclut pas parce que vous dérangez, mais parce que vous ne faites pas d'audience. On ne bloque pas ce que vous dites parce que c'est dangereux, mais parce que ce n'est pas assez rentable. C'est une formule très efficace, car elle permet au pouvoir de dissimuler un choix idéologique derrière un langage technique en apparence neutre. Mais le résultat ne change pas : les voix critiques sont marginalisées, non plus au nom d'une censure explicite, mais au nom de la performance, du rendement, de la productivité.

C'est là l'enjeu : la droite contemporaine a appris à fusionner le consentement politique avec la logique des indicateurs d'audience. Elle sait qu'aujourd'hui elle n'a pas toujours besoin de faire taire ouvertement. Il suffit d'affirmer que tout ce qui questionne, dérange ou approfondit trop n'est pas compétitif, pas moderne, pas soutenable. De cette manière, la censure devient une forme de sélection par le marché. Et pourtant, elle reste une censure, puisqu'elle décide toujours quelles voix peuvent circuler et lesquelles doivent être considérées comme dispensables. Ce n'est plus seulement le pouvoir qui dit : cette voix est dangereuse. C'est le système qui dit : cette voix ne vaut pas la peine. Et, très souvent aujourd'hui, c'est une forme d'exclusion encore plus difficile à combattre.

"La censure change de nature. On ne vous exclut pas parce que vous dérangez, mais parce que vous ne faites pas d'audience."

Le gouvernement a cherché à empêcher votre présence à la Foire du livre de Francfort en 2024. Est-ce parce que vous vous êtes publiquement opposé à ce que vous avez qualifié de *"gouvernement le plus ignorant de l'histoire de l'Italie"* ?

M'exclure signifiait quelque chose de très précis : affirmer qu'une voix comme la mienne n'appartient pas à la culture que ce gouvernement veut représenter. De plus, elle incarne exactement l'inverse de ce qu'il cherche à projeter, une Italie rassurante, disciplinée et exempte de conflits. Une voix qui parle de criminalité organisée, de corruption et des zones d'ombre du pouvoir est perçue comme une voix qui nuit à l'image de l'Italie à l'étranger. Et c'est là le point le plus grave : ce qui est traité comme un ennemi, ce n'est pas le mal commis, mais celui qui le nomme. Ce qui est redouté, ce n'est pas ce qui détruit réellement le pays, mais ce qui rend cette destruction visible.

Ce renversement est extrêmement dangereux, et la France devrait y prêter une grande attention, car elle est fortement exposée à la même dynamique. Lorsque celui qui décrit le mal est traité comme le mal lui-même, un pas décisif est franchi vers une culture autoritaire. La vérité fonctionne exactement à l'inverse : seul ce qui est visible peut être corrigé, contesté, transformé. Cela vaut en science, en politique et dans la vie démocratique. Ce qui reste invisible continue d'agir sans entrave. Cibler ceux qui rendent visibles les conflits, les violences et la criminalité revient donc, en réalité, à protéger ce qui devrait être combattu.

À Francfort, tout cela est apparu de manière éclatante. Pour la première fois dans l'histoire de la Foire du livre de Francfort, le directeur a personnellement invité un auteur – en l'occurrence, moi – et, pour la première fois également, cet auteur ne figurait pas sur le stand du pays invité, l'Italie. Ce fut un geste extraordinaire. Mon exclusion initiale ainsi que la protestation de nombreux auteurs ont été comprises pour ce qu'elles étaient : non pas un accident, mais une déclaration politique. On pourrait penser qu'en me censurant, ils ont commis une erreur, car cela a braqué encore davantage la lumière sur moi, et mon événement est devenu l'un des plus présents de la foire. Mais je ne crois pas qu'il s'agisse seulement d'une maladresse. Délégitimer une voix comme la mienne, plus encore que l'exclusion elle-même, est le signal le plus inquiétant. •••



(PLATESV-R-2021-004437 - PLATESV-R-2021-004438 - PLATESV-R-2021-004439) icono - © Aakanksha Panwar © Nahid Hatami / Unsplash. | Odile Chambaut

“Ce qui est traité comme un ennemi, ce n’est pas le mal commis, mais celui qui le nomme. Ce qui est redouté, ce n’est pas ce qui détruit réellement le pays, mais ce qui rend cette destruction visible.”

→ L’anti-intellectualisme de Giorgia Meloni et sa critique de la création contemporaine ont-ils commencé avec Silvio Berlusconi ?

Berlusconi a été déterminant, mais pas de la manière la plus évidente. Il ne cherchait pas à éliminer l’expertise. Il a fait quelque chose de plus subtil : il a séparé la sphère du savoir de celle du commandement. Les experts pouvaient continuer d’exister, mais en coulisses, invisibles, comme des techniciens sans voix publique, sans prestige autonome, sans possibilité de faire de l’ombre à la primauté charismatique du politique. Ce faisant, Berlusconi s’inscrivait dans une tradition anti-intellectuelle italienne bien plus ancienne que lui, enracinée à la fois dans le fascisme et dans une partie de la tradition communiste : l’idée que l’intellectuel doit servir, et non concurrencer l’hégémonie. Meloni hérite de ce mécanisme, mais le radicalise. Elle ne cherche plus seulement à subordonner l’expertise ; elle a tendance à la rendre superflue, voire suspecte. Le savoir n’est plus un outil en coulisses du pouvoir, mais quelque chose à discréditer s’il ne s’aligne pas sur l’identité politique dominante. Tom Nichols, dans *The Death of Expertise,* éclaire bien ce phénomène en en saisissant le cœur : l’idée que toute opinion vaudrait autant qu’une autre, même lorsqu’elle ne repose ni sur l’étude, ni sur l’expérience, ni sur la vérification. C’est précisément sur ce point que le berlusconisme a préparé le terrain et que le mélonisme va plus loin : Berlusconi affirmait que le savoir ne devait pas entraver le commandement politique ; Meloni ajoute que le savoir indépendant est inutile, élitiste, presque illégitime s’il ne se plie pas à une fonction identitaire.

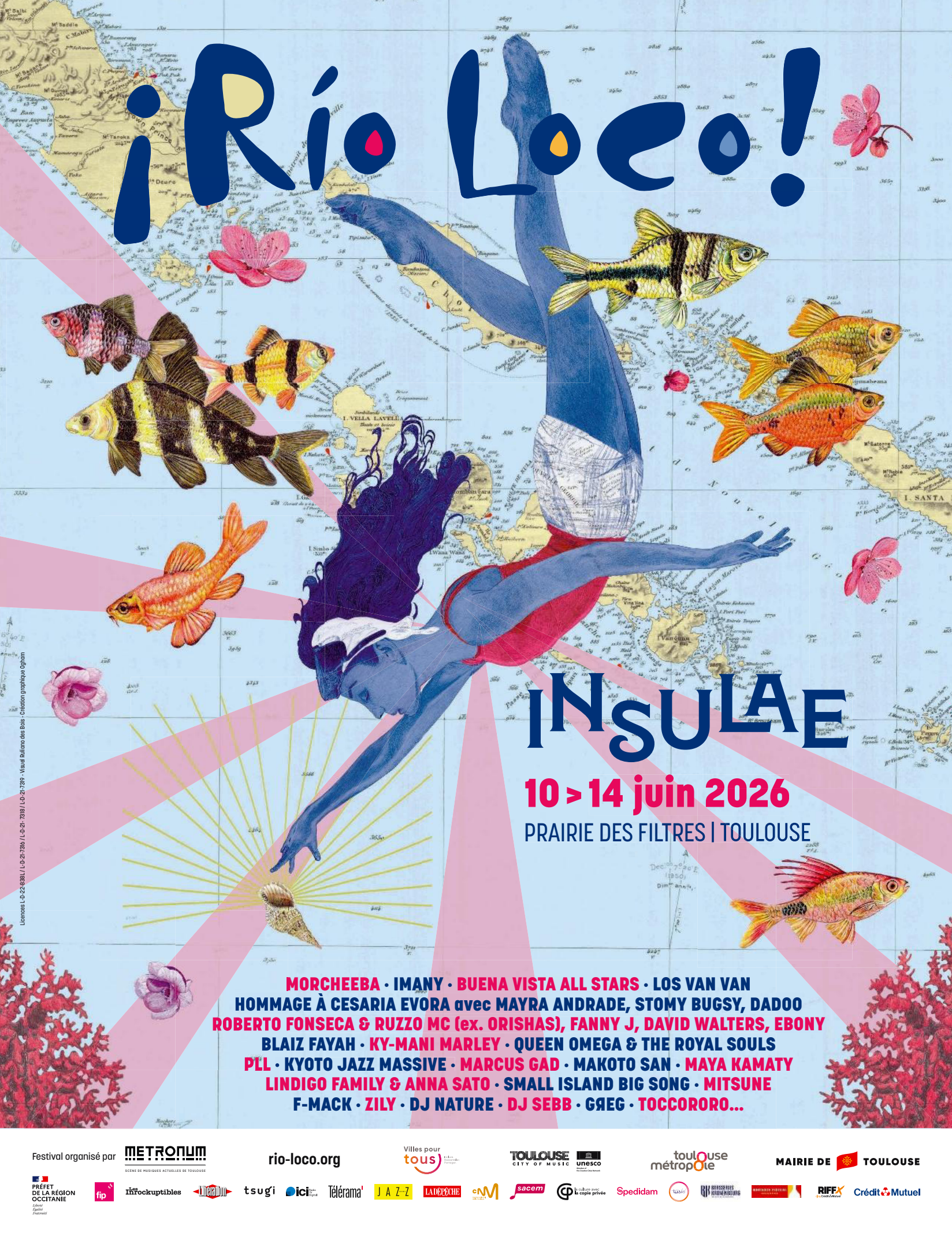
En France, on découvre aujourd’hui de nouveaux et nouvelles écrivain·es, cinéastes et réalisateur·rices italien·nes, qui semblent témoigner d’une grande vitalité créative. Partagez-vous ce constat ?

Tandis que le pouvoir cherche à rigidifier le récit national, la créativité italienne continue de se mouvoir, d’explorer de nouvelles formes, de produire des œuvres vivantes. Cette vitalité existe, incontestablement : dans le cinéma, la littérature, le théâtre, les écritures hybrides, les podcasts, les documentaires, et dans des voix qui émergent en dehors des circuits officiels. L’Italie reste un pays d’une immense énergie créative, peut-être précisément parce qu’elle est traversée par de profondes tensions.
Cela dit, il existe aussi une autre Italie culturelle : plus prudente, plus opportuniste, parfois même habile. On y trouve des réalisateurs esthétisants, des acteurs calculateurs, des écrivains silencieux, des artistes qui choisissent de ne pas prendre position publiquement et se réfugient dans l’idée rassurante qu’il suffit de s’exprimer par l’œuvre, sans jamais s’exposer réellement. Très souvent, cette attitude tient aussi au désir de continuer à travailler, de ne pas contrarier le pouvoir, de ne pas en payer le prix.
À un autre moment de ma vie, j’aurais été beaucoup plus sévère face à cela. Ce n’est plus le cas aujourd’hui. Après avoir constaté le coût que peut représenter l’engagement personnel dans un combat politique, je pense que chacun a le droit de choisir la forme de résistance qu’il est capable d’assumer. Il n’existe pas une seule manière légitime de s’exposer.
Le climat d’immédiateté qui domine désormais aussi la critique politique pousse souvent à une forme de mise en scène de l’engagement, où l’apparence de l’implication compte parfois davantage que sa durée réelle.
Il n’en reste pas moins que le silence de nombreux artistes italiens, leur prudence, leur retrait m’ont parfois laissé seul. C’est pourquoi la vitalité créative du pays doit être reconnue, mais sans être idéalisée. Il existe une culture qui résiste ouvertement, en s’exposant pleinement, et une autre qui préfère survivre à la marge du conflit. Toutes deux disent quelque chose de l’Italie d’aujourd’hui. Mais la grande culture, lorsqu’elle compte vraiment, ne naît pas de l’adaptation : elle naît de la friction, du risque, du refus de laisser le réel intact.

La tradition de l’antifascisme imprègne-t-elle encore une grande partie de la scène culturelle en Italie ?

Oui, mais plus comme un automatisme. Il fut un temps où se déclarer antifasciste suffisait pour se sentir appartenir à une continuité historique partagée. Aujourd’hui, cela ne suffit plus, car cette mémoire est sous pression : elle est relativisée, vidée de sa substance, transformée en un rituel inoffensif.
Et pourtant, l’antifascisme continue de traverser une part essentielle de la scène culturelle italienne, lorsqu’il cesse précisément d’être une simple célébration pour redevenir une manière de lire le présent. L’antifascisme signifie encore ceci : reconnaître les situations où le pouvoir humilie, censure, hiérarchise, exclut ; comprendre où se situer lorsque la liberté d’expression est traitée comme une gêne ; refuser que la mémoire soit réduite à un simple ornement. L’affaire Antonio Scurati *[écrivain spécialiste de Mussolini dont un monologue sur l’antifascisme, à l’occasion de la commémoration de la libération de l’Italie du fascisme nazi le 25 avril 1945, a été censuré par la Rai en avril 2024]* l’a montré avec une grande clarté : le conflit autour de l’antifascisme en Italie est loin d’être clos.

Giovanni Falcone de Roberto Saviano (Gallimard/ “Du monde entier”), traduit de l’italien par Laura Brignon, 608 p., 25 €.



Licences L-D-22-9381 / L-D-21-7316 / L-D-21- 7818 / L-D-21-7319 - Visuel Rufiano des Bois - Création graphique Ogham

MORCHEEBA · IMANY · BUENA VISTA ALL STARS · LOS VAN VAN
HOMMAGE À CESARIA EVORA avec MAYRA ANDRADE, STOMY BUGSY, DADOO
ROBERTO FONSECA & RUZZO MC (ex. ORISHAS), FANNY J, DAVID WALTERS, EBONY
BLAIZ FAYAH · KY-MANI MARLEY · QUEEN OMEGA & THE ROYAL SOULS
PLL · KYOTO JAZZ MASSIVE · MARCUS GAD · MAKOTO SAN · MAYA KAMATY
LINDIGO FAMILY & ANNA SATO · SMALL ISLAND BIG SONG · MITSUNE
F-MACK · ZILY · DJ NATURE · DJ SEBB · GREG · TOCCORORO...

Festival organisé par METRONUM SCÈNE DE MUSIQUES ACTUELLES DE TOULOUSE

rio-loco.org

Villes pour tous

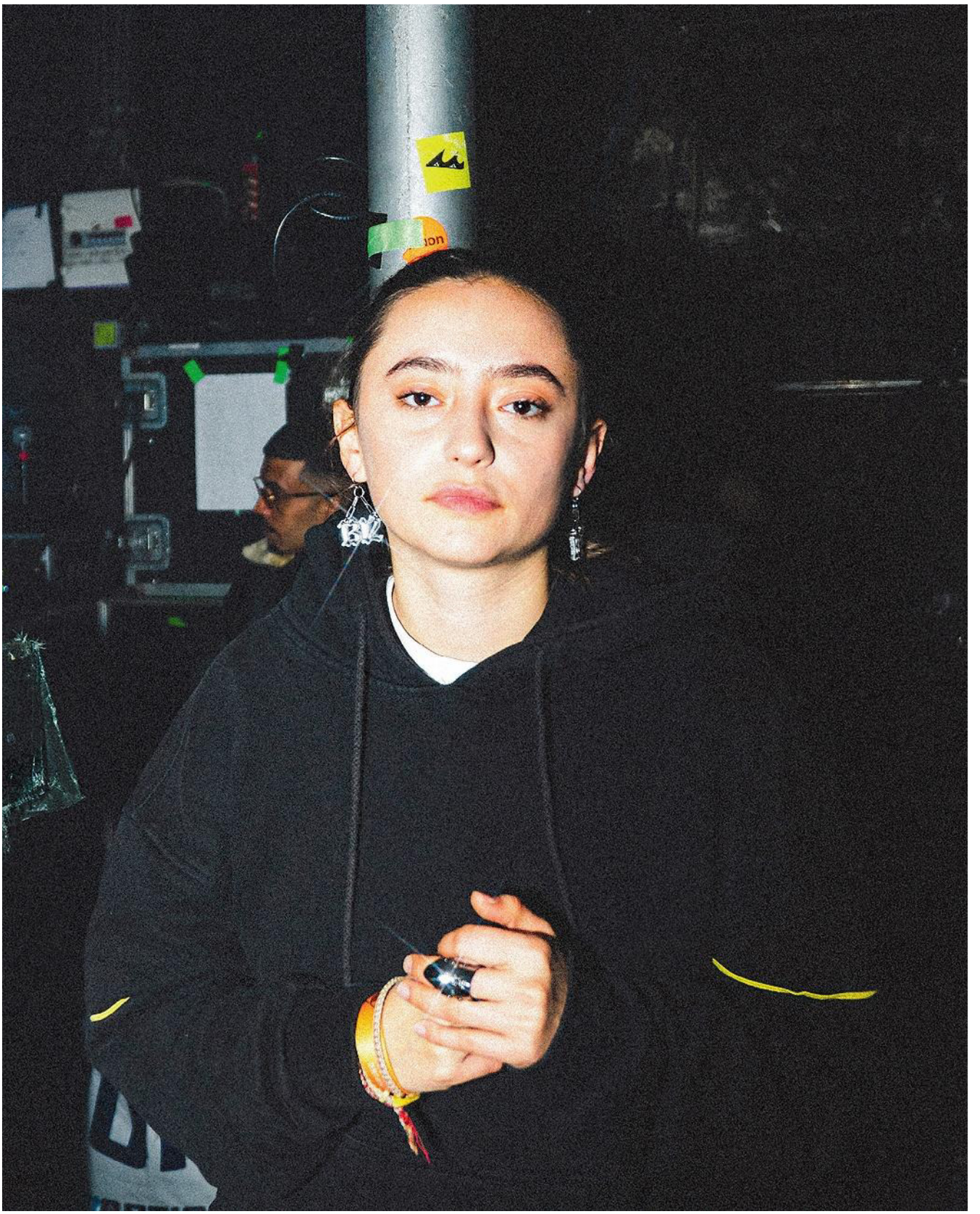
TOULOUSE CITY OF MUSIC · unesco

toulouse métropole

MAIRIE DE TOULOUSE

PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE

fip · Les Inrockuptibles · Libération · tsugi · ici · Télérama · JAZZ · LA DÉPÊCHE · cnm · sacem · la culture avec la copie privée · Spedidam · trabal · Brasseurs Bordeaux · RIFFX · Crédit Mutuel



@shotbymanuki

SOIGNE TA GAUCHE

Révélation de *Nouvelle École*, la téléréalité musicale de Netflix, 2L est restée fidèle à ses convictions. Rencontre avec cette nouvelle voix atypique du rap.

Texte Jolan Maffi

Son dernier EP *Aria* commence avec ces mots : *"J'ai jamais voulu être à la hauteur."* Aujourd'hui, elle n'a plus vraiment le choix. Découverte en 2025 dans la quatrième saison du tremplin rap *Nouvelle École* sur Netflix, 2L a bluffé tout le monde par son verbe tranchant et son violon électrique. Et même si son parcours dans la compétition s'est arrêté à la deuxième place, c'est en grande gagnante qu'on la retrouve cinq mois plus tard, dans un café de Saint-Ouen, après la sortie d'un quatrième projet (*"le premier que les gens écoutent vraiment"*, blague-t-elle) et l'annonce d'une tournée (dont une Cigale, complète en une semaine).

Elle est fidèle au caractère qu'elle montrait dans l'émission : à l'aise, drôle, impertinente. C'est probablement ce dernier point qui l'a rendue aussi populaire auprès du public de *Nouvelle École* : le rap de 2L est politique jusqu'à l'os. Alors, très vite, on la qualifie de "rappeuse engagée". *"Je me demande pourquoi on a besoin de le noter, je me sens un peu pointée du doigt et isolée. Ça fait un peu 'Il y a tellement peu de gens engagés dans ce monde que j'ai remarqué que 2L l'était, donc je vais le dire parce que c'est choquant'. Ça dénote surtout le vide politique ambiant. Je préférerais qu'on dise clairement que je suis de gauche. Les gens ont peur de le dire comme ça, mais moi, je suis de gauche, c'est comme ça ! 'Engagé', ça peut vouloir dire être engagé à l'extrême droite, y en a qui sont engagés dans l'armée"*, ironise-t-elle.

Une rappeuse "de gauche", donc, et ce depuis toujours. Sa chambre ? Décorée avec des stickers anti-Sarkozy. Sa première manif ? À 8 ans, avec ses parents, pour s'opposer à la réforme de la retraite du gouvernement de Nicolas Sarkozy. Sa première prise de conscience politique, elle la vit dès l'école primaire : *"C'est là que tu vois la différence de traitement entre les enfants, en fonction de ce qu'on projette sur eux, en fonction de leur bonne tenue, du silence, du calme, s'ils restent en place… C'est d'abord là que tu apprends la conformité."* Dès lors, profitant de ses bonnes notes, elle se permet de s'opposer aux professeur·es, voire même de leur rappeler la loi : *"Il y a plein de choses qui se produisent dans la vie de l'enfant qui sont illégales. Les devoirs écrits à faire à la maison sont interdits, comme les punitions collectives. Et moi j'étais celle qui ramenait le texte de loi en classe ou qui faisait signer des pétitions pour expliquer que c'était pas possible." [rires]*

À 22 ans, 2L n'a rien perdu de cet esprit. On le voit dans *Nouvelle École*, où elle multiplie les coups d'éclat. Jusqu'à sa performance finale, où elle scande le slogan *"Jamais un bon soldat"* et ramène une dizaine de Black Blocs avec elle sur scène : *"Avec les Black Blocs, j'aime le fait qu'on dirait une armée, mais qu'en réalité ils ne répondent à rien, aucun ordre, aucun chef, aucune organisation, aucune hiérarchie. Puis on m'a dit de faire ce que je voulais, de miser sur la scéno. À la base, j'imaginais un orchestre de vingt-cinq personnes qui se changeraient en Black Blocs au milieu du son et on aurait fait un truc full contre Macron. Mais c'était trop de monde, et pour des raisons d'appel à la violence, on a dû remodeler le truc…" [rires]*

" IL Y A UN RAP COMPLAISANT AVEC LE SYSTÈME"

Pendant l'émission, elle quitte même l'hôtel des candidat·es pour rejoindre la mobilisation en soutien aux mineur·es sans-abri et immigré·es qui occupaient alors la Gaîté Lyrique, à Paris. Elle reviendra à sa chambre au petit matin, les yeux encore rouges des lacrymos balancées par la police. Tout cela lui donne une aura particulière, et une responsabilité envers ses fans : *"On me disait 'Reste de gauche, change pas'! J'ai vu des gens ressentir un bonheur profond en me voyant juste exister. Beaucoup de personnes veulent se tourner vers des figures artistiques en accord avec ce qu'elles pensent dans la vie."* 2L incarne la possibilité de refaire pleinement confiance à l'artiste que l'on soutient sans avoir à se préparer à un revirement idéologique, comme c'est trop souvent le cas dans le monde de la musique. *"Les gens ont beaucoup été déçus par des parcours d'artistes. Des mecs qui représentent un gars en galère, qui rappe trop bien et qui est impressionnant d'esprit, de savoir, de style… Et tu découvres finalement que le frérot soutient Pécresse !"* À bon entendeur. Elle ajoute : *"Il y a un rap complaisant avec le système, qui ne voit aucun inconvénient à promouvoir l'enrichissement personnel au détriment des autres et l'individualisme au détriment du collectif."*

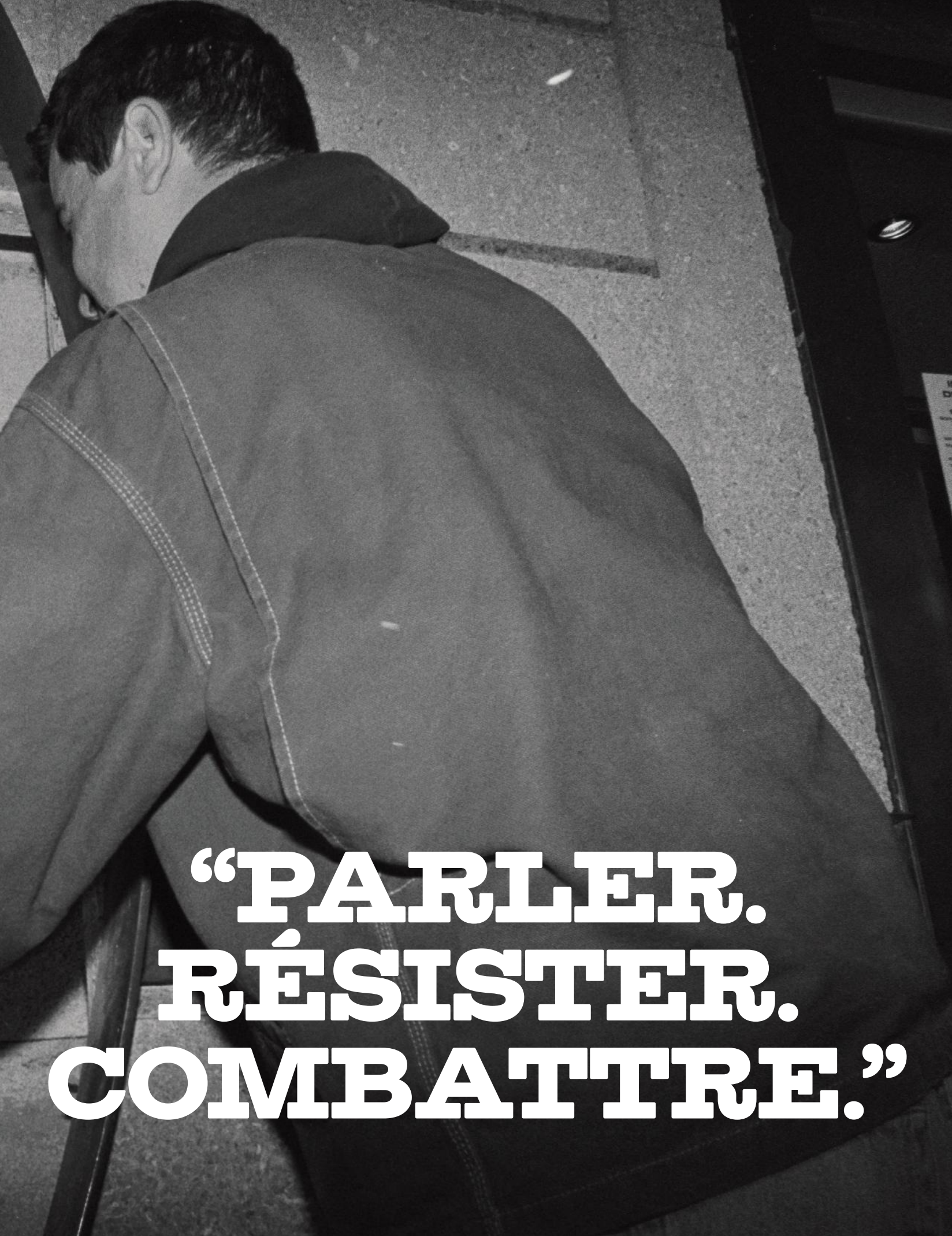
En même temps, elle comprend que la prise de position politique n'est pas évidente pour tout le monde. *"C'est grave OK d'y réfléchir à deux fois. Faut être pertinent et utile, il ne s'agit pas juste d'afficher le fait qu'on est de gauche. D'autant plus que quand tu as quinze personnes qui mangent juste avec ton nom, la problématique change…"*, nuance celle qui a été qualifiée sur CNews de *"Greta Thunberg du rap"* pour sa programmation à un festival antifasciste. Et si elle reconnaît avoir *"un peu flippé"* pendant les municipales, on a préféré imaginer autre chose : que ferait-elle en premier si elle était aux commandes dans le milieu de la culture ? *"Je pense que je balancerais à tout le monde un budget concert de 1 000 balles, pour qu'on puisse vraiment se faire plaisir."* Il n'y a pas à dire, ça donne plus envie que Sébastien Chenu.

Aria (Hall26 Records). En concert à La Cigale, Paris, le 4 octobre.



Le 6 octobre 1997, la mairie FN, arguant entre autres d'une *"programmation musicale développant les mauvais instincts de la jeunesse"*, décidait de murer Le Sous-Marin à Vitrolles.
Le 10 octobre, le tribunal de grande instance d'Aix-en-Provence ordonnait la restitution du local avec dommages et intérêts.
Loïc Taniou, l'un des cofondateurs du café-concert, brise ici le mur après ce jugement en référé.

Patrick Gherdoussi/Divergences Images



“PARLER. RÉSISTER. COMBATTRE.”

Patrimoine fossilisé, subventions en baisse voire supprimées, valeurs identitaires : la gestion de certaines municipalités par le RN révèle ce que pourrait être la politique culturelle française si l'extrême droite parvenait au pouvoir. Mais, déjà, des voix s'élèvent pour lutter contre cette folie.

Texte Jean-Marie Durand

Le climat politique se durcissant et le vent mauvais de l'extrême droite soufflant sur les territoires, les budgets, les programmations et les voix dissidentes ou simplement créatives, le monde de la culture se sait en danger, même s'il n'ose pas le dire trop haut et trop fort. Par peur, prudence, attentisme, aveuglement volontaire ? *"Il faut désormais regarder la réalité en face : nous ne sommes pas face à un désaccord politique ordinaire. Nous sommes face à un projet qui vise, méthodiquement, à affaiblir, contrôler et, à terme, démanteler le secteur culturel tel que nous le défendons",* écrivait le 8 février dans une tribune parue dans *L'Humanité* le metteur en scène Kheireddine Lardjam. *"La mécanique est connue,* rappelle-t-il. *Elle est déjà à l'œuvre dans plusieurs territoires européens. Elle commence toujours de la même manière : au nom du 'bon sens', du 'rééquilibrage', de la 'proximité avec le peuple'. Et elle se termine par la mise à mort des arts."*

Cette mise à mort se joue d'abord dans les municipalités, *"premier laboratoire des politiques autoritaires : c'est là que l'on coupe, que l'on remplace, que l'on normalise. C'est là que la pression devient concrète, quotidienne, administrative",* estime Lardjam. Pour le metteur en scène, il est donc important de parler, de dire l'inquiétude de cette menace : *"Le temps de l'hésitation est terminé. Il ne s'agit plus de préserver nos positions. Il s'agit de défendre une idée de la société. Face à ceux qui veulent restreindre l'imaginaire, discipliner les voix et appauvrir la pensée, une seule attitude est à la hauteur. Parler. Résister. Combattre."*

Dans son livre *L'Exclusion culturelle – Manifeste pour une riposte populaire* (Éditions du Faubourg), paru en début d'année et postfacé par Mohamed El Khatib, Victorien Bornéat, spécialiste des politiques culturelles, souligne que la première cible du RN en la matière reste la liberté de création artistique. *"La récente offensive menée par le RN contre le Centre national du cinéma – dont ils souhaitent la suppression – en est une illustration significative,* nous expliquait-il lors de la sortie de son texte. *Le RN veut entraver le système de financement du cinéma français qui participe selon eux à financer des films 'idéologiquement orientés'. Derrière l'appel de Marine Le Pen à un 'redressement moral' du pays se dessine la volonté d'une mise au pas des artistes. On retrouve ici la stratégie de renversement sémantique et politique du RN : accuser le milieu culturel de 'propagande' pour, en réalité, l'aligner sur sa propre vision idéologique."*

Selon Bornéat, la culture est *"un marqueur identitaire pour le RN",* même s'il n'est pas à proprement parler *"un sujet de politique publique, en dehors du patrimoine. D'ailleurs, le programme de Marine Le Pen à la présidentielle de 2022 ne comportait pas de volet sur la culture. On voit davantage se profiler une vision libérale qui s'illustre dans leur volonté de privatiser l'audiovisuel public"*. La culture populaire que célèbre le RN n'a qu'une visée identitaire, faisant du folklore et des traditions locales le nerf de sa guerre civilisationnelle. À cette vision s'ajoute une conception strictement marchande, où la *"bonne culture est avant tout celle qui rapporte",* remarque Bornéat. Dans les petites villes notamment du Sud-Est, on a vu des financements suspendus ou réduits drastiquement, par exemple à Camaret-sur-Aigues, Bédarrides, Béziers, Fréjus, Marignane, Morières-lès-Avignon, Cogolin…

ENTRISME DANS LES BIBLIOTHÈQUES MUNICIPALES

Pour autant, le rapport à la culture du RN semble avoir légèrement évolué depuis son inscription dans le paysage politique français dans les années 1990. C'est le constat que font plusieurs observateur·rices des politiques publiques. Vincent Guillon, politologue, codirecteur de l'Observatoire des politiques culturelles (OPC) et professeur associé à Sciences Po Grenoble, nous soutient qu'il faut distinguer deux moments dans l'histoire de l'extrême droite des trente dernières années. *"Dans les années 1990, l'attitude des responsables du RN était beaucoup moins policée qu'aujourd'hui, beaucoup plus dans la provocation,* rappelle-t-il. *Le Front national cherchait à s'affirmer avec davantage de brutalité, n'hésitant pas à choquer. Les politiques culturelles à Marignane, Orange, Toulon ou Vitrolles étaient alors considérées comme les signes forts d'une volonté de se démarquer, d'affirmer sa différence. Une contre-culture de droite radicale, axée sur la volonté de censurer la création contemporaine en raison de son élitisme, de son cosmopolitisme, apparaissait de façon très claire à l'époque. Jean-Marie Le Pen parlait quand même de 'génocide culturel' à propos de la création contemporaine !"*

On se souvient par exemple de cas d'entrisme dans la gestion des bibliothèques municipales pour faire acquérir des ouvrages en fonction des orientations politiques de leurs auteur·rices, *"pour rééquilibrer les collections en faveur d'auteurs plus proches des thèses frontistes"*. Ou en cherchant à *"court-circuiter les bibliothécaires et en imposant des abonnements à des quotidiens révisionnistes d'extrême droite ; ça s'est beaucoup vu dans les bibliothèques à l'époque"*. Et puis il y a eu aussi *"des attaques frontales vis-à-vis d'acteurs associatifs, comme à Vitrolles, où le café-concert Le Sous-Marin a été muré en représailles à ce qu'ils appelaient une musique tribale et dégénérée"*. Vincent Guillon insiste sur cette culture de l'affrontement assumé avec des institutions culturelles, comme le théâtre Châteauvallon-Liberté à Toulon ou Les Chorégies, le festival d'art lyrique d'Orange, où les maires n'hésitaient pas à supprimer les subventions, à virer des directeurs. *"Tout ça a été fortement médiatisé, ce qui alimentait cette volonté de mettre en scène leurs manières de gérer la culture et d'alimenter un positionnement patriotique."*

•••

45e édition

Jazz sous les pommiers

8 → 16 mai 2026

Coutances

VENDREDI 8 MAI

David Linx *Real Men Cry*

China Moses *It's Complicated*

Shaï Maestro 4tet

Keziah Jones

SAMEDI 9 MAI

Joshua Redman 4tet
Words Fall Short

Marc Ribot quartet
Hurry Red Telephone

Thanda Choir

Lucie Jahier *Javotte*

Jozef Dumoulin et Fabrice Moreau rhabillent **Albin de La Simone** CRÉATION

The Bongo Hop

DIMANCHE 10 MAI
DIMANCHE EN FANFARES

Emmanuel Bex *Eddy m'a dit* CRÉATION

Barrut

BOA (Bogotá Orquesta Afrobeat)

La Confizerie

La Fanfare Saugrenue

Sitala Band System

MARDI 12 MAI

Melissa Aldana & Levi Harvey trio
CRÉATION TALENTS JAZZ ADAMI

Paolo Fresu trio *Tempo di Chet*

Delanie Pickering & Mojo Wax Band

Shemekia Copeland

Barbara Glet et Louis Galliot
Tèmpi Tèmtoa JEUNE PUBLIC

Photøgraph *Secrets de Beatmaker*
JEUNE PUBLIC

MERCREDI 13 MAI

Anne Paceo *Atlantis* **+ invités**

João Selva

Barbara Glet et Louis Galliot
Tèmpi Tèmtoa JEUNE PUBLIC

Tremplin jazz en régions :
Bodies, Rouge, Damien Groleau

Anat Cohen Quartetinho

Clément Janinet *Garden of Silences*
CRÉATION

Ultimatum DJ set

Fakear DJ set

JEUDI 14 MAI

ONJ *With Carla*

Cécile McLorin Salvant

Michael League & Bill Laurance

Mathias Lévy *Chant Song*

Trio Rosenberg/Gresset/Brunard
Django Celebration

Ellinoa *Mejiro*

So Loops *(In)time*

Lagon Nwar

La Caravane passe + invités

Sonic Interventions

VENDREDI 15 MAI

Monty Alexander

Roberto Fonseca & Vincent Segal

Jean-Pierre Como & Javier Girotto

L'Antidote

Andy Emler onztet
Le Temps est parti pour rester

Marion Rampal
Le soir de la Grande Ourse CRÉATION

La Mòssa

Leïla Martial & Valentin Ceccaldi

So Loops *(In)time*

Hélène Duret *Synestet* **+ Nils Wogram**
CRÉATION

Nomades

BØL

SAMEDI 16 MAI

Trygve Seim Large Ensemble

Robinson Khoury *Aria* CRÉATION 360°

Édouard Ferlet *Köln Variations*

Chris Jennings solo

Renaud Garcia-Fons & Claire Antonini

Fatoumata Diawara

Scène découverte :
Nairam, Ninanda, Franges

So Loops *(In)time*

Bando *Shape of the Land*

Jî Drû *Poems for Dance*

KNOBIL

BIM (Benin International Musical)

EXPLOITANT DE LIEU n° 1 – L-R-22-011677 ; L-R-22-011678 ; L-R-22-011681 ; L-R-22-011819 / n° 2 – L-R-22-011679 / n° 3 – L-R-22-011680

STÉPHANIE PESJEUNES

Infos & billetterie **www.jazzsouslespommiers.com** 02 33 76 78 68

→ Ce n'est que vers la fin des années 2010, avec la volonté de dédiabolisation du parti affichée par Marine Le Pen et ses ouailles, que le récit de l'extrême droite sur la culture s'est légèrement déplacé. Fini les invectives trop appuyées, les slogans dévastateurs : la machine idéologique du RN s'est mise à avancer plus discrètement, sans chercher à faire trop d'éclats. En apparence. *"On a senti un repositionnement dans différentes villes gérées par le RN,* explique Vincent Guillon. *C'est vrai pour la culture, mais sans doute aussi pour d'autres politiques publiques. Le parti a souhaité faire de ses municipalités des vitrines de normalisation, d'un souci de respectabilité, de dédiabolisation. La visée, derrière, c'est de se présenter au niveau national comme un vrai parti de gouvernement."* Il ne s'agit plus d'agiter de manière obsessionnelle le chiffon rouge du gauchisme culturel (même s'il reste une cible) ; on cherche moins le scandale, on fait moins de bruit, et *"on continue certains partenariats culturels avec l'État, comme à Perpignan, Beaucaire ou Villers-Cotterêts".*

UNE VOLONTÉ FACTICE DE NORMALISATION

Pour Vincent Guillon, le cas de Perpignan est emblématique de cette normalisation affichée. *"Perpignan reste la plus grosse ville gérée par le RN. C'est la seule ville de plus de 100 000 habitants où l'on retrouve l'ensemble des équipements, des manifestations, des services, des acteurs culturels de toutes les autres villes de cette taille. Elle constitue donc un bon terrain d'observation pour voir comment un maire RN peut se comporter en la matière. Là, on peut être un peu surpris, parce que ce qui a plutôt été marquant et structurant, c'est la logique de continuité dans le soutien aux structures et aux événements culturels existants."* L'ensemble des outils, institutions, festivals et lieux ont été préservés : le festival de photojournalisme, internationalement reconnu, des gros équipements musicaux comme La Casa Musicale ou encore le musée d'art, la cinémathèque….

"Force est de constater que les soutiens ont perduré, qu'on n'a pas eu de situation d'ingérence ou d'entrisme à proprement parler, que la municipalité a ouvert aussi une nouvelle médiathèque dans un quartier prioritaire." Cette normalisation assumée par Louis Alliot *"cache aussi des relations plus dures avec une frange du milieu associatif, politisée, remuante, moins visible d'un point de vue extérieur. Des relations qui, elles, ont été beaucoup moins pacifiques, avec des soutiens qui ont été retirés à un certain nombre d'acteurs associatifs de l'éducation populaire ou du socioculturel, des financements qui ont été soit retirés, soit baissés pour les organisations d'événements promouvant la diversité culturelle ou des esthétiques hip-hop, rap, etc. La Casa Musicale, qui est une institution symbolique en France en matière de musique actuelle, n'a pas perdu son soutien, mais elle l'a quand même vu diminuer significativement. Et, à l'inverse, une politique patrimoniale ultra-classique a été renforcée. Derrière la façade d'une respectabilité et d'un rapport politique à la culture plus mature vient se nicher aussi de l'idéologie".*

C'est finalement dans les petites villes que la politique culturelle du RN se devine au grand jour. *"Dans ces petites villes, les maires se sont surtout distingués par une dépriorisation des questions culturelles. Elles sont moins investies politiquement et remisées au second rang."* Mais, surtout, c'est là qu'on a vu se manifester *"des choix de retrait de soutien des acteurs associatifs qui véhiculaient des valeurs ou des discours politiques opposés au RN".* C'est dans ces petites villes que Vincent Guillon a perçu le plus d'entrisme au niveau de la gestion culturelle de la part des maires RN. *"Les choix se polarisent souvent sur du soutien aux associations ou sur la gestion d'une salle de spectacle. On arrête les conventions de mise à disposition de gestion d'un lieu et on fait le choix d'une remunicipalisation des salles de spectacle. C'est arrivé à Hénin-Beaumont, à Moissac, avec comme argument le fait de reprendre la main face à des experts qui proposeraient des programmations qui ne correspondraient pas au goût des gens. On a aussi des cas plus scandaleux et assumés, comme à Fréjus, qui a remis en cause des logements, notamment des ateliers d'artistes, en assimilant ces derniers à des fainéants."*

Au-delà de ces laboratoires locaux, la politique culturelle défendue par le RN au niveau national reste, elle, plus prudente. Elle se limite surtout aujourd'hui à quelques obsessions : la privatisation de l'audiovisuel public et la défense du patrimoine. *"La vision du patrimoine est très classique voire réactionnaire : il s'agit de sauvegarder une identité et un passé glorieux contre la pluralité des patrimoines. Ça passe par des mesures fiscales, des mesures de redirection, de financement, comme le 1 % culturel que le RN veut allouer au financement du patrimoine plutôt qu'à celui de la réalisation d'œuvres d'art public. Dans le programme de Marine Le Pen en 2022, il y avait cette volonté de définir le patrimoine comme notre histoire pétrifiée. C'est marrant qu'ils utilisent cette expression. Je crois qu'il faut entendre derrière la question de la pierre. Néanmoins, elle est assez signifiante."*

Le RN voudrait, rappelait aussi le politiste Emmanuel Négrier dans un article de *The Conversation*, *"augmenter considérablement le budget de réhabilitation du patrimoine, et l'accompagner par la mise en œuvre d'un service national du patrimoine concernant les 18-24 ans, d'une durée de six mois, renouvelable une fois. À ces chantiers de jeunesse, qui existent déjà, tout comme dans l'autre version des chantiers d'insertion, on se promet sans doute d'affecter la tâche du 'redressement moral'."* Redressement moral : c'est bien à cette vision totalitaire d'une politique publique consacrée à la culture que le RN nous prépare. *"La seule réponse à la hauteur du moment est claire : prendre publiquement position – maintenant,* écrit de manière très forte Kheireddine Lardjam dans sa tribune. *Pas plus tard. Pas à demi-mot. Pas dans des conversations feutrées. Publiquement. Non pour transformer nos lieux en appareils partisans, mais pour affirmer sans ambiguïté ce que nous défendons : la liberté de création, l'indépendance des artistes, la pluralité des récits, le droit de déranger."* Tous les indices, même discrets, de ce que prépare le RN pour les artistes et les politiques culturelles lui donnent raison.

"La stratégie du RN : accuser le milieu culturel de 'propagande' pour, en réalité, l'aligner sur sa propre vision idéologique."

Victorien Bornéat, auteur

MONNAIE DE PARIS



André Franquin, Gaston Lagaffe, *Lagaffe mérite des baffes*, 1979, couverture © Dupuis, 2026

EXPO À LA MONNAIE DE PARIS

LA BANDE DESSINÉE PARLE CASH

EXPOSITION DU 10/04/26 AU 06/09/26

MUSÉE • VISITES • ATELIERS • BOUTIQUE

11 QUAI DE CONTI, PARIS 6 - MONNAIEDEPARIS.FR

TF1 Le Monde Le Parisien Week-end Les Inrockuptibles Picsou Magazine RATP le Bonbon RTL

ÉCRANS NOIRS SOUS PRESSION

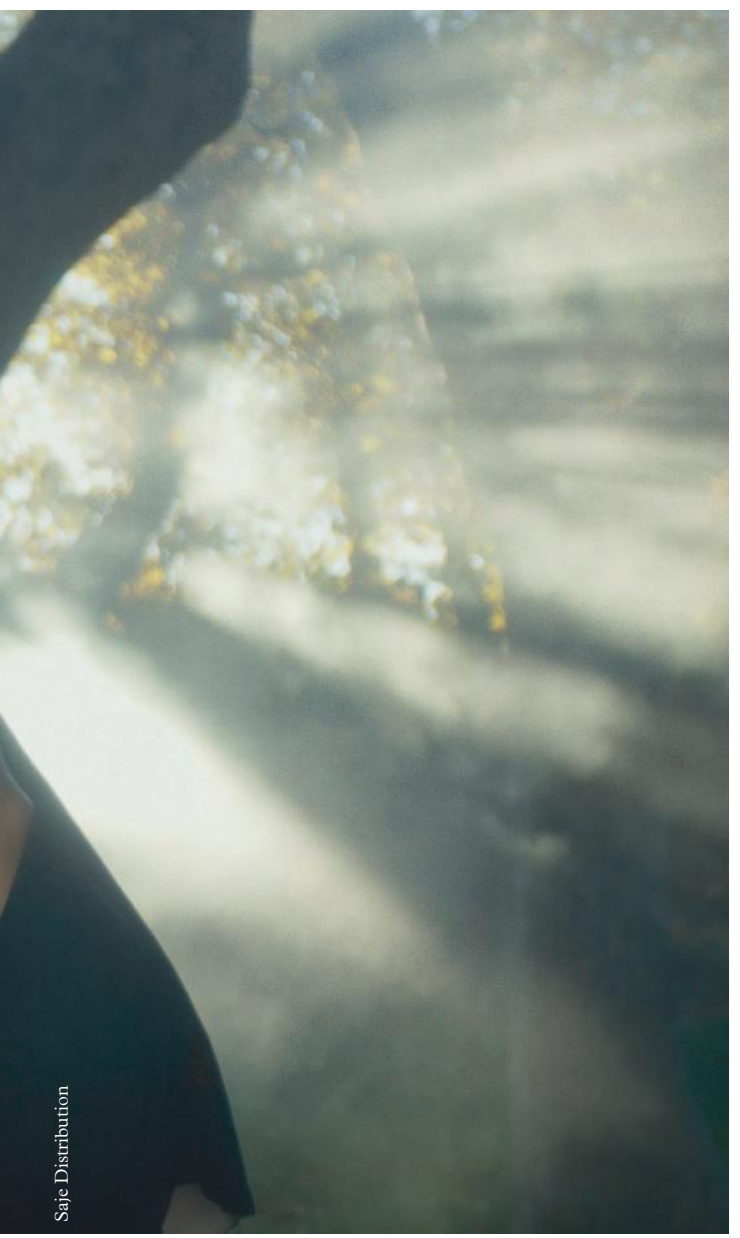
CNC attaqué, Canal+ bollorisé, financements régionaux fragilisés, programmation sous influence : comment l'extrême droite met en danger l'équilibre du cinéma français.

Texte Bruno Deruisseau & Théo Ribeton



Image extraite de *Sacré Cœur* de Sabrina et Steven J. Gunnell (2025), produit par Saje Distribution et très soutenu par les médias du groupe Bolloré.

Le cinéma français repose sur un système hybride unique, associant financements publics, investissements privés et mécanismes de redistribution. Selon le CNC, environ 300 films sont produits chaque année, pour un volume global d'1,4 milliard d'euros d'investissements. À cette architecture s'ajoute le rôle indispensable des collectivités territoriales, dont les aides atteignaient près de 95 millions d'euros en 2024. Ce modèle est devenu une cible politique pour le RN. Dans son programme présidentiel de 2022, Marine Le Pen dénonçait un système où *"l'argent public finance des œuvres qui ne rencontrent pas leur public"*. Au-delà de cette critique, c'est toute la logique de soutien à la création qui est remise en question via un discours visant à faire passer la création cinématographique pour du gaspillage d'argent public. Et c'est une menace pour la liberté de création même.



Saje Distribution

CANAL SOUS INFLUENCE?

"Je n'ai pas de problème avec Canal+..." : quand on enquête sur les rapports entre les producteur·rices indépendant·es et ce qui demeure, malgré de fortes baisses, le premier guichet de financement du cinéma, il faut savoir prendre leurs réponses pour ce qu'elles sont : honnêtes, nul ne saurait en douter ; un peu enjolivées pour ne pas porter préjudice à des sollicitations futures, il est raisonnable de le soupçonner. Canal+ est trop précieux pour être critiqué : personne ne s'accorde le privilège de le boycotter, ni d'être cité·e nommément dans ces lignes. Volontiers soupçonné d'implémenter dans sa politique d'investissements les directives de son grand patron d'extrême droite, le groupe doit régulièrement s'en défendre, comme en novembre dernier aux Rencontres cinématographiques de l'ARP (Société civile des auteurs, réalisateurs et producteurs), où Maxime Saada, président du directoire de la chaîne, mettait en avant *L'Histoire de Souleymane, Les Misérables, La Petite Dernière* qui *"sans Canal, ne se fait pas"*. La réalité est plus complexe – surtout pour ce dernier exemple, Queer Palm 2025 doublement déplaisante au goût néoréac (islam + homosexualité, et puis quoi encore ?), et que Canal n'a pas préacheté, mais acquis après réalisation.
Ces dernières années ont été marquées par des événements restant à l'état de rumeurs tenaces : un préachat de *Grâce à Dieu* (film-dossier sur la pédocriminalité dans l'Église) initialement validé puis annulé à la demande de Bolloré, la série *Paris Police 1905,* pour laquelle les scénaristes auraient reçu des pressions pour ne pas évoquer la loi de séparation de l'Église et de l'État… sans parler des liens de Bolloré avec la sphère catho tradi et ses satellites de production cinéma, notamment Saje Distribution et Puy du Fou Films (avec la coproduction par exemple du *Braveheart* chouan *Vaincre ou mourir*).
"Il n'y a pas d'effet directement tangible car les personnes en charge des acquisitions sont les mêmes depuis vingt ans et n'ont pas changé de ligne, nous raconte une productrice. *Mais on entend tous des choses, et cela crée un climat d'autocensure : ces histoires peuvent dissuader de proposer certaines idées à Canal, voire de les développer tout court."* Avec le rachat récent d'une partie importante du capital d'UGC, premier réseau de salles, le groupe se dote d'une machine de plus en plus performante au service de son agenda politique – les films chrétiens du distributeur Saje, *Sacré Cœur* et *Le Roi des rois,* connu pour son prosélytisme, se targuent désormais de sorties entre 260 et 350 copies (c'est beaucoup, surtout pour de l'évangélisme). L'investissement global a fortement baissé suite à la renégociation de ses obligations (de 220 millions en 2024 à 150 en 2025) mais prévoit de remonter lentement, quoique sur un nombre plus réduit de films : Canal n'est plus le mécène de tous les profils de film, mais essentiellement du cinéma porteur. C'est le problème principal de ses bénéficiaires : être de moins en moins à se partager le gâteau, a fortiori quand les gâteaux de repli, comme Ciné+, réduisent tout autant leurs acquisitions.

HARO SUR LE CNC

"L'argent des Français ne saurait durablement être ainsi gaspillé dans une vaste entreprise de propagande. Par conséquent, le présent amendement propose la suppression de l'affectations [sic] *de ces taxes en vue de la suppression du CNC."* Ça a au moins le mérite d'être clair : le 21 octobre 2025, dans le cadre du budget 2026, le RN proposait un amendement venant parachever des années d'attaques du système redistributif français. •••



Thibault Camus/AP/SIPA

→ Une vieille rengaine de l'extrême droite, qui ânonne depuis longtemps des diatribes mensongères et aime présenter le CNC comme une sangsue du Trésor public (faux, le CNC s'autofinance et ne coûte pas un euro au ou à la contribuable), un panier troué de subventions (encore faux : l'institution est excédentaire, et c'est au contraire l'État qui tape dans ses caisses), destinées à des *"films de propagande immigrationniste et LGBT"* pour reprendre, par exemple, l'expression de la zemmouriste Ève Froger (cliché grotesque – rappelons simplement que le CNC, via le soutien automatique, aide la quasi-totalité des productions)...

En réalité, pour Xavier Lardoux, ancien directeur du cinéma du CNC et aujourd'hui enseignant à Sciences Po Paris et à l'ESCP, *"le danger se situe davantage dans la ponction budgétaire que dans la suppression pure et simple"*. En 2025, le CNC a été prélevé de 450 millions piochés dans ses réserves, officiellement de sa propre initiative, au titre d'une compensation des aides fournies au secteur pendant la crise Covid. *"On peut y voir un cas particulier et en grande partie justifié,* ajoute Xavier Lardoux, *mais il est inquiétant de voir l'opération se répéter cette année encore, même sur un montant moindre* [50 millions]. *Cela crée des précédents très arbitraires et dangereux*." Sa suppression serait donc un chantier législatif lourd, supposant une majorité parlementaire solide, ou un copieux usage du 49.3 : car le CNC, établissement public administratif créé en 1946 par une loi ad hoc, n'est pas évident à détricoter.

Ses missions sont prévues par le droit via le Code du cinéma et de l'image animée. Il est habilité à collecter des taxes (sur les entrées, la télévision, les plateformes, la vidéo), elles-mêmes prévues par la loi. Xavier Lardoux : *"Cela se heurterait juste au bon sens et au fait que le CNC est un modèle vertueux de patriotisme économique et culturel français et européen, copié et envié dans le monde entier : on taxe notamment les films américains et les plateformes américaines et on réinvestit dans notre production. Avec des résultats trop souvent ignorés : la France est la troisième industrie cinématographique au monde ! Et il existe seulement trois domaines dans lesquels la France est dans le top 3 mondial (le nucléaire, l'armement et le cinéma). Aucun souverainiste un tantinet rationnel ne peut en planifier la fin, cela laisserait le champ libre à Hollywood, comme c'est le cas déjà dans l'immense majorité des pays à travers le monde, mais pas en France !"*

Un défi politique ardu pour le RN, qui ne semble pas toujours avoir pensé ses critiques très en profondeur : l'amendement déposé propose de maintenir une action de soutien sur une enveloppe réduite de moitié et réintégrée aux finances de l'État (on parle de "budgétisation du CNC", sur le modèle de ce qui s'est fait sur la redevance et le budget de l'audiovisuel public), pour des projets "rentables"... c'est-à-dire qui n'en ont pas besoin. Si l'on résume : prendre à tout le monde pour donner aux riches ?

MENACES SUR LES TERRITOIRES

À mesure que l'extrême droite s'enracine dans les territoires, le modèle de financement public et la liberté de programmation apparaissent de plus en plus exposés. Les accusations contre le cinéma trouvent un écho particulier dans les territoires où la contrainte budgétaire est forte et où la culture apparaît comme une variable d'ajustement. Dans les bureaux des producteur·rices comme dans les salles art et essai, l'inquiétude s'installe progressivement. La transformation de la politique culturelle ne s'exprime pas par des interdictions spectaculaires, mais par une accumulation de signaux plus ou moins faibles : arbitrages budgétaires, discours politiques, inflexions programmatiques... À mesure que le RN s'ancre dans le paysage institutionnel, la production française – historiquement liée à l'action publique – se retrouve en première ligne.

C'est le cas à Fréjus, dirigée depuis 2014 par le maire RN David Rachline, à Hénin-Beaumont, fief historique du RN, ou encore à Béziers, dont le maire d'extrême droite est l'ancien journaliste Robert Ménard. Les priorités ont été redéfinies au profit d'événements jugés plus "accessibles" et "rassembleurs". Derrière ces adjectifs se cache en fait une vision de la culture lisse et aseptisée, lorgnant plus du côté de la valorisation du patrimoine franco-français que de la diversité et des enjeux contemporains. Sans parler de la façon dont les structures associatives, essentielles à la diffusion de films indépendants et à l'organisation de débats, voient leurs financements baisser ou, plus insidieusement, les baux de leurs locaux non renouvelés, c'est la question de l'indépendance des salles de cinéma et de leur liberté de programmation qui se pose. Choix de subventions et discours publics influencent indirectement les décisions. Le mécanisme est bien identifié par les professionnel·les : il ne s'agit pas toujours de censurer, mais de créer les conditions d'une autocensure diffuse, qui va de la production à la programmation.

INGÉRENCE EN SALLE

Parfois, la pression est mise de manière beaucoup plus frontale. À Bruay-la-Buissière, le 1er janvier 2025, le cinéma art et essai Les Étoiles est passé sous la responsabilité de la mairie, dirigée depuis 2020 par l'élu RN Ludovic Pajot, avec comme conséquence la déprogrammation du documentaire *Put Your Soul on Your Hand and Walk* de Sepideh Farsi, racontant le quotidien de la photographe palestinienne Fatma Hassona, tuée par l'armée israélienne à Gaza. Même si la pratique ne date pas d'hier – en 1997, Régine Juin, directrice du cinéma art et essai de Vitrolles Les Lumières, géré à l'époque par la mairie FN, avait été licenciée pour avoir refusé de déprogrammer *L'amour est à réinventer – Dix histoires d'amours au temps du sida*, il y a ces dernières années un effet d'accélération. En témoignent par exemple les croix gammées retrouvées fin 2025 puis début 2026 sur les murs de la salle du cinéma d'Urrugne, sur la côte basque ; en témoignent surtout les débats autour de la diffusion du film *Sacré Cœur*.
Docu-fiction à la gloire d'une religieuse du XVIIe siècle, porté par la société de distribution, Saje, *Sacré Cœur* a atteint plus de 450 000 entrées en France grâce à l'intense promotion des médias contrôlés par Vincent Bolloré et à des pressions diverses pour que le film soit proposé dans des salles souvent contre l'avis des équipes de programmation. D'après un article titré *"L'Ingérence qui vient"*, paru en janvier dans les *Cahiers du cinéma*, ce fut le cas au cinéma Le Rutebeuf de Clichy ou au Comœdia de Miramas, dont la directrice, Céline Girard, a affirmé que *"le lobbying* [apparaissait] *partout, jusque sur AlloCiné où la note* [de *Sacré Cœur* était] *signalée comme inhabituelle*."
Car il faut ajouter à ces coups de pression municipaux les véritables raids numériques organisés par des collectifs d'extrême droite sur des plateformes comme AlloCiné, afin d'augmenter ou de diminuer artificiellement la note publique d'un film – la victime la plus connue de ce système est *Rodéo*, le premier long métrage de Lola Quivoron. Et même lorsque ce climat délétère n'aboutit pas nécessairement à des déprogrammations ou, au contraire, à des programmations forcées, il modifie les rapports de force entre élu·es et acteur·rices culturel·les.

BAISSE DES AIDES RÉGIONALES

Si les municipalités influencent la diffusion des films, les Régions jouent un rôle-clé en amont de la chaîne, dans le secteur de la production. Elles interviennent via des fonds d'aide qui permettent souvent de financer les films les plus fragiles économiquement. Dans certains conseils régionaux, bien qu'aucune Région (ni Département, d'ailleurs) ne soit, au sens strict, détenue par l'extrême droite, la progression de ses idées se traduit par des débats plus conflictuels autour de ces aides de plus en plus réduites : contestation de projets jugés "militants", volonté de redéfinir de façon plus stricte les critères d'attribution, accusation de gaspillage ou remise en cause du principe même de subvention, comme le montrent les attaques au vitriol du conseiller régional RN Damien Obrador lors d'une séance plénière de la Région Nouvelle-Aquitaine, le 13 octobre 2025.
Pour Élisabeth Perez, productrice notamment des films de Catherine Corsini : *"Il y a une tendance à la concentration des financements sur les projets de marché, au détriment du cinéma d'auteur et de premiers films aux thématiques plus originales, audacieuses ou politiques. Déjà, au moment de* La Fracture [film sur la crise du milieu hospitalier sur fond de colère des Gilets jaunes], *on s'était heurté à un mur de la part de la plupart des Régions, et je ne peux m'empêcher de penser qu'il y avait des raisons politiques à ces refus. Les Régions investissent globalement de moins en moins d'argent dans la production. Pas toutes, il y a des exceptions, comme l'Île-de-France, qui a compris à quel point l'investissement dans la production de films est un cercle vertueux pour l'économie du territoire et la création d'emplois*."
Pour Inès Daïen Dasi, productrice aux Films du Poisson *(Les Reines du drame, Nos cérémonies)* qui siège dans plusieurs commissions d'attribution d'aides en régions, la stratégie du RN, et plus largement de la droite, visant à faire des investissements publics dans le cinéma d'auteur une variable d'ajustement budgétaire est une petite musique *"qu'on entend depuis des années, et qui a des effets bien visibles partout, indépendamment de la couleur politique des Régions. Même si les Régions restent des partenaires précieux et de bonne volonté pour le cinéma d'auteur, les aides ont chuté mécaniquement parce que les budgets ont baissé, et c'est la culture qui est sacrifiée. Même si elle est dramatique pour le secteur, cette importante baisse n'est pas une agression visant particulièrement le cinéma, elle est plutôt le résultat d'un climat de rigueur budgétaire et de priorités politiques dont la culture ne fait plus partie"*. Cette chute, la productrice l'identifie au moment de la crise du Covid, durant laquelle *"le rapport de force avec les plateformes et l'audiovisuel s'est inversé : on a vu qu'on pouvait se débrouiller, si ce n'est sans le cinéma, avec moins de cinéma. Aujourd'hui, toute la profession a peur. Il est devenu très dur de financer un film d'auteur, a fortiori lorsqu'il s'agit d'un premier film ou d'une proposition singulière"*.
Ce qui se profile également, si le RN poursuit son expansion, est une cohabitation forcée des acteur·rices de la culture avec les responsables politiques d'extrême droite. Là aussi, une inflexion s'est opérée selon Élisabeth Perez, membre du Syndicat des producteurs indépendants : *"On est passé d'un refus de dialoguer avec l'extrême droite à une posture plus nuancée. C'est une question complexe, que la profession a besoin de se poser d'urgence. Ce qui est sûr, c'est que, même si elle s'en défend, nous représentons pour l'extrême droite une menace identifiée, insidieusement ou parfois très frontalement combattue. À nous de riposter de la manière la plus intelligente possible*."

← François Ruffin, César du meilleur documentaire pour *Merci patron !*, avec un T-shirt anti-Bolloré, lors de la cérémonie des César à Paris, le 24 février 2017.

"Le rapport de force avec les plateformes et l'audiovisuel s'est inversé : on a vu qu'on pouvait se débrouiller, si ce n'est sans le cinéma, avec moins de cinéma."

Inès Daïen Dasi, productrice

UN RAYONNEMENT MONDIAL



↑ *L'Agent secret* de Kleber Mendonça Filho (2025).



↑ *Un simple accident* de Jafar Panahi (2025).

Grâce à des dispositifs vertueux et face à la déréliction de certaines industries étrangères, l'Hexagone s'est érigé ces dernières années en producteur et en marché incontournables pour le cinéma international.

Texte Théo Ribeton

Qu'ont en commun les cinq nommés à l'Oscar du meilleur film international en 2026, à savoir le vainqueur *Valeur sentimentale* de Joachim Trier (Norvège), *Sirāt* d'Óliver Laxe (Espagne), *La Voix de Hind Rajab* de Kaouther Ben Hania (Tunisie), *L'Agent secret* de Kleber Mendonça Filho (Brésil) et *Un simple accident* de Jafar Panahi (Iran) ? Un sixième pays, la France, coproductrice de tous ces films et même marraine dans le dernier cas : la demande étant déposée par des instances nationales auprès de l'Académie, la commission française a choisi de venir au secours du film de Panahi, censuré par le régime des mollahs, et d'en faire le candidat hexagonal en lieu et place de ses potentiels concurrents francophones.

Le cinéma d'auteur international deviendrait-il de fait un cinéma français ? Il l'est en tout cas souvent par son financement, grâce à plusieurs fonds publics approvisionnés par le CNC, Arte ou certaines Régions. Le pays de l'exception culturelle est ainsi devenu un allié incontournable pour de multiples foyers de cinéma d'auteur·rice comme la Roumanie (Cristian Mungiu avec Why Not, Corneliu Porumboiu avec Les Films du Worso), le Portugal (Miguel Gomes avec Shellac), l'Inde (Payal Kapadia avec Petit Chaos)… Des films tournés dans leur pays et dans leur langue d'origine, mais souvent montés et mixés ici, volontiers mis en marche sous l'effet du préachat décisif d'un distributeur ou d'une chaîne française, parfois moyennant l'obtention d'aides dédiées.

UN SYSTÈME REDISTRIBUTIF TRÈS PRÉCIEUX

"Traditionnellement, la France a depuis longtemps été un pays curieux des cinématographies étrangères au niveau de la production", rappelle Olivier Père, ancien critique aujourd'hui directeur d'Arte France Cinéma. *"On peut remonter aux années 1980 avec la Gaumont de Daniel Toscan du Plantier, qui produisait Fellini, Wajda."* Une tradition aujourd'hui prolongée par des gens comme Sylvie Pialat, productrice entre autres d'Abderrahmane Sissako, de Jonás Trueba ; ou comme Saïd Ben Saïd, producteur de plusieurs films de Kleber Mendonça Filho (mais pas du dernier), David Cronenberg (qui ne reçoit plus un dollar d'Hollywood), Nadav Lapid… Une tradition aussi soutenue, donc, par notre système redistributif : créée en 2012, l'aide aux cinémas du monde soutient chaque année une soixantaine de coproductions françaises en langue étrangère, pour une enveloppe moyenne de 160 000 €, pouvant aller jusqu'au triple. Il ne serait pas exagéré de dire qu'elle a, depuis lors, eu sa part dans l'histoire du cinéma mondial, voire qu'elle a, à sa mesure, modelé son visage : une Palme d'or (*Winter Sleep* de Nuri Bilge Ceylan en 2014), un Ours d'or, deux Lions d'argent… L'an dernier, un tiers de la Compétition cannoise en avait bénéficié.

Victor Juca · Les Films Pelléas/Memento



↑ *Valeur sentimentale* de Joachim Trier (2025).



↑ *Sirāt* d'Óliver Laxe (2025).

Les seuls pays avec lesquels les exemples de coproduction sont rares sont ceux dont les industries locales, et parfois les organismes nationaux de soutien, sont encore très fortes, *"comme la Corée, qui a un cinéma très bien produit et un système très protectionniste",* explique Olivier Père. Car, de fait, la France est aussi venue voler au secours de cinématographies en effondrement, pour des raisons économiques ou parfois politiques. C'est évidemment le cas de l'Iran, dont les auteurs les plus célébrés sont souvent empêchés dans leur propre pays, comme Mohammad Rasoulof ou Jafar Panahi, dont la Palme d'or *Un simple accident* a pu recevoir le soutien d'Arte (*"dans des conditions très particulières, sans même voir un scénario, car le faire circuler aurait été trop dangereux",* raconte Père).
C'est aussi celui de l'Argentine, où l'atomisation par Javier Milei de l'INCAA, l'équivalent local du CNC, a créé un appel d'air vers l'Europe. Alejandro Arenas, producteur aux Films du Worso, a été aux premières loges de ce phénomène. *"On travaille avec des producteurs argentins qui ont dû ouvrir un bureau en Espagne pour pouvoir continuer à travailler avec leurs auteurs. Le nouveau film de Pablo Fendrik, un récit de survie qui devait se tourner en Patagonie avec plusieurs partenaires déjà engagés, a failli être abandonné, mais nous avons pu le ressusciter : il se tourne maintenant dans les Alpes, et en français."*

UN PIVOT ESSENTIEL POUR LE CINÉMA D'AUTEUR·RICE

Voilà qui soulève d'autres questions plus épineuses : en jouant son rôle de sauveteur du cinéma étranger, l'écosystème français ne risque-t-il pas parfois de le phagocyter ? La France n'est pas seulement le coproducteur des cinq nommés à l'Oscar du meilleur film international : elle est aussi un de leurs meilleurs marchés, sinon le premier. *Valeur sentimentale* et *L'Agent secret* y ont réalisé des revenus comparables à ceux de leur carrière américaine, et légèrement en deçà de leurs recettes dans leurs pays respectifs, quoique dans le même ordre de grandeur. *Sirāt* a fait 750 000 entrées chez nous, contre 450 000 en Espagne. *"Le dernier film d'Alexandros Avranas,* Quiet Life, *que nous avons produit avec les Films du Worso, n'est même pas sorti dans son propre pays, la Grèce",* déplore Arenas. Son constat est le même concernant la reconnaissance symbolique, que ce soit par la presse, les festivals, les cérémonies. *"En France, Jonás Trueba a eu une rétrospective au Centre Pompidou. En Espagne,* Septembre sans attendre *a eu deux sélections aux Goya… La considération monte, mais à la lumière de sa dimension internationale, donc de ce qui se passe pour lui en France."*
Respecter les liens des cinéastes avec leur propre pays est ainsi un sujet de vigilance, par exemple pour Andrea Queralt et Mani Mortazavi, producteur·rices de *Sirāt* : *"Les aides imposent un certain quota de dépenses dans le pays qui les délivre, ce qui peut parfois créer des situations regrettables, comme obliger de sacrifier des collaborateurs importants parce qu'ils n'ont pas la bonne nationalité. Nous veillons à éviter cela."* Les deux vantent le caractère extrêmement vertueux de l'aide aux cinémas du monde, désignée sous son acronyme d'ACM : *"Il faut rappeler qu'elle dépend aussi de l'Institut français, et qu'il y règne une autre culture qu'au CNC. La chargée de mission a passé hier une heure avec moi au téléphone pour motiver une décision : lors de la commission de l'avance sur recettes classique, c'est généralement plié en deux minutes."* Mais le processus est de plus en plus exigeant : *"À la dernière commission, il y avait 58 projets, contre 40 ou 45 il y a quelques années. C'est devenu très difficile d'avoir l'ACM."*
Toutes les personnes rencontrées s'accordent sur un fait : le scénario d'un démantèlement à la Milei serait une catastrophe absolue pour le cinéma international. Toutes nous ont également pressé de bien dire, redire, redire que ce système ne coûte rien aux contribuables, crée des centaines de milliers d'emplois et rapporte plus à l'économie française que l'automobile ou la pharmaceutique.
"L'écosystème français est la fusée la plus puissante du monde pour la production de cinéma international, parce qu'il y a ici un agencement extrêmement structuré de pouvoirs publics, de financiers, de producteurs, de vendeurs internationaux", résume le producteur Mani Mortazavi. *"Je dis ça sans le moindre chauvinisme : je ne suis même pas français."*

Kasper Tuxen Andersen · Pyramide Distribution

QUI VEUT LA PEAU DES MUSIQUES ACTUELLES ?

Concerts empêchés par les intégristes, tentatives d'ingérence dans les programmations, subventions sucrées… Après les élections municipales, l'étau de l'extrême droite se resserre un peu plus sur les programmateur·rices des Smac, Scènes de musiques actuelles, et les festivals.

Texte Vincent Brunner



Valérie Pernette/LA NOUVELLE REPUBLIQUE/PHOTOPQR

À Marseille, au soir du dimanche 22 mars, second tour des élections municipales, le soulagement est arrivé peu après 20 h 30 : la liste de gauche menée par le maire sortant Benoît Payan (Printemps marseillais) l'a emporté avec 54,34 % face à la liste RN de Franck Allisio et ses 40,30 %.
La deuxième ville la plus peuplée de France n'a pas rejoint la vitrine des trophées, hélas de plus en plus garnie, de l'extrême droite. *"Mais l'inquiétude n'est pas levée"*, assure le musicien Lionel Corsini alias DJ Oil, membre du trio electro Troublemakers. Lui vote désormais à Paris mais continue de militer pour le Printemps marseillais, que ça soit par des tracts ou des DJ-sets. *"Les gens du RN sont en minorité au conseil municipal, mais ils sont déjà beaucoup* [34 élu·es, soit 25 de plus qu'en 2020]. *Quand l'extrême droite arrive à s'implanter quelque part, elle fait planer une grosse menace sur les musiques actuelles et la culture. Il suffit de voir ce qui est arrivé à Vitrolles…"*
Appartenant à la Métropole d'Aix-Marseille-Provence, cette ville a été dirigée de 1997 à 2002 par la frontiste Catherine Mégret. Une de ses premières décisions avait été de faire murer l'entrée de la salle de spectacle le Sous-Marin, deux jours après un concert de soutien au lieu donné par Massilia Sound System, Miossec, Les Thugs, etc. Qu'en sera-t-il du Nice Jazz Fest maintenant qu'Éric Ciotti a été élu maire de Nice ? Pour l'édition de juillet prochain, le rappeur américain Busta Rhymes et le chanteur nigérian Obongjayar sont déjà annoncés. Parmi les prises du RN en 2026 figure – cruelle ironie – La Seyne-sur-Mer, commune varoise où s'était tenu le 14 juillet 1995 le "concert des libertés" organisé pour protester contre l'élection de Jean-Marie Le Chevallier à la mairie de la ville voisine, Toulon. Pour la première fois, l'extrême droite française se trouvait à la tête d'une commune de plus de 100 000 habitant·es. À l'affiche de ce concert co-organisé par SOS Racisme et la municipalité de La Seyne d'alors figuraient MC Solaar ou NTM. Justement, l'interprétation par les deux rappeurs de Seine-Saint-Denis du morceau *Police* leur avait valu, à la suite de la plainte de policiers présents, une condamnation à trois mois de prison ferme et une interdiction d'exercer leur *"profession de chanteurs de variétés"* pendant six mois, une décision absurde transformée en appel à du sursis et une amende.
Trois décennies plus tard, la députée frontiste Laure Lavalette, arrivée largement en tête au premier tour devant la maire sortante divers droite Josée Massi, a échoué à Toulon aux dernières municipales, mais, dans le Tarn, le RN a décroché la mairie de Castres après un deuxième tour à cinq listes. On l'imagine, ça pourrait avoir une incidence sur l'avenir d'Un Week-End avec Elles, qui revendique son engagement et affirme agir *"pour l'inclusion et l'émancipation des femmes"*. Depuis 2019, le festival a programmé Brigitte Fontaine, Yseult ou Suzane dans plusieurs villes du département. Lors de l'édition d'avril dernier, c'est l'artiste Lubiana, forte de sa culture métissée entre Cameroun et Belgique, qui a joué à Castres. Dans le futur, certain·es artistes pourraient-ils et elles refuser de s'y produire ? Il y a trois ans, quand le festival Les Déferlantes a failli s'installer à Perpignan, une autre ville de plus de 100 000 habitant·es avec à sa tête un maire d'extrême droite (en l'occurrence, Louis Aliot), Indochine ou Louise Attaque avaient envisagé d'annuler leur venue. Devant ces menaces de boycott, la direction des Déferlantes avait botté en touche et revendiqué *"un festival non politisé"*, avant de renoncer à ce déménagement sulfureux et de choisir Le Barcarès comme nouveau point de chute. •••



Valérie Pernette/La Nouvelle République/PhotoPQR

←
Tournée municipale du média *Grünt*, un événement contre l'extrême droite qui a rassemblé 600 personnes au Temps Machine, à Joué-lès-Tours, le 5 février 2026.

→ LA MULTIPLICATION DES CAS DE CENSURE

"Je suis originaire de Perpignan, raconte Marie-Line Calvo, programmatrice du Temps Machine, lieu labellisé Scène de musiques actuelles (Smac) à Joué-lès-Tours. *On voit que, là-bas, le RN, c'est l'incarnation du patrimoine. Pour moi, la culture est l'ennemi numéro un du RN, un vecteur d'esprit critique, de réflexion, de défense de plein de minorités. J'explique souvent que, pour moi, la musique est politique. Mon métier, je l'exerce par ce prisme-là. Les personnes que je décide de mettre sur scène ont un message, représentent et défendent quelque chose."*
Le 5 février dernier, le Temps Machine a accueilli la *Tournée municipale* du média *Grünt,* un événement clairement contre l'extrême droite. *"On a invité des associations d'aide aux migrants, pour sensibiliser les jeunes à voter et à défendre la culture.* Frontières, *le média d'extrême droite, a critiqué notre positionnement, mais c'est notre rôle de tirer la sonnette d'alarme. Quand j'étais ado, c'était normal de se positionner contre le Front national. Aujourd'hui, on dirait que les gens ont peur de prendre la parole. Si on commence à s'autocensurer, c'est foutu, on ne pourra plus s'exprimer",* remarque-t-elle en évoquant les salles qui n'ont pas voulu de la *Tournée municipale* pour éviter de faire des vagues.
En France, face à un retour de l'obscurantisme, la liberté d'expression a déjà été bafouée et, ces dernières années, les cas de censure se sont multipliés. En 2021, deux concerts de la Suédoise Anna von Hausswolff, devant se dérouler dans une église nantaise et une autre à Paris, ont été annulés à cause de catholiques intégristes ignares invoquant son *"satanisme"*. D'autres, affilié·es à l'organisation d'extrême droite traditionaliste Civitas, ont violemment empêché que l'organiste Kali Malone se produise en 2023 à l'église Saint-Cornély de Carnac, au grand dam de la mairie et du curé local. Le 12 juin prochain, l'Américaine devrait enfin donner son premier concert en Bretagne, dans la cathédrale Saint-Étienne de Saint-Brieuc. *"On est ravi d'organiser ce concert,* s'enthousiasme Coline Vandenberghe, directrice artistique du festival Musique(s) des Rives. *La cathédrale est magnifique et possède de très belles orgues. Forcément, à cause du précédent à Carnac, on avait des craintes avec Hélène Dubois, la programmatrice de Bonjour Minuit* [la Smac de Saint-Brieuc], *dont celle de présenter ce projet au diocèse et à la paroisse. La réaction de Goulvan Airault, le chef de la maîtrise, a été : 'Oui, je suis au courant de ce qui s'est passé à Carnac et, oui, je suis hyper-emballé.' On a conscience du risque, on prépare un service d'ordre, mais ce qui nous intéresse, c'est de nous concentrer sur l'expérience du concert et pas sur les trois zinzins qui pourraient le perturber."*
Directeur du Printemps de Bourges depuis 2015, Boris Vedel estime primordial le respect de l'expression artistique : *"Le Printemps propose des alternatives, notre carte maîtresse est d'être totalement libres. Actuellement, je ne subis aucune pression, mais si demain des strates de tutelle venaient périmétrer cette liberté, ou l'entraver, ça mettrait en péril l'existence du festival. Pour le réseau des Smac ou les festivals comme le nôtre, le financement se tarit. Ces structures se trouvent plus exposées et dépendantes, la tentation peut être grande pour les politiques de mettre la pression."* C'est ce qui est arrivé quand Rock en Seine a décidé de maintenir la présence des

"Critiquer la droite ou le RN peut amener des représailles : on réfléchit de plus en plus à comment s'autonomiser."

Marie-Line Calvo, programmatrice de la Smac Le Temps Machine, à Joué-lès-Tours



Irlandais de Kneecap, soutien du peuple palestinien, lors de l'édition 2025 : Valérie Pécresse, présidente Les Républicains (LR) de la région Île-de-France, a décidé de retirer la subvention pourtant versée chaque année au festival. *"Critiquer la droite ou le RN peut amener des représailles en termes de subvention,* souligne Marie-Line Calvo du Temps Machine. *Cela devient plus vicieux, alors on réfléchit de plus en plus à comment s'autonomiser."* Les attaques contre les budgets peuvent être soudaines.

LE RAP DANS LA LIGNE DE MIRE

Ainsi, c'est sous l'influence de Laurent Jacobelli, député RN de Moselle et conseiller régional, que, fin janvier dernier, la région Grand Est, à majorité LR, a décidé de suspendre provisoirement la subvention de 94 000 € au Jardin de Michel, qui a lieu en mai. La raison ? La présence à l'affiche du festival en plein air se déroulant près de Toul du groupe de rap Sniper, découvert par le grand public avec l'album *Gravé dans la roche* (2003). *"Personne ne s'y attendait,* s'émeut Pierre Mafféis, président de la société coopérative d'intérêt collectif Turbul'lance qui a créé Le Jardin de Michel en 2005. *L'argument avancé, c'est de dire qu'il y a vingt ans, le ministère de l'Intérieur avait porté plainte contre Sniper. Cela nous vaut une vérification par le ministère. C'est malheureusement chose courante que de chercher des noises aux rappeurs ; ce sont toujours eux qui sont dans la ligne de mire. Quand on avait programmé Médine en 2023, la majorité régionale avait quand même validé la subvention mais il y avait eu une prise de renseignements auprès de nous."*

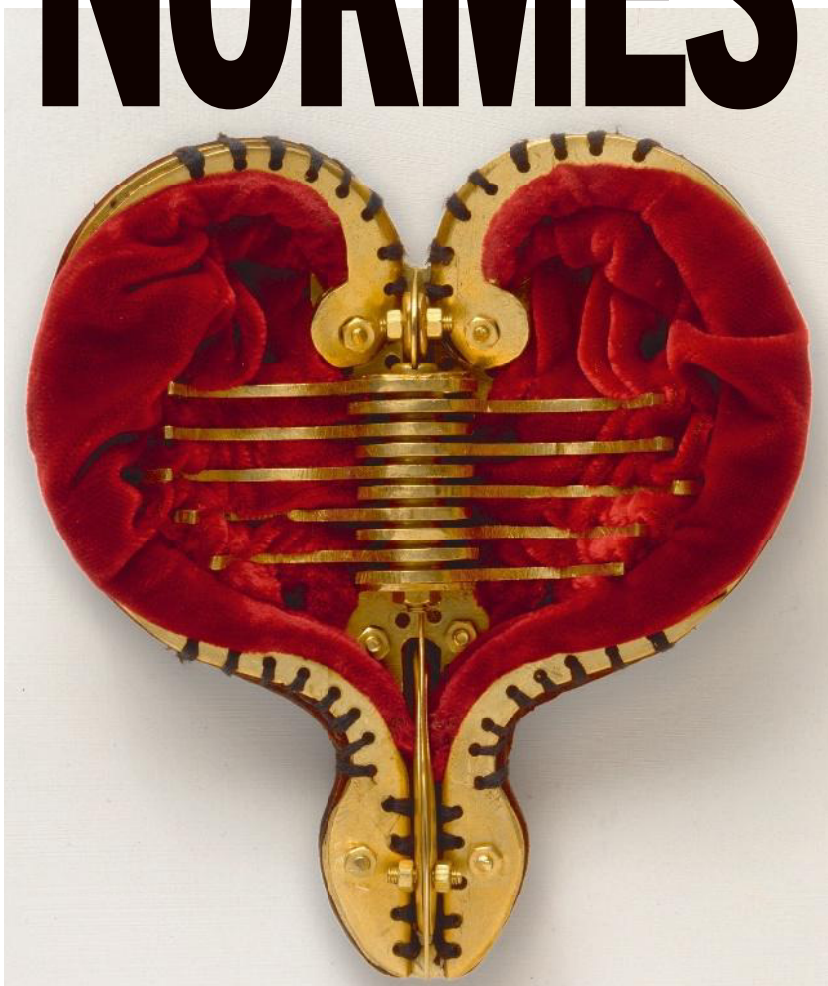
Au cours des années 2000, Nicolas Sarkozy n'avait pas encore un agenda judiciaire personnel aussi chargé et, à l'Intérieur, il poursuivait quantité d'artistes, dont La Rumeur et Sniper. Pour ce dernier groupe, ça a fini par une relaxe en décembre 2005. Pierre Mafféis se dit confiant quant au résultat de l'examen futur des subventions et se félicite que personne n'ait suivi la Région : *"Il n'y a pas eu d'effet ricochet sur l'engagement des autres collectivités partenaires. Mais ce report de vote de subvention nous met en difficulté de trésorerie, car son versement nous permet de payer en amont les acomptes des artistes et aussi toute l'organisation. Ce genre d'histoire a aussi un côté décourageant, ça nous impacte moralement. Les festivals doivent ouvrir les esprits, il y a plein de valeurs véhiculées par Le Jardin de Michel."*

Dans l'économie actuelle de la musique, l'argent est le meilleur moyen pour influer sur la vie des festivals. L'année dernière, le Delta Festival, qui se tient à Marseille sur les plages du Prado, a dû prendre un temps ses distances avec le média partenaire *Le Crayon* car le multimilliardaire ultra-conservateur Pierre-Édouard Stérin en était actionnaire à la hauteur de 3 % – depuis octobre, ce n'est plus le cas. De son côté, DJ Oil jure : *"CNews est déjà présent dans certains festivals, je l'ai vu l'été dernier. Il suffirait que l'extrême droite rachète Live Nation et les problèmes commenceraient."* Boris Vedel, le directeur du Printemps de Bourges, se projette, lui, aux prochaines échéances : *"La présidentielle ou les législatives de 2027 pourraient amener des grands changements politiques ou idéologiques qui impacteraient les aides que l'on peut toucher. Si c'est le cas, si le pire arrive et que l'extrême droite passe, je ne serais pas surpris d'avoir moins d'argent pour le Printemps. Chacun devra alors se poser la question d'entrer ou non en résistance."*

←
Au festival Fête du Bruit dans Landerneau, en août 2025.

Palais de Tokyo

NORMES



CORPS

AVEC LES EXPOSITIONS DE :
PAULINE CURNIER JARDIN, NEÏLA CZERMAK ICHTI, JESSE DARLING, JOSEPH GRIGELY, CATHY DE MONCHAUX, BENOÎT PIÉRON, LASSANA SARRE, CHERYL MARIE WADE
03 AVRIL - 13 SEPT 2026

CATHY DE MONCHAUX, *ONCE UPON A FUCK, ONCE UPON A LIFETIME, ONCE UPON A DUCHAMP*, 1992, VELOURS, CUIR, VIS, 14,5 X 12,5 X 3,5 CM. COLLECTION PRIVÉE. © ADAGP, PARIS, 2026.



Les Inrocks Festival 2026

40 ans



Jehnny Beth sur la scène du Centquatre-Paris, le 12 mars.

↓↘
Calypso Valois et Malik Djoudi pour la soirée *French Pop*, le 11 mars.







↑
WU LYF backstage avec le T-shirt édité pour les 40 ans des *Inrocks*, le 12 mars.



↑
Philippe Katerine et Dominique A, tendre duo sur *Manque-moi moins,* lors de la soirée *French Pop*.



→
Soko aux couleurs des *Inrocks,* le 12 mars.

Premier événement d'une année anniversaire célébrant les 40 ans des *Inrockuptibles*, la 37e édition des Inrocks Festival, qui s'est déroulée du 10 au 15 mars au Centquatre-Paris et à la Bourse de Commerce - Pinault Collection, restera dans les annales de l'histoire du festival. À commencer par la mémorable création *French Pop* qui, mercredi 11 mars, sous la brillante direction musicale d'Adrien Soleiman (dont, hasard du calendrier, c'était aussi l'anniversaire), a fait salle comble devant 2 500 personnes acclamant successivement Dominique A, Philippe Katerine, Miossec, Barbara Carlotti, Malik Djoudi, Juliette Armanet et Calypso Valois, chantant à tour de rôle ou en duo des tubes de leur répertoire *(Le Courage des oiseaux, Le Dernier Jour du disco, Vivant, Moment parfait, Brest)* ou des reprises inédites et emblématiques de la discothèque des *Inrocks* (*Fort Alamo* de Murat, *The Rip* de Portishead, *Chicago* de Sufjan Stevens, *No Surprises* de Radiohead, entre autres… surprises). Une soirée *French classe* dans un esprit de camaraderie aussi joyeuse que talentueuse, pour un moment parfait dont on se souviendra longtemps et bientôt visible sur CultureBox, grâce à la captation réalisée par l'ex-musicien Gaëtan Chataigner, qui fut •••



→
La fine équipe de *French Pop* : Vincent Taeger (batteur), Marc-Antoine Perrio (guitare), Élise Blanchard (basse et claviers), Maxime Daoud (claviers et guitares), Miossec, Calypso Valois, Malik Djoudi, Dominique A, Barbara Carlotti, Adrien Soleiman, Juliette Armanet et Philippe Katerine.



→ notamment le bassiste de Philippe Katerine pour la tournée triomphale *Robots après tout* (2005). En ouverture du mardi soir, après les prometteur·ses Britanniques de The Itch et le Danois courtisé Elias Rønnenfelt, les Kids Return ont encore franchi un palier, à la croisée de la Britpop et de la post-French Touch, avant de laisser place à Stereolab, la cultissime formation avant-gardiste des années 1990 portée par une Lætitia Sadier des grands soirs, sous les yeux notamment de Thomas Bangalter. Le jeudi soir, la fée Électricité a régné dans la Nef, où le pionnier Sonic Boom (Spacemen 3, Spectrum) a ouvert les hostilités, avant le comeback scénique de Soko et la déflagration sonore de Jehnny Beth qui, encore une fois, a impressionné l'auditoire, n'hésitant pas à braver la foule. Un mois avant la sortie de son deuxième album inespéré et produit par… Sonic Boom, le bien nommé *A Wave That Will Never Break*, le groupe mancunien reformé WU LYF a parachevé les festivités au Centquatre-Paris. Avant la clôture dominicale, à la Bourse de Commerce - Pinault Collection, avec la performance sidérante du trio londonien Moin, future star du math rock. **Franck Vergeade**
Photo Antoine Jaussaud pour Les Inrockuptibles

↗
Kids Return sur scène le 10 mars.



↖
Barbara Carlotti pour la soirée *French Pop*, le 11 mars.

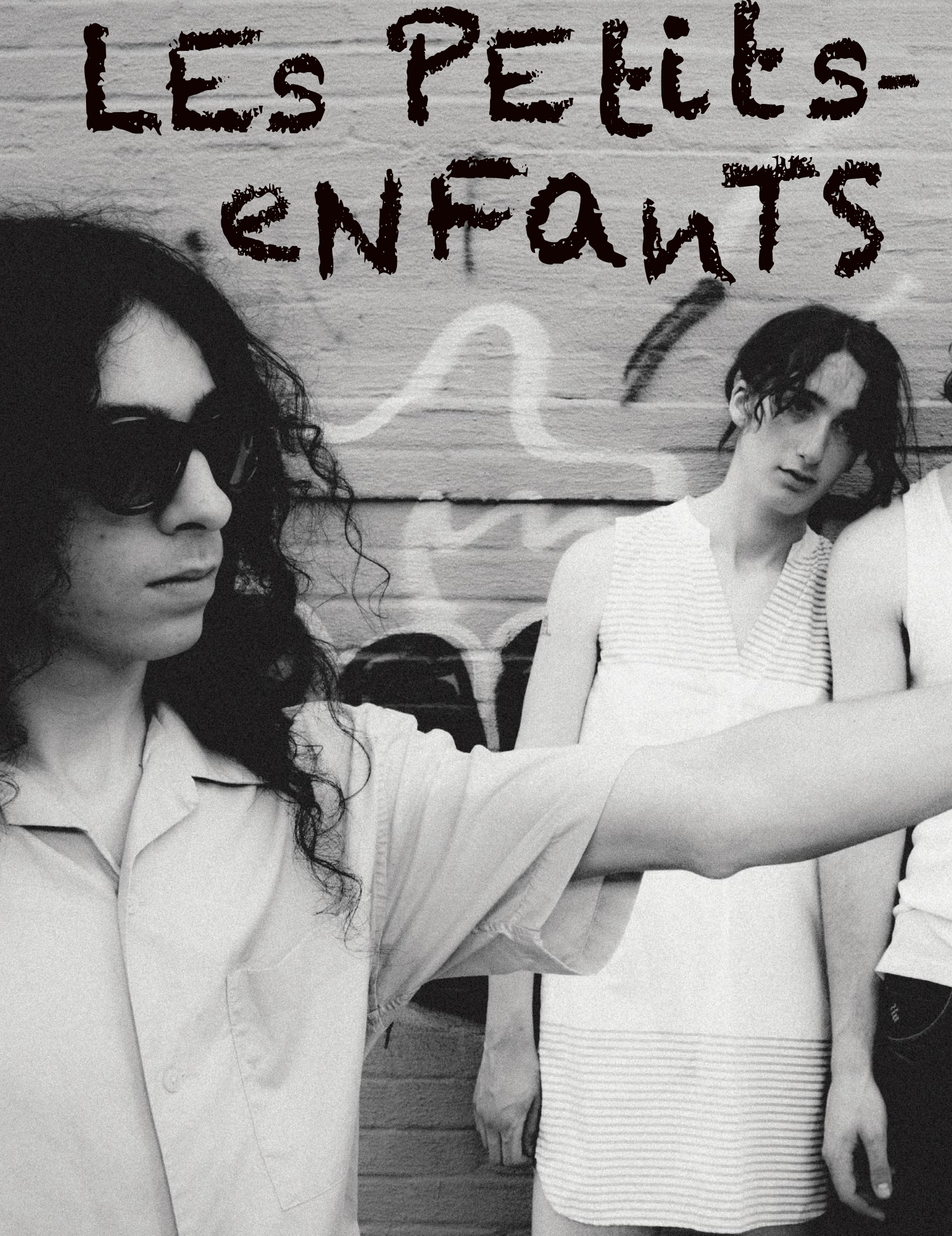
↓
Le saxophoniste Adrien Soleiman, en charge de la direction musicale de la création *French Pop* pour les 40 ans des *Inrockuptibles*.

↙
Juliette Armanet, invitée de la soirée *French Pop*.





Les Petits-enfants




du
ROCK

Estampillé “premier groupe de rock de la Gen Z”, Geese s’est imposé dans le paysage avec une force tranquille déconcertante de cool et de talent. Comment cela a-t-il été rendu possible ? Décryptage du phénomène.

Texte François Moreau

Le 27 septembre 2025, dans les rues de Brooklyn, New York. Geese donne un concert sauvage au lendemain de la sortie de *Getting Killed,* le troisième album du quartet mené par l’hirsute Cameron Winter. La séquence fait le tour du monde. La foule, constituée de jeunes gens à peine plus âgés que Facebook, exulte. On dirait un happening aux allures de manifeste pour la libération des masses. Woodstock, mais dans le quartier de Greenpoint : sans la boue, mais avec le même genre de ferveur. Comme pour Joy Division aux Bains Douches en 1979, celles et ceux qui y étaient en reparleront encore dans quarante ans. C’est le *rock’n’roll circus* qui recommence. Après ce coup d’éclat, on dira de Geese qu’il est le premier groupe de rock de la Gen Z – c’est-à-dire la première formation musicale bardée d’instruments que vous pouviez trouver dans le studio de Sonic Youth capable de parler à une génération née dans le néant numérique au mitan des années 2000.

L’album, lui, est explosif. Érudit, mais pas crâneur. Déconcertant de cool. Sa maîtrise de la grammaire rock et de l’écriture impressionne ou énerve. C’est du Leonard Cohen, si Leonard Cohen avait monté Pavement. Écouter Geese, c’est se vautrer avec délectation dans une sorte de joyeux bordel en fusion, où se mêlent digressions free-jazz de bastringue et fulgurances folk-punk de haute volée. L’énergie et les chansons.

On a rarement les deux, mais ici, les planètes s’alignent. C’est impossible à chanter en karaoké, et pourtant, en concert, ces morceaux sont repris en chœur par un public qui pourrait vendre un rein pour prolonger l’extase. *Getting Killed,* c’est Bob Dylan qui aurait écrit le *Fun House* (1970) des Stooges. C’est votre nouvel album préféré. Celui que vous emmènerez sur une île déserte s’il fallait n’en écouter qu’un pour le reste de votre vie. Le disque que vous vous passerez dans quinze ans, pas seulement par nostalgie, mais parce qu’il y aura toujours quelque chose de nouveau à en tirer. L’œuvre de quatre gosses de 23 ans de moyenne d’âge.

On les rencontre en novembre 2021, à Paris, entre deux assouplissements des contraintes sanitaires, un mois après la sortie de *Projector,* leur premier album. La bête est signée chez Partisan (Idles, Cigarettes after Sex) et mixée par le génie Dan Carey. Ils et elle sont alors cinq : Foster Hudson, le guitariste qui roupillera tout au long de l’entretien, quittera le groupe deux ans plus tard pour se consacrer à ses études, pendant que les autres continueront de faire l’école buissonnière. Ils et elle viennent de New York et se connaissent depuis la primaire pour certain·es. Au début, Emily Green (guitare) et Cameron Winter (chant) se retrouvent dans le sous-sol de Max Bassin (batterie), dans le quartier de Fort Greene, à Brooklyn, où ils et elle travaillent comme des acharné·es.

UN BUZZ FULGURANT

Ados, les trois profitent des stages d’été de la Park Slope Rock School, dans le quartier de Park Slope, pour mettre en boîte à l’âge de 12 ans le petit tube *Cherry Skies* sous le nom de Somewhat Sticky. Emily Green : *“On bricolait surtout des trucs. La musique était un plaisir, pas un plan d’avenir, même si on ne faisait que ça. Le groupe a vraiment commencé à tenir la route le jour où Dominique* [DiGesu, basse] *nous a rejoints. C’était pendant notre dernière année de lycée, quand les morceaux qui ont fini sur* Projector *ont été écrits.”* Cameron Winter, *laid-back* : *“On a récupéré le matériel de nos pères qui, eux, travaillent plutôt dans la postproduction. Ils nous ont donné des ordinateurs sur lesquels les nouveaux logiciels ne fonctionnaient pas. Et quand on n’arrivait pas à les faire marcher, on les appelait et ils nous envoyaient chier.”* La cave des parents, ce mythe fondateur du rock. *“Geese, c’est justement la seule chose que j’aie faite entièrement par moi-même”,* nous dira Max Bassin.

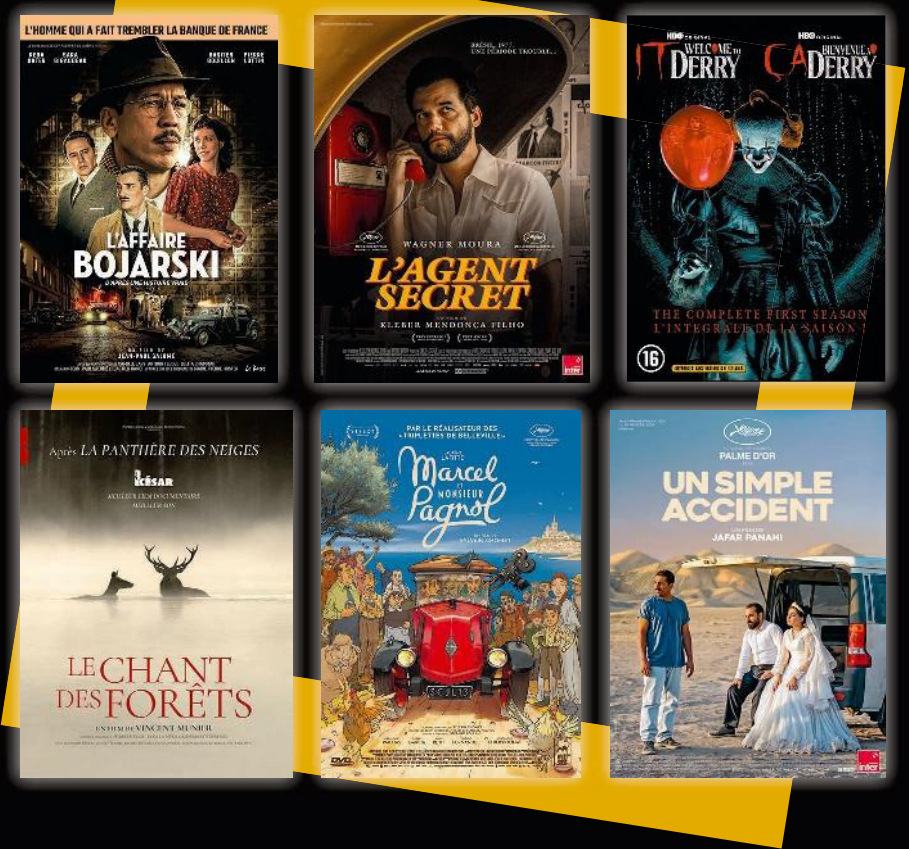
Les premiers enregistrements qui sortent de chez lui ne ressemblent pas aux chansons de *Projector*. Les morceaux sont plus longs, progressifs, quelque part entre Can sauce •••

Lewis Evans/PIAS

COUP DE CŒUR

LA SÉLECTION VIDÉO RECOMMANDÉE PAR NOS VENDEURS

LA FNAC AIME



2 TITRES ACHETÉS

10€* OFFERTS

EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 01/05/2026 au 15/06/2026, sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité pour l'achat de 2 titres de la sélection. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 10€ en euros fidélité. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

VOUS ALLEZ ADORER ADHÉRER À LA CARTE fnac+

→ emo et Radiohead – si l'on en croit les intéressé·es. La formation de Thom Yorke est d'ailleurs une référence pour le quatuor : *"L'un des premiers groupes qui nous a vraiment paru moderne"*, selon Cameron Winter. *"On ne faisait presque pas de concerts, et pourtant notre musique était écoutée dans un certain cercle. Quand on a commencé à jouer les morceaux de* Projector, *les gens se sont mis à nous écrire en DM pour demander où étaient passées nos premières chansons. On répondait qu'on était désormais un autre groupe, mais qu'on pouvait toujours leur envoyer s'ils voulaient"*, poursuit Emily Green. Plus de vingt ans après les Strokes, le groupe qui a rendu son cool à New York, la rumeur que de nouveaux prodiges nonchalant·es ont débarqué en ville se répand comme une traînée de poudre.

Cameron Winter se souvient d'un concert dans une petite salle du New Jersey pleine à craquer : *"C'était plus une sorte de showcase qu'un vrai concert, en fait. Au début, il y avait ces foutues personnes de l'industrie qui restaient là, les bras croisés, à nous regarder comme des… investisseurs. C'était étrange, d'autant que c'était sans doute notre premier vrai bon concert. On avait déjà fait des shows, bien sûr, mais jamais dont on était vraiment fiers. Le buzz autour de nous a vite pris dans un petit cercle très fermé de l'industrie musicale, à New York, durant la période du Covid, quand personne ne pouvait jouer. Quand les restrictions ont été levées durant l'été, on avait à cœur de montrer notre valeur."* Max Bassin : *"Nous avions déjà signé notre contrat, donc les gens venaient surtout parce qu'il y avait ce buzz autour de nous. Pendant un moment, on n'avait sorti qu'une seule chanson, voire aucune, et pourtant des articles et des interviews tombaient déjà. Ça a rameuté beaucoup de sceptiques aux premiers rangs."*

Comment ce *band* à peine en âge de picoler dans son pays a-t-il réussi à faire du rock la langue maternelle de la génération TikTok ? Soyons clair, ce genre de succès ne se planifie pas, même avec tout l'or du monde – qu'ils et elle n'ont pas de toute façon. Il faudra se contenter d'un faisceau d'explications, en dehors de celle, simple et limpide, que ces jeunes ont du talent. Deux d'entre elles ont, pour l'heure, retenu notre attention.

> ***"J'ai l'impression qu'on est dans une position idéale pour capter et exprimer le fatalisme de notre génération."***
>
> **Cameron Winter, chanteur**

La première : Geese a pillé sans vergogne toute la discographie des boomers pour en tirer le meilleur. Une éducation musicale obsessionnelle. Si vous écoutez *3D Country* (2023), leur deuxième album enregistré avec le concours de James Ford (Arctic Monkeys, Fontaines D.C.), il est évident que ces sales mômes se sont passé l'*Album blanc* (1968) des Beatles, autant que le meilleur de David Bowie, le folk-rock de Crosby, Stills, Nash and Young et étaient obnubilé·es par les entrelacs de guitares de Television. Une intuition qui va dans le sens de ce que l'autrice canadienne Niko Stratis appelle, dans son ouvrage de 2025 *The Dad Rock That Made Me a Woman*, le "rock à papa". Un concept forgé dans un contexte de déclin du rap tout-puissant dans les charts, qu'elle résume dans une interview à *GQ* : *"Un groupe, un album ou une chanson estampillée rock à papa t'apprendra quelque chose à travers tes échecs ou n'importe quelle épreuve qui t'aurait laissé une cicatrice."*

LE CAS CAMERON WINTER

On est en plein dedans : l'un des premiers fans de Geese s'appelle Jeff Tweedy, leader érudit de Wilco, pape du dad rock. MJ Lenderman, Wednesday, Waxahatchee, tous·tes ces même-pas-trentenaires dans la roue des New-Yorkais·es ayant le vent en poupe ont trouvé dans les chansons de leurs aîné·es David Berman (Silver Jews), Pavement, Cat Power, Bonnie 'Prince' Billy ou encore Bill Callahan – qui, vous l'aurez remarqué, bénéficient ces derniers temps d'un nouveau coup de projecteur bienvenu – les outils de songwriting pour exprimer les affres de l'existence. Qui pourrait croire, sinon, qu'un morceau comme *Au Pays du Cocaine* (sur le troisième album de Geese), mystérieux et esquinté, ait pu être écrit et interprété par un gamin de 23 ans dont on peine à croire qu'il a déjà traversé tous les stades de la soif et du désaveu amoureux ?

Ce qui nous amène au deuxième point : le cas Cameron Winter. Un type unique, roublard céleste et prodigieux. En marge de Geese, il a sorti fin 2024 *Heavy Metal*, un premier album solo en forme de confessions d'un enfant du siècle. Lors de sa dernière tournée aux allures de tour de chant à l'ancienne, il jouait dos à la scène, recroquevillé sur son piano, l'air de dire : *"Concentrez-vous sur les chansons, les arrangements, je ne suis pas venu pour vous distraire."* Conscient du futile de l'existence et capable d'en rendre compte avec une grâce à nulle autre pareille, il ne commet jamais l'impair de tomber dans le pathos, les effets de manche ou le gigantisme. Au contraire : à la profondeur de ses textes, volontiers ambigus, drôles et tragiques, il oppose un art subtil du contre-pied, dédramatisant le moment quand il voit la salle se transformer en cathédrale et accentuant une note aiguë dissonante pour faire prendre au show une tournure burlesque, mais jamais clownesque.

C'était déjà tout ce qu'on avait saisi de sa personnalité lors de notre rencontre aux balbutiements du groupe. Cameron Winter tenait des propos carnassiers et acerbes sur le monde et les dangers que représente l'Amérique : *"Ce qui me semble inquiétant par ailleurs, c'est qu'un certain nombre de facteurs s'alignent en ce moment pour faire des États-Unis une puissance dangereuse sur la scène mondiale. Et puis on a l'air de sacrés idiots depuis qu'on est l'un des rares pays à s'être retirés des accords de Paris sur le climat. On recule."* Dès lors, on avait posé la question : Geese peut-il devenir, un jour, un *protest band* capable de refaire du rock un contre-pouvoir populaire ? Cameron Winter était resté humble, préférant se voir comme la voix de *"l'angoisse existentielle, presque apocalyptique"* de ses pairs : *"Je ne pense pas qu'on se sente vraiment à notre place pour écrire de manière explicitement politique. Je ne vois pas ce qu'on aurait à dire de nouveau ou de crucial. En revanche, j'ai l'impression qu'on est dans une position idéale pour capter et exprimer le fatalisme de notre génération."* C'était donc de ça que manquait cette fameuse génération : de véritables chansons pour répondre au silence irraisonné du monde et un groupe de cadors pour les incarner de la manière la plus fringante qui soit. Longue vie à Geese.

Getting Killed (Partisan Records/PIAS).

EN CONCERT PROCHAINEMENT









AEG PRESENTS

INFORMATIONS & RÉSERVATIONS : AEGPRESENTS.FR

Nos grands rendez-vous de Cannes 2026

Les quinze qui feront pour nous le festival cette année.

Texte Jean-Marc Lalanne



↑
Léa Seydoux dans *L'Inconnue* d'Arthur Harari.

László Nemes

Lauréat du grand prix au Festival de Cannes 2015 et de l'Oscar du meilleur film international pour son premier long métrage, *Le Fils de Saul,* le cinéaste hongrois fait son retour sur la Croisette en Compétition avec une production française. *Moulin* raconte les derniers mois de vie de Jean Moulin. Gilles Lellouche interprète le résistant français tandis que le grand acteur allemand Lars Eidinger (vu au théâtre chez Thomas Ostermeier et au cinéma chez Olivier Assayas) sera Klaus Barbie.

Léa Seydoux

En 2021, la Sélection officielle comptait quatre films avec Léa Seydoux (laquelle, souffrant du Covid, n'avait pu les accompagner sur la Croisette). Le cru 2026 en comporte seulement deux, mais tous deux en Compétition. D'abord celui qu'on attend le plus : *L'Inconnue* d'Arthur Harari, où l'actrice aura pour partenaire Niels Schneider. Dans ce film du réalisateur d'*Onoda,* les deux comédien·nes échangent leurs identités. Léa Seydoux sera également la partenaire de Catherine Deneuve et Jella Haase dans le nouveau film de la réalisatrice autrichienne Marie Kreutzer, remarquée avec *Corsage* en 2022. Le synopsis, qui voit une pianiste célèbre découvrir des faits sidérants dans la vie de son compagnon, promet un thriller psychologique tendu.

Pedro Almodóvar

Pendant les vingt premières années de sa carrière, Pedro Almodóvar n'a jamais montré ses films à Cannes. Et puis, à partir de 1999 et la présentation triomphale de *Tout sur ma mère,* il est devenu un hyper-habitué. *Autofiction* (lire notre critique p. 120) est le huitième film d'Almo à être présenté en Sélection officielle. Certains ont été primés (prix de la mise en scène pour *Tout sur ma mère,* prix d'interprétation pour *Volver* puis *Douleur et Gloire*), mais aucun n'a décroché la Palme – que, plus que la plupart des cinéastes au monde, Pedro mériterait. Alors, pour cette année ?

Pathé Films · F comme Film/Division/France 3 Cinéma



↑
Bastien Bouillon et Hafsia Herzi dans *Histoires de la nuit* de Léa Mysius.

Rami Malek

Star de série *(Mr. Robot),* acteur oscarisé *(Bohemian Rhapsody),* méchant de James Bond *(Mourir peut attendre),* Rami Malek n'a pas eu tellement d'occasions de fouler le *red carpet* cannois. Ce sera chose faite avec *The Man I Love* d'Ira Sachs *(Love Is Strange, Brooklyn Village…).* Dans cette comédie musicale dramatique, il interprète un peintre new-yorkais des années 1980 aux prises avec une maladie mortelle. Ce sera la deuxième fois que l'Américain Ira Sachs sera en Compétition, sept ans après *Frankie* avec Isabelle Huppert.

Hafsia Herzi

En 2025, Hafsia Herzi triomphait à Cannes en tant que réalisatrice, obtenant, avec *La Petite Dernière,* le prix d'interprétation féminine pour Nadia Melliti. Cette année, c'est comme actrice qu'elle revient sur la Croisette avec le troisième long métrage de Léa Mysius dont les deux précédents, *Ava* (2017) et *Les Cinq Diables* (2022), avaient été montrés successivement à la Semaine de la critique et la Quinzaine des cinéastes. *Histoires de la nuit* est présenté en Compétition. Hafsia Herzi y interprète une mère de famille vivant dans une ferme avec son mari (Bastien Bouillon) et leur enfant. Leur habitation sera bientôt attaquée par trois malfaiteurs. Le film est adapté d'un roman à succès de Laurent Mauvignier, d'une impressionnante force dramatique.

Jane Schoenbrun

Réalisateur·rice américain·e non binaire, Jane Schoenbrun a été remarqué·e pour son précédent long métrage, *I Saw the TV Glow, teen movie* fantastique aux accents lynchiens. Dans une Sélection officielle qui offre cette année une belle visibilité à des films d'expression queer (notons entre autres le film d'animation *Jim Queen* ou le premier long métrage de réalisateur de l'humoriste influenceur Jordan Firstman, en plus des films de Javier Calvo et Javier Ambrossi, d'Almodóvar…), *Teenage Sex and Death at Camp Miasma* fera l'ouverture d'Un Certain Regard. Le film raconte l'obsession d'une cinéaste de films d'horreur pour une actrice qui tenait le rôle principal du film dont elle réalise le remake.

Na Hong-jin

Orfèvre du cinéma d'action, le Coréen Na Hong-jin a grandi à Cannes. Tous ses films précédents (au nombre de trois) y furent présentés depuis le superbe *The Chaser,* en 2008. C'est pourtant la première fois qu'il intègre la Compétition. *Hope* suit les habitant·es d'un immeuble confronté·es à une entité extraterrestre qui propage une terrible maladie. Le frisson gore et horrifique de la compète cette année.

Emmanuel Marre

La Sélection officielle 2026 brille par son initiative opportune d'ouvrir la Compétition, cette *First Class* si convoitée du cinéma d'auteur mondial, à des cinéastes encore assez débutant·es. Pas moins de onze réalisateur·rices arrivent ainsi pour la première fois en Compétition cette année. Parmi elles et eux, la Française Charline Bourgeois-Tacquet, repérée avec *Les Amours d'Anaïs* (2021) et présente cette année avec *La Vie d'une femme,* porté par Léa Drucker ; ou encore le brillant Emmanuel Marre, dont le premier long *Rien à foutre* (2021), coréalisé par Julie Lecoustre et avec Adèle Exarchopoulos, nous avait vraiment impressionné·es. Son deuxième film, *Notre salut,* raconte le trajet d'un personnage nommé Henri Marre (un aïeul du cinéaste ?), qui, dans la France occupée de 1940, débarque à Vichy pour intégrer le gouvernement de Pétain. Swann Arlaud interprète le personnage principal.



↑
Javier Bardem face à Rodrigo Sorogoyen sur le tournage de *The Beloved*.

Kristen Stewart

L'an dernier, la comédienne présentait sa première réalisation, *The Chronology of Water*. Elle revient cette année comme interprète principale du nouveau Quentin Dupieux, *Full Phil*. Elle y incarne la fille d'un industriel américain (Woody Harrelson) qui tente de renouer avec son père dans un hôtel parisien. Mais bien sûr, puisqu'on est chez Dupieux, des événements perturbateurs vont imprimer des torsions insolites à ces retrouvailles.

↓
Woody Harrelson et Kristen Stewart dans *Full Phil* de Quentin Dupieux.



Javier Bardem

Auteur de l'intervention politique la plus remarquée de la dernière cérémonie des Oscars *("No to war and free Palestine"),* Javier Bardem se fera-t-il entendre aussi fortement à la tribune du Festival de Cannes ? Il montera les marches avec son compatriote Rodrigo Sorogoyen, le cinéaste d'*As Bestas,* pour la première fois en Compétition à Cannes. Aux côtés de Bardem, on compte Victoria Luengo (qui joue aussi dans *Autofiction* d'Almodóvar) et Marina Foïs. Le pitch du film n'est pas sans évoquer *Valeur sentimentale* de Joachim Trier : un grand cinéaste retrouve sa fille, actrice moins réputée, et il et elle tournent ensemble un film pour se retrouver.

Javier Calvo et Javier Ambrossi

Révélé par la série *Veneno* (portrait sériel d'une figure transgenre de la scène queer madrilène), consacré par le grand succès de *La Mesías* (diffusée sur Arte il y a un an et demi), ce couple de créateurs trentenaires (surnommé Los Javier) affole le milieu artistique espagnol. Almodóvar les a invités pour une apparition clin d'œil dans *Autofiction*. La présence de leur premier long métrage directement en Compétition suscite la plus haute curiosité. Tout comme la présence au générique de Penélope Cruz et Glenn Close.

The Good Fellows · Chi Fou Mi Productions

Jordan Firstman

Acteur récurrent dans des séries de hipsters *(Search Party, I Love LA),* devenu très populaire pour ses lives Instagram très drôles pendant le Covid, l'irrésistible Jordan Firstman signe avec *Club Kid* son premier long métrage, sélectionné à Un Certain Regard. Le film raconte la surprise d'un organisateur de soirées de se découvrir papa. Cara Delevingne est sa partenaire.



← Isabelle Huppert dans *Histoires parallèles* d'Asghar Farhadi.

Isabelle Huppert

Avec *Histoires parallèles,* Isabelle Huppert présente pour la vingtième fois un film en Compétition à Cannes. Et pour la trente-et-unième fois un film sur la Croisette, toutes sections confondues. C'est évidemment le record absolu pour un·e acteur·rice, et d'assez loin. Avec treize films en Compétition et vingt-trois toutes sections confondues, Catherine Deneuve arrive en seconde position. Les deux actrices sont justement toutes deux au générique d'*Histoires parallèles* d'Asghar Farhadi. C'est le deuxième film que le cinéaste iranien a tourné à Paris, treize ans après *Le Passé* qui avait valu un prix d'interprétation cannois à Bérénice Bejo. Aux côtés des deux déesses du cinéma français, la distribution multiplie les têtes d'affiche puisque s'y côtoient Vincent Cassel, Virginie Efira, Pierre Niney et Adam Bessa.



↑ Marion Cotillard dans *Rome Elastica* de Bertrand Mandico.

Marion Cotillard

Grande habituée des sélections cannoises, Marion Cotillard présentera cette année deux films Hors Compétition. En Séance de Minuit, elle interprète dans le nouveau film de Bertrand Mandico, *Roma Elastica,* une actrice de cinéma tournant son dernier film en Italie en 1980. On la retrouve également au générique du nouveau thriller réalisé par son ancien compagnon Guillaume Canet, *Karma*.

Virginie Efira

Une grande année cannoise annoncée pour Virginie Efira. L'actrice est dans deux films parmi les plus attendus de la Compétition, tous deux tournés en France par deux réalisateurs étrangers de renom. Dans *Histoires parallèles,* l'Iranien Asghar Farhadi entrelace les itinéraires croisés de quelques Parisien·nes tous·tes interprété·es par des stars. Dans *Soudain,* la comédienne belge rencontre le Japonais Ryūsuke Hamaguchi, auteur des splendides *Contes du hasard et autres fantaisies, Drive My Car* ou *Le mal n'existe pas*. Elle y incarne une directrice d'Ehpad qui fait la connaissance d'une autrice japonaise atteinte d'un cancer incurable.



↑ Virginie Efira dans *Soudain* de Ryūsuke Hamaguchi.

Carole Bethuel/Memento · Condor Distribution · Bitters End

À Beyrouth, Tyr et Tripoli, des cinémas se transforment en refuges pour les déplacé·es de la guerre menée par Israël depuis le 2 mars. Sur scène et dans les travées, enfants et parents tentent d'échapper à leur quotidien. Rencontre avec celles et ceux qui font vivre ces havres de paix.

Texte Pauline Vacher

Photo Charles Cuau pour Les Inrockuptibles



Liban : refuge en salles obscures

Sur la scène du Colisée, éclairée par des projecteurs qui font briller le parquet usé, ils sont une vingtaine à déambuler. Les corps s'agitent et se figent au rythme des exercices d'improvisation et de mime. Au début vient la joie, puis la peur, et pour finir la colère. Protégé par une casserole qui lui sert de casque, un adolescent se lance dans le rôle d'un homme apeuré par les bombes qui tombent à côté de lui. Au gré des prestations, des rires montent de la salle où se tiennent quelques parents et bénévoles de l'association Tiro, qui s'occupe du théâtre.



← Projection pour les enfants réfugié·es du Sud-Liban de *Lilo & Stitch* dans la salle du Colisée à Beyrouth, le 15 mars.

"Imprégnez-vous de votre expérience et de l'actualité", leur a conseillé quelques minutes plus tôt leur professeur, Kassem Istanbouli, cheveux bouclés bruns et toujours en veste de costume. À 39 ans, il est le propriétaire du Théâtre national libanais dont fait partie le Colisée, l'un des cinémas les plus anciens du Liban, construit en 1945 dans le quartier de Hamra, à l'ouest de Beyrouth. Cet acteur et cinéaste libanais a reçu en 2023 le prix Unesco-Sharjah pour la culture arabe et fondé en 2014 la Tiro Association for Arts pour permettre aux jeunes un accès à la culture. Pour ces saynètes, il a demandé à ses élèves de puiser dans leur ressenti face à la guerre et aux bombardements qui se sont de nouveau immiscés dans leur vie. Dans ce groupe se mêlent des jeunes du quartier et des déplacé·es du sud du Liban ou de la banlieue de la capitale libanaise. Ils et elles viennent chercher ici une échappatoire ou un exutoire à leur quotidien. *"L'idée de ces exercices est de permettre aux déplacés d'exprimer leurs sentiments"*, confie le professeur tout en y prenant part. Acteur et metteur en scène, le quadragénaire a à cœur de donner un sens aux événements que traverse son pays : *"La guerre, ce n'est pas seulement les bâtiments détruits ou les morts, mais aussi une histoire à garder vivante à travers les récits, les dessins, le cinéma et la poésie. C'est le rôle de l'art de donner une matière à réflexion pour les générations futures."*

Depuis le début du mois de mars, le Hezbollah, parti politique et organisation paramilitaire chiite proche de l'Iran, précipite le pays dans le conflit régional. Voulant venger la mort de l'ayatollah Ali Khamenei tué le 28 février dernier à Téhéran, il tire des roquettes en direction d'Israël. L'État hébreu réplique avec force et ordonne l'évacuation des civil·es dans le sud du pays et la banlieue sud de Beyrouth. Plus d'un million de personnes se retrouvent sur les routes. Au sud, 14 % du territoire est concerné, dont de grandes villes comme Tyr. Ceux et celles qui étaient venu·es y chercher refuge – lors de la dernière guerre de 2024 ou pour fuir les bombardements israéliens ayant continué malgré le cessez-le-feu signé en novembre 2024 – sont contraint·es de fuir à nouveau. Depuis début mars, le Liban compte à nouveau ses morts, 1497 personnes, dont 130 enfants au moment où sont écrites ces lignes, et 4639 blessé·es.

"LE THÉÂTRE, C'EST UNE THÉRAPIE"

Aux cours de théâtre du Colisée, Zahra Fares, 16 ans, fait partie des élèves les plus assidu·es. Sur scène, son énergie débordante se remarque. Originaire de Maroun al-Ras, à la frontière avec Israël, c'est la deuxième fois en deux ans qu'elle quitte son village. Aujourd'hui, elle vit avec sa famille dans un appartement loué en urgence non loin du Colisée. C'est par hasard qu'elle a découvert le théâtre, en entendant parler des films que diffuse le soir l'Association Tiro. Elle qui rêve de devenir actrice s'y rend dès son arrivée à Beyrouth, début mars. *"Le théâtre, c'est une thérapie"*, explique-t-elle, le regard pétillant. Un endroit où elle peut *"exprimer tout ce qui dérange et qu'on a sur le cœur"* et où elle peut également se *"découvrir elle-même"*. •••



↑
Kassem Istanbouli, fondateur de l'association Tiro et propriétaire des trois cinémas gérés par elle, au Colisée de Beyrouth, le 6 mars.



↑
L'Empire, cinéma géré par l'association Tiro qui accueille les réfugié·es à Tripoli, le 16 mars.

→ Si elle s'accroche autant à la scène, c'est aussi pour ce qu'elle permet de dire. *"Le théâtre est le moyen le plus puissant de transmettre une idée. On peut y faire passer un message politique à travers le rire. Les gens s'amusent mais le message les touche"*, assure-t-elle. Alors, dès que possible, elle se présente au théâtre. Comme ce 12 mars où quatre élèves seulement se sont déplacé·es. Quelques heures plus tôt, l'armée israélienne avait annoncé une frappe imminente sur un immeuble du quartier de Bachoura, à environ deux kilomètres du théâtre, au centre de la capitale. Les autres ont préféré rester dans les refuges, à l'abri de bombardements qui semblent les rattraper, inlassablement.

Dès la reprise des hostilités en mars, les membres de l'Association Tiro se sont réuni·es. Comme en 2024, Tiro décide d'ouvrir le Théâtre national libanais pour accueillir les déplacé·es – le cinéma Rivoli à Tyr, l'Empire à Tripoli et le Colisée à Beyrouth. C'est en l'honneur de Selena, fillette de 7 ans qui prenait des cours de dessin avec Kassem à Tyr et tuée dans un bombardement israélien en 2024, que l'association avait pour la première fois servi de refuge.

Mohammed Beydoun est arrivé au Colisée il y a quelques jours après les ordres d'évacuation, fuyant le Sud dont il est originaire. Il a mis plus de quinze heures à rejoindre la capitale, un trajet qui lui prend d'ordinaire une heure. D'énormes embouteillages causés par la panique ont saturé les routes, mettant les nerfs des déplacé·es à rude épreuve. S'il a décidé de partir car la situation *"devenait trop dangereuse"*, lui qui a vécu l'invasion israélienne du Liban en 1982 tient à affirmer son soutien à la *"résistance" [le Hezbollah]* et érige cette dernière en devoir.

Après trois jours à dormir dans sa voiture, sur la corniche de Beyrouth, c'est Kassem qui a ouvert au septuagénaire les portes du théâtre, où il loge aujourd'hui avec son frère et la famille de ce dernier. *"Ce n'est pas le grand luxe ici, mais au moins il ne fait pas froid et on a de l'électricité"*, constate Mohammed, grand sourire, marqué par les signes de l'âge. Il s'est installé à l'étage, sur le balcon qui surplombe la salle. Quelques matelas sont répartis sur les marches. Dans un coin, une pile de chemises et de pantalons. Ce ne sont pas les siens ; lui n'est parti qu'avec ce qu'il portait sur le dos. Ces derniers



↑
Bombardement israélien sur la banlieue sud de Beyrouth, la Dahiyé, le 10 mars.

jours, pour occuper le temps, il s'est lancé dans la lecture des ouvrages de la bibliothèque du théâtre. Le passage du barbier, quelques fois par semaine, lui offre une autre distraction et un *"rafraîchissement bienvenu"*.

"LA MUSIQUE PEUT COUVRIR LE BRUIT DES BOMBES"

Dans le hall d'entrée du Colisée, des cartons s'empilent : nourriture, bouteilles d'eau, couvertures. Ils proviennent de dons et de collectes organisées par l'association. Pour l'instant, aucune aide institutionnelle ne leur est parvenue. Alors Kassem lance des appels aux dons en ligne pour subvenir aux besoins des centaines de personnes hébergées dans les trois théâtres. *"Nous avons un espace qui est libre, alors que les gens dormaient dans la rue, les recevoir ici était une évidence"*, assure celui pour qui *"le théâtre et la culture n'ont aucune valeur sans l'être humain"*. Dans cette logique, accueillir, organiser des ateliers, projeter des films, tout participe d'une même dynamique qu'il revendique comme une *"résistance culturelle"*. Pile électrique hyperactive, cette figure de la scène culturelle du Sud-Liban enchaîne les allers-retours entre les différents théâtres.
À Tyr, dont il est originaire, il apporte les médicaments qu'on ne trouve plus maintenant dans les pharmacies de la ville.
Le 22 mars, une première frappe israélienne suivie d'une deuxième le lendemain a détruit le pont de l'autoroute reliant le Sud au reste du pays. Il ne reste plus qu'une route d'approvisionnement. Pourtant, ceux et celles qui ont trouvé refuge dans le cinéma Rivoli ne souhaitent plus plier bagage. Las·ses de se déplacer, les réfugié·es ont décidé de rester coûte que coûte. Kassem leur rend régulièrement visite. Alors que la périphérie de la ville est régulièrement sous le feu israélien. Il est convaincu que *"la musique peut couvrir le bruit des bombes"*, ou du moins en atténuer l'impact. En plus des activités qu'il organise au cinéma, le metteur en scène donne également des cours de dessin dans un centre de réfugié·es qui se trouve dans l'université de la ville. Il se dit marqué par les motifs que les enfants choisissent de représenter : une maison, un arbre. *"Ils sont connectés à leur terre. Ils n'oublient pas leur ancrage, et je trouve ça très fort"*, explique-t-il.
À Tyr, de nombreuses familles réfugiées ont fui leurs villages frontaliers lors de la guerre de 2024, elles n'ont jamais pu rentrer. Depuis la signature d'un accord de cessez-le-feu en novembre 2024, la Force intérimaire des Nations unies au Liban (Finul) avait noté plus de 10 000 violations de ce dernier par l'armée israélienne, jusqu'à la reprise de la guerre ouverte début mars.

UN REFUGE PRÉCIEUX

Dans plusieurs régions du pays, à mesure que les déplacé·es affluent, les tensions apparaissent. À Tripoli, ville majoritairement sunnite, des manifestations ont lieu dès les premiers jours de la guerre contre l'accueil de populations venues du Sud, souvent perçues comme proches du Hezbollah. Les frappes israéliennes ont mis à mal les élans de solidarité de la population libanaise envers les déplacé·es, majoritairement chiites, en leur posant une cible dans le dos. La crainte d'attirer les bombardements, déjà observés •••

"Le théâtre et la culture n'ont aucune valeur sans l'être humain."

Kassem Istanbouli, acteur et cinéaste libanais, fondateur de l'ONG Tiro Association for Arts



→
Atelier de théâtre pour des jeunes de Beyrouth et des déplacé·es du Sud-Liban animé par Kassem Istanbouli au Colisée, à Beyrouth, le 15 mars.

↓
Lits installés pour les réfugié·es dans la salle principale de l'Empire à Tripoli, le 16 mars.

→ dans certaines zones résidentielles, alimente une forme de méfiance. Wassim El Adhami, 56 ans, responsable des médias de l'association Tiro, a vu ces images circuler sur les réseaux sociaux, mais insiste sur une autre réalité : *"Dans nos théâtres, nous accueillons tout le monde, sans distinction. La solidarité et l'entraide sont des valeurs fondamentales en temps de crise. C'est le minimum de notre devoir moral, national et humain."*

À Tripoli, l'association héberge six familles venant du Sud entre les murs du cinéma Empire, dans le centre-ville. Parmi elles, Hanan Kurdi, 42 ans, dont l'histoire est rythmée par les conflits régionaux de ces dernières années. Originaire d'Idlib, en Syrie, elle a fui la guerre civile en 2014 pour s'installer à Tyr, où elle a trouvé du travail dans une petite échoppe de boissons chaudes. Hors de question pour elle de rentrer dans son pays natal, même après la chute de la dictature de Bachar Al-Assad le 8 décembre 2024. Après dix ans, elle a réussi à trouver une forme de stabilité dans sa nouvelle ville, avant que la guerre ne la rattrape une nouvelle fois.

Dès les premiers bombardements, elle décide de partir, rassemble quelques vêtements et les médicaments de son fils, atteint de trisomie, et prend la route pour Beyrouth avec ses trois enfants. Elle se débrouille seule avec eux, son mari étant décédé il y a plusieurs années. Mais sur place, elle se heurte à une autre forme de violence : les écoles transformées en refuges refusent de l'accueillir, les places étant réservées aux Libanais·es. *"J'étais effondrée. Je leur ai dit que je devrais retourner sous les bombes, sans abri, mais rien ne les a fait changer d'avis"*, raconte-t-elle. Une connaissance lui parle alors du Colisée et de Kassem Istanbouli. Il l'oriente vers le cinéma de Tripoli, jugé plus sûr pour son fils car hors des zones de bombardement. Là, elle trouve *"une famille"*.

"Je ne vais pas dire que nous sommes des réfugiés heureux, mais presque."

Danièle, habitante de Housh, quartier de Beyrouth bombardé

En cette période de ramadan, tout le monde se retrouve en fin de journée dans le hall du cinéma pour partager l'*iftar*, le repas de rupture du jeûne. Quelques tables en plastique accueillent un repas préparé par une autre association de la ville. La plupart étaient déjà là en 2024. Les réfugié·es se disent soulagé·es de retrouver des visages connus pour affronter cette nouvelle épreuve. C'est le cas de Jihan Murad, 28 ans, actrice et bénévole au théâtre de Tyr avec sa mère Danièle, et qui y a trouvé refuge avec cette dernière et son père, Nabil. Leur quartier, Housh, en bordure de la ville, est régulièrement visé par l'armée israélienne. Enveloppée dans son manteau en fourrure beige, la jeune Franco-Libanaise peste contre les *"profiteurs de guerre"* qui augmentent les loyers à l'arrivée des déplacé·es et bénit *"les associations qui* [leur] *ont tout apporté"*. *"Je ne vais pas dire que nous sommes des réfugiés heureux, mais presque"*, ajoute Danièle, un sourire en coin.





←
Atelier de théâtre au Colisée, à Beyrouth, le 15 mars.

Non loin de là, sur des matelas empilés au pied de la scène, au milieu des dessins d'enfants, Raba Ibrahim, 38 ans, aide son fils Daoud, 9 ans, à faire ses devoirs. Il n'a plus cours depuis qu'il a quitté Tyr. Ses enseignant·es lui envoient des fichiers audio pour tenter de maintenir un semblant de continuité. Aujourd'hui, il n'a fait qu'une heure d'arabe – difficile de se concentrer dans ce nouvel environnement. *"C'est compliqué pour lui"*, reconnaît sa mère. Avant même les ordres d'évacuation, elle décide de partir. *"Il y a eu beaucoup de bombardements dans mon quartier, et cela effrayait les enfants"*, raconte-t-elle. Elle prend donc la route avec ses deux fils et ses parents âgés. Elle ne veut pas les laisser derrière elle. Toute la famille vit désormais au théâtre. *"Les enfants disent qu'ils ne veulent pas se laisser abattre*, confie-t-elle, *mais je vois bien que c'est dur pour eux. Ça me fait mal au cœur."*

Pour leur assurer un semblant de normalité et leur faire oublier la guerre, l'association Tiro diffuse gratuitement tous les soirs un film dans ses cinémas. *"Malgré la guerre et l'exil, nous avons l'occasion d'offrir à ces enfants un moment de répit, hors de l'horreur de leur quotidien"*, raconte Kassem Istanbouli.

À Beyrouth, il est 18 h 30 quand les premiers enfants passent les portes du Colisée. Les habitué·es des lieux se ruent dans l'escalier principal pour prendre les meilleures places de la salle. Une odeur de pop-corn emplit les lieux. Une demi-heure plus tard, une centaine de personnes ont pris place sur les fauteuils de velours rouge du cinéma. Ce soir-là, c'est *Lilo & Stitch* qui passe à l'écran. Pendant que le film défile, la guerre, elle, attend dehors.

Pour en savoir plus et faire un don à la Tiro Association for Arts : tiroarts.org.



“Être un alien queer est l’un de mes sujets”

On découvre enfin Olivia Laing en France. À l’occasion de la traduction de *Lonely City*, l’écrivain·e britannique évoque son identité trans, la résistance au fascisme et la solitude, sujet poétique et politique d’une œuvre entre *narrative nonfiction*, autobiographie et essai.

Texte Nelly Kaprièlian
Photo Elliott Morgan
pour Les Inrockuptibles

On s’étonne qu’il ait fallu dix ans pour qu’un livre aussi profond que *Lonely City* soit traduit en France. L’écrivain·e (qui se définit comme non-binaire), que l’on découvre aujourd’hui chez nous mais qui a déjà publié huit livres en Angleterre, navigue entre la *narrative nonfiction* et le roman. Dans *Lonely City,* iel prend comme point de départ sa propre solitude – alors qu’iel débarque à New York pour vivre avec un homme, ce dernier l’abandonne – pour explorer tous les non-dits, tous les sentiments, comme la honte et la souffrance, liés à la solitude. Mais aussi l’incroyable force créative qu’elle peut déclencher.
Lonely City est un mélange d’autobiographie et d’essai qui, à travers les figures d’Edward Hopper, Andy Warhol, Klaus Nomi, Zoe Leonard et bien d’autres, passe de l’épidémie de sida aux nouvelles technologies – qui isolent plutôt qu’elles ne rassemblent – pour faire le portrait poétique et politique de l’être humain confronté aux changements de ces dernières décennies. On rencontre l’auteur·rice un matin ensoleillé chez son agent à Londres, en plein Soho, plein·e d’une énergie communicative. Avec Laing, pas question de baisser les bras.

Vous vouliez explorer toutes les facettes de la solitude ?

Olivia Laing — Quand j’ai commencé *Lonely City,* je vivais à New York, je venais de terminer mon livre précédent *[*The Trip to Echo Spring, *2013],* qui portait sur les écrivains américains et l’alcool. Cela avait déjà à voir avec la solitude. Et là, à NYC, je faisais moi-même l’expérience douloureuse de la solitude. J’ai pris conscience qu’il y avait un tabou lié à la solitude, que les gens parlaient de leurs deuils, de leurs problèmes, mais pas de leur solitude. Bref, j’étais dans un territoire inexploré et, pour l’écrivain·e que je suis, c’était très excitant. Mais je ne voulais pas écrire des mémoires, dire ma tristesse ne m’intéressait pas. Ce qui m’intéressait, c’était d’écrire quelque chose de beaucoup plus philosophique, explorer la solitude sous une multitude d’angles et, pour cela, j’avais besoin d’un casting de personnages qui en avaient fait l’expérience de façons diverses. Andy Warhol n’est pas la personne la plus évidemment solitaire, car il était extrêmement sociable, mais je savais que je pouvais faire appel à lui pour son usage de la technologie, sa difficulté à parler, sa timidité, ses relations qui devaient toujours être médiatisées. Henry Darger, l’artiste *outsider,* est un exemple extrême de solitude. Quand j’écris de la *narrative nonfiction,* je construis d’abord un plan ; chaque partie est consacrée à une idée que je veux creuser et, pour chacune d’elles, je convoque les personnes qui vont m’aider à l’explorer. Ensuite, je passe du temps aux archives. Mon travail d’écriture, c’est principalement de la recherche, après j’y mêle les choses qui m’arrivent au même moment, pour que le lecteur m’accompagne dans mon cheminement.

Pourquoi le sentiment de honte est-il autant attaché à la solitude ?

Ce que j’ai compris à mesure que j’écrivais, c’est combien la solitude est politique. Elle a à voir avec la stigmatisation et l’exclusion sociale. Pendant que je travaillais sur l’épidémie de sida, j’ai réalisé que l’isolement des malades provenait de l’extérieur. La honte est associée au tabou de la solitude. C’est difficile de se confier : dire à un ami qu’on est seul, ça a quelque chose de répulsif. J’utilise souvent dans le livre la métaphore d’un champ de glace qui s’étend autour de nous et qui repousse les autres. Il faut identifier la honte, y penser comme quelque chose qu’on ne devrait pas avoir à porter. Maintenant que je suis marié·e, j’ai conscience du pouvoir qu’il y a à retourner auprès d’une personne particulière. On en oublie la vulnérabilité qu’il y a à être seul… •••



À Londres, en mars.

“Dire ma tristesse ne m’intéressait pas. Je voulais écrire quelque chose de plus philosophique, explorer la solitude.”

→ **Vous n’auriez pas envie d’écrire un *sequel* à *Lonely City,* un essai sur le couple ?**

J’ai écrit un roman, *Crudo [2024],* qui explore l’intimité. Car l’intimité est aussi compliquée et c’est en vivant avec mon mari que j’ai réalisé qu’il y avait beaucoup de raisons au fait que j’avais été seul·e. *Crudo* est une façon chaotique et drôle de dire combien être dans une relation est difficile, comme partager un espace avec l’autre ou autoriser ses barrières à s’ouvrir un peu.

Votre chapitre sur David Wojnarowicz est très beau, c’est l’un des meilleurs artistes et personnages de votre livre…

Je n’ai jamais éprouvé autant d’intérêt et d’affection pour un sujet que pour David. Il est mort du sida très jeune et a laissé des archives énormes, des cassettes audio qu’il enregistrait au milieu de la nuit quand il était en train de mourir. Je les ai écoutées seul·e dans une pièce. Il parlait de ses relations, de la peur de la mort, à voix basse, comme s’il s’adressait à un ami. Il était très en colère, très triste – lui qui s’était toujours senti isolé, battu enfant puis rejeté par sa mère – et très emphatique sur le fait que l’art était le meilleur moyen d’exprimer quelque chose à des étrangers, de son vivant ou après sa mort. Je crois que c’est aussi ce qui sous-tend le livre : une des plus belles façons de se sentir moins seul et moins étranger, c’est par l’art. Il voulait communiquer ce sentiment de trahison qu’il avait ressenti enfant et sa colère, mais sans amertume. Ses amis disent qu’il était courageux, et on voit à quel point cette qualité est primordiale aujourd’hui. Quand l’épidémie de sida a commencé, il en est devenu une figure extrêmement importante, grâce à son honnêteté.

Beaucoup d’artistes dont vous parlez sont gays. Être queer, c’était la porte ouverte à la solitude ?

Ma mère était lesbienne, j’ai grandi dans une famille homosexuelle dans un quartier très homophobe et je suis trans. Donc ce sentiment d’être un alien queer est absolument l’un de mes sujets principaux, le prisme à travers lequel j’écris. Oui, l’homophobie est l’un des grands facteurs de la solitude dans mon livre. Mais c’est plus large, ce sentiment de stigmatisation ou d’exclusion peut aussi s’appliquer à ceux qui ont l’air bizarre, qui sont perçus comme “déviants” par une société si vous n’arrivez pas à vous intégrer. L’expérience de cette solitude subie a été faite par les homosexuels ou par ceux qui avaient le sida, mais elle peut être vécue par tant d’autres personnes : les réfugiés, les immigrés, les SDF.

En Angleterre, la stigmatisation des personnes trans est terrible. Comment la vivez-vous ?

Nous vivons à une époque effrayante, mais ce genre de stigmatisation a été la réalité de la communauté gay pendant longtemps. Ça s’est amélioré un peu depuis vingt ans, mais si vous avez grandi là où j’ai grandi, vous comprenez que c’est au fond toujours présent. Les peurs liées à la différence ont été instrumentalisées par la droite. Ils ont décidé qu’ils n’aimaient pas les trans. C’est donc venu de la droite dure qui a réussi, à coups d’arguments malins, à fracturer la gauche via les femmes cis. Heureusement, la communauté trans est très résiliente.

Mais comment expliquez-vous cette haine des trans de la part des femmes, des Terf (Trans-Exclusionary Radical Feminist, soit féministes radicales excluant les personnes trans) ?

C’est compliqué. On vit dans un monde très misogyne, surtout envers les femmes qui commencent à vieillir. Cette bataille entre les gamins trans et des femmes cis prenant de l’âge a explosé sur internet il y a huit, dix ans. Elles ont eu l’impression qu’elles avaient trouvé un ennemi, une bataille à mener qui allait leur rendre leur visibilité, le sentiment d’être plus fortes, plutôt que de s’attaquer à notre ennemi commun, qui est le patriarcat. J.K. Rowling a décidé de consacrer ses ressources, énormes, à empêcher les jeunes de transitionner, ou à leur interdire l’accès aux toilettes publiques. Alors que notre ennemi, ce sont les hommes violents, les violeurs. Le fait que ces femmes veulent être définies par leur corps, leur biologie, c’est ce contre quoi les féministes se sont violemment battues dans les années 1970. L’anti-“wokisme” attaque toutes les idées progressistes ainsi que tout ce qui est intellectuel. Toutes ces choses sont connectées. Mais au moins, aujourd’hui, cela a le mérite d’être clair, la rhétorique de ces gens est soudain dénuée des fards de la politesse.

Vous finissez *Lonely City* sur le manque d’empathie…

Ce livre traite beaucoup de la vulnérabilité et de ce que l’on en fait. Dans mon avant-dernier livre, *Everybody [2021],* j’abordais la façon dont certaines personnes utilisent votre vulnérabilité. Si elles veulent avoir le pouvoir, elles vont vous rendre vulnérables, vous rabaisser, vous humilier pour se donner l’impression d’être puissantes. C’est ce que fait Donald Trump. La seule manière de se battre contre ça, c’est de comprendre que les autres existent, que leurs besoins sont réels. La littérature, l’art nous aident à cela. Il y a ce fantasme de l’individualité absolue, ou le fantasme sadien du contrôle absolu, alors qu’en fait nous sommes tous interconnectés. C’est cette forme de dépendance qui répugne les gens, et pourtant nous sommes bel et bien dépendants les uns des autres.

Vous évoquez notre besoin d’être regardé·es à travers un certain Josh Harris, qui a inventé la téléréalité sur internet, une expérience prototype de ce qui deviendra *Big Brother* puis *Loft Story*. Des gens vivant dans un loft filmés en direct sur le net. Puis il a recommencé avec *We Live in Public,* cette fois juste lui et sa petite amie, filmé·es en permanence, avec les commentaires des personnes qui regardent. Et ça se passe très mal, dans l’agressivité…

Josh Harris a prédit ce qu’internet allait devenir, alors qu’à l’époque on pensait encore que la technologie allait permettre aux gens de ne plus être isolés, de se rassembler. Dix ans après l’écriture de mon livre, internet est devenu un outil de contrôle

pour le capitalisme. Harris a réalisé que l'amour et la reconnaissance qu'il cherchait, que l'on cherche tous, allaient devenir quelque chose d'horrible, une surveillance, un lieu de haine, de cruauté. En fait, c'est ce qui nous est arrivé à tous, par exemple avec Twitter : au début, des gens discutaient entre eux – c'est sur Twitter que j'ai rencontré mon mari – et ça a fini en *revenge porn,* en menaces de mort, en outil de haine.

Quels sont les aspects positifs de la solitude ?

Vous ne pouvez pas être un artiste sans avoir une relation à la solitude. Pour dialoguer avec les idées, avec les morts, vous devez être seul. Virginia Woolf évoque dans son journal sa joie d'écrire dans son bureau et d'entendre des bruits provenant du bureau de Leonard pendant qu'il travaille. C'est, pour moi, le summum de l'intimité. Écrire tous les deux en parallèle. La solitude est une force qui a généré tellement d'œuvres d'art. On devient écrivain ou artiste quand on ressent un peu trop, qu'on pense un peu trop, alors on a besoin de créer pour pouvoir exprimer toutes nos perceptions. Au fond, et pour tout le monde, la solitude a quelque chose d'honnête, peut incarner un refus de se conformer. La solitude aide à devenir ce que l'on est vraiment.

Quel est le point commun de tous vos livres ?

Ils nourrissent une longue conversation. Chaque livre poursuit un raisonnement que je mène, un livre débouche sur un autre… *Everybody* a pour sujet la violence et l'enfer ; mon livre sur les jardins, *The Garden against Time [2024],* porte sur le paradis ; et dans mon roman *The Silver Book [2025],* j'écris sur Pasolini. Ce sont des livres dont l'enjeu porte sur la manière de survivre au fascisme, comment trouver des façons de faire, de vivre.

Alors, comment ?

Parler à des gens est essentiel, les écouter, échanger… C'est fort de résister à la tentation qu'il y a aujourd'hui à isoler les gens dans des petits groupes. Le but de la droite est de plus en plus clair : détruire l'art et la pensée. Or l'art et la pensée sont des outils cruciaux pour résister, pour développer l'empathie, le soin et l'interdépendance plutôt que la soumission au pouvoir. Pasolini, dans *Salò ou les 120 Journées de Sodome,* interrogeait ce qui autorise le fascisme à prendre le contrôle : c'est le conformisme et la complicité. L'étrange capacité à rester endormi dans les pires moments, juste parce que c'est plus confortable d'être insensible.

Vous travaillez sur un nouveau livre ?

Je viens de le commencer. Il sera consacré aux années 1970 et à la crise du pétrole. Et aujourd'hui, c'est fou de voir ce qui se passe en Iran et toutes ces questions qui reviennent sur le tapis. Je parle souvent du capitalisme d'une façon générale, mais là, je veux voir comment cela opère précisément.

Lonely City – Aventures dans l'art de la solitude d'Olivia Laing (Gallimard/"Hors-Fiction"), traduit de l'anglais par Stéphane Roques, 320 p., 19 €. En librairie.



Les Inrocks

Abonnez-vous !

9,90 €/ MOIS

seulement !



- **Le mensuel**
- **Les hors-séries**
- **lesinrocks.com**
- **Invitations exclusives**
- **Les newsletters culturelles**
- **La radio des Inrocks**

Retrouvez l'offre en scannant ce QR Code

Les Inrockuptibles

Complétez ce bulletin et renvoyez-le avec votre règlement à : Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX

❑ **Mensuels + hors-séries pour 9,90 € /mois par prélèvement mensuel automatique,** sans engagement.
Je remplis le mandat de prélèvement SEPA ci-contre.

Je complète mes coordonnées :

☐ **Madame** ☐ **Monsieur** **PAG50**

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Ville ..... **Code postal** .....

Pays .....

Email ..... **@** .....

indispensable pour la gestion de votre abonnement et vos accès au numérique

Téléphone fixe ..... **Téléphone mobile** .....

❑ Je souhaite recevoir la newsletter hebdomadaire des *Inrockuptibles* (musique, cinéma, livres…)
J'accepte de recevoir par email des offres privilégiées des *Inrockuptibles* ❑ OUI / ❑ NON
et de ses partenaires ❑ OUI / ❑ NON

*Mentions obligatoires.

Mandat de prélèvement SEPA

☐ J'autorise l'établissement teneur de mon compte à effectuer les prélèvements présentés par *Les Inrockuptibles* en paiement récurrent dans le cadre de mon abonnement.

En signant ce formulaire de mandat, j'autorise Les Éditions indépendantes à envoyer des instructions à ma banque pour débiter mon compte, et j'autorise ma banque à débiter mon compte conformément aux instructions des Éditions indépendantes.
Je bénéficie du droit d'être remboursé par ma banque selon les conditions décrites dans la convention que j'ai passée avec elle. Ma demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de mon compte pour un prélèvement autorisé.

Mon compte (indiquez les chiffres figurant sur votre RIB)

*|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|
numéro d'identification international du compte bancaire, **IBAN** (International Bank Account Number)

*|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|
code international d'identification de votre banque, **BIC** (Bank Identifier Code)

Date et signature :

pensez à joindre votre RIB

☐ Je retourne le présent **mandat de prélèvement SEPA,** accompagné d'un **relevé d'identité bancaire (RIB)** et de mon **bulletin d'abonnement**.

Nom du créancier : Les Éditions Indépendantes - 10-12, rue Maurice-Grimaud - 75018 Paris.
ICS : FR88ZZZ449670 **Type de paiement** : récurrent.

Vous acceptez que le prélèvement soit effectué à l'installation de votre abonnement.
Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Offre valable 2 mois. Après enregistrement du règlement, réception du premier numéro sous 4 semaines maximum. Vous disposez d'un délai de rétractation de 14 jours à réception du premier numéro (coût des envois à votre charge). L'éditeur, Les Éditions indépendantes, 10-12, rue Maurice-Grimaud, 75018 Paris – RCS Paris 428 787 188 - Tél. 03 44 62 52 35 – est responsable des traitements et collecte des données afin de réaliser l'abonnement au magazine *Les Inrockuptibles*. Vos données sont transmises à nos prestataires de gestion des abonnements et sont conservées pendant 5 ans. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement de vos données et définir vos directives post-mortem à Service Abonnements Les Inrockuptibles - 60643 CHANTILLY CEDEX ou par mail à support@lesinrockuptibles.fr. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, cochez cette case ❑

Les critiques



Myriam Boulos

↗ *What's Ours* de Myriam Boulos p.156.

Abonnez-vous à notre newsletter quotidienne sur lesinrocks.com

Trouble fête

L'ALBUM DU MOIS - Les Inrocks - L'ALBUM DU MOIS -

Quatre ans après un *Eyeye* minimaliste, Lykke Li réintroduit sur *The Afterparty* de belles et grandes orchestrations qui disent la joie et la désolation, l'euphorie et la peur de l'avenir.

C'est hallucinant ce que peut faire l'esprit quand le cœur palpite, quand la nuit promet d'être unique et que les corps sont trop électrisés pour aller dormir. On se dit alors que l'opportunité est trop belle, qu'il est probablement l'heure de se laisser aller à ses pensées les plus hédonistes, sans pour autant rejeter celles qui n'ont que rarement leur place au sein des sociétés contemporaines : être vulnérable, rongé·e par le désespoir ou terrassé·e par les émotions qui accablent n'a plus rien d'embarrassant. La nuit est un voyage : elle offre à chacun·e la possibilité de se réinventer, de gagner en estime de soi, avant que les lumières du jour – ou du club – ne ramènent les corps à la raison, avant que l'on soit de nouveau synchrone avec le monde ordinaire. Avec tout ce que cela suppose de questions et de craintes auxquelles faire face.

The Afterparty a été pensé ainsi, dans l'idée de s'offrir une dernière danse euphorique avant que la gueule de bois n'écrase les désirs. À en croire Lykke Li, cet album est né d'une nécessité : explorer son moi intérieur et tendre vers une certaine forme de jouissance, sans jamais tourner le dos aux questions qui inondent l'esprit quand les sentiments de honte, de vengeance ou de désolation persistent. Les titres de ces nouveaux morceaux sont donc trompeurs : il y a dans *Happy Now, Lucky Again, So Happy I Could Die* ou *Euphoria* l'envie de ne rien masquer des doutes existentiels, des humeurs moroses, de ces moments de descente qui succèdent immanquablement aux moments de *high,* dans des mélodies qui, elles, s'autorisent la volupté, la légèreté et les refrains triomphaux.

À l'inverse de *Eyeye* (2022), qui privilégiait l'épure, *The Afterparty* est un album maximaliste, jusque dans sa conception, entre Los Angeles et Stockholm, auprès d'une section de cordes de dix-sept musicien·nes. *"J'ai tendance à évoquer sans cesse les mêmes thèmes, autant faire preuve d'innovation sur le plan musical",* confiait-elle en 2022, lors de notre dernière rencontre. Pour ce sixième long format, qu'elle présente comme possiblement son dernier, il lui fallait donc aller à l'opposé de ce que lui dictaient les paroles, prendre la tangente de ces vers qui n'ignorent rien de notre vacuité, de notre finitude, ni même de l'absurdité de ce monde. À la mélancolie plombante, la Suédoise a simplement préféré les cordes disco, les rythmes baléariques, les flûtes et les envolées symphoniques, tous ces arrangements luxuriants qui disent bien le degré d'excellence (et d'exigence) que Lykke Li a voulu injecter dans chacun de ces morceaux, les plus exaltés *(Not Gon Cry)* comme les plus vaporeux *(Future Fear)*.

Car *The Afterparty* n'est pas que ça, vingt-quatre minutes de pure extase et de lâcher-prise. *"Cette vie est un couteau dans le cœur"; "Je m'enfonce dans les ténèbres"; "Je suis meurtrie, je suis brisée"*... À l'évidence, c'est aussi un album qui interroge la peur de l'avenir, qui parle de la mort pour mieux célébrer la vie, qui évoque l'amour sans en craindre la perte, qui recherche l'insouciance tout en sachant qu'elle ne durera pas. C'est là, quand ses chansons se jouent des contrastes, quand Lykke Li chante dans un même souffle la souffrance et sa cure, quand son écriture s'évade du cadre de la romance – rappelons que les quatorze titres de *Youth Novels,* en 2008, étaient envisagés comme autant de chapitres à part entière – pour explorer les tensions entre la joie et le chagrin, que sa musique enchante. Parce qu'elle permet de mieux accepter les angoisses récurrentes. Et parce que toutes ces contradictions, mises en son avec un sens aigu du détail orchestral, créent la richesse de cet album, soudain rendu plus ample et foisonnant.

On pourrait, c'est certain, décortiquer chaque mélodie, décrire méticuleusement leurs atours, s'émerveiller à chaque écoute des élans pop de *Famous Last Words* et *Knife in the Heart,* ou l'inverse, dire combien elles laissent sans voix, combien elles troublent, mais la vérité, c'est que *The Afterparty* contient simplement trop de beauté pour être réduit à quelques superlatifs. Il est de ces albums qui, par leur sérénité apparente et leur sincérité déroutante, favorisent une écoute répétée, obsessionnelle, et parviennent à faire croire le plus naturellement du monde que plus rien n'existe autour. Y compris lorsque paraissent les premières lumières du jour.



Maxime Delcourt

The Afterparty (Neon Gold Records/Virgin Records/Universal). Sortie le 8 mai.

Retrouvez le "Pourquoi j'aime" de Lykke Li p.32.

Chloé Le Drezen/Neon Gold Records



FENIAN de Kneecap

Toujours aussi séditieux, le trio rap le plus subversif du moment porte haut ses revendications politiques, avec la fierté irlandaise pour étendard.

La musique de Kneecap est une affaire de réappropriation. Une réappropriation des mots, d'un rap vampirisé par la culture anglophone, d'une histoire irlandaise trop souvent tombée aux oubliettes. Une affaire de lutte politique, aussi, contre l'impérialisme et ses dommages. Alors rien de plus évident que d'entendre Mo Chara, Móglaí Bap et DJ Próvaí rapper en gaélique irlandais davantage qu'en anglais, car à quoi bon manier outre mesure la langue de celles et ceux qui, dès le XIII[e] siècle, ont colonisé l'île verte pour satisfaire leurs intérêts avant de violenter les indociles ? De retour avec un deuxième album tout aussi séditieux que le précédent, *Fenian,* le trio rap le plus subversif du moment affiche d'emblée ses intentions, la fierté irlandaise en étendard. Invoquant les fénien·nes, ces révolutionnaires qui s'échinaient à chasser les Britanniques contre vents et marées, Kneecap ouvre ce nouveau disque avec les voix d'une poignée d'activistes ayant dédié leur vie à la défense de la langue irlandaise : Aoife Ní Riain, Gearóid Ó Caireallain, Brendán Ó Fiaich, Manchán Magan, Ciarán Mac Giolla Mhéin…

Les trois musiciens ne louvoient pas. Il est vite question de régler leurs comptes avec le gouvernement britannique, pour le moins hostile à leur encontre depuis le procès pour *"infraction terroriste"* qui a visé Mo Chara l'année dernière, inculpé en mai 2025 pour avoir brandi un drapeau du Hezbollah sur scène. Des poursuites finalement abandonnées, l'affaire ayant été classée par la justice britannique. *"Un cirque de distraction",* dixit Kneecap dans *Carnival,* chanson où résonnent d'ailleurs les slogans scandés par la foule alors amassée devant la Westminster Magistrates' Court de Londres lors dudit procès *("Free, free Mo Chara!").* Les trois Irlandais n'hésitent pas à en remettre une couche (voire deux ou trois), s'attaquant directement au Premier ministre britannique dans *Liars Tale,* par le biais d'un *"Fuck Keir Starmer!"* envoyé avec une colère tout droit venue des viscères. Sans jamais oublier le peuple palestinien, envers lequel la bande irlandaise témoigne un soutien sans faille, sur scène comme ailleurs. Kneecap s'allie ainsi à Fawzi – rappeur originaire de Ramallah – au sein de *Palestine,* ode à la solidarité entre les peuples opprimés.

Au-delà des revendications nécessaires brandies de chanson en chanson, ce disque rutile par sa production kaléidoscopique. Aux manettes : le grand Dan Carey, qui semble tracer un nouveau sillon pour les Irlandais. Celui d'un son plus créatif, sculpté de détails qui vous chatouillent l'oreille et servent le propos des morceaux avec habileté. On déambule ainsi de couleurs en couleurs, qu'elles soient trip-hop *(Carnival, Occupied 6),* jungle *(Headcase, An Ra),* acid house *(Big Bad Mo),* presque dub *(Gael Phonics)* et rock *(Fenian, Cocaine Hill).* Nul doute qu'avec *Fenian,* Kneecap signe un disque ambitieux et fouillé, nourri par une rage fertile. Pour l'instant, leur conscience politique est une excellente boussole artistique. **Louise Lucas**



Fenian (Heavenly/PIAS). Sortie le 1er mai. En concert au Zénith Paris - La Villette, le 20 novembre.

LITTLE WIDE OPEN de Kevin Morby

Le délicat songwriter nous invite à découvrir son cher Midwest grâce à un folk-rock authentique au charme durable.

"Welcome to the badlands", entonne Kevin Morby, comme une invitation à contempler les plaines infinies de son cher Midwest. Six ans après *Sundowner* et quatre ans après le sublime *This Is a Photograph*, le musicien originaire de Kansas City poursuit sa fresque sur l'Amérique profonde et contemporaine avec *Little Wide Open*. Fidèle au folk-rock, avec sa dimension authentique et intimiste, Kevin Morby raconte son territoire : *"Il y a quelque chose d'involontairement musical au Midwest : les cigales qui chantent dans les arbres, un train qui passe, une sirène anti-tornade qui se déclenche…* Avant d'ajouter : *si tu écoutes, il y a ces sons presque menaçants qui prennent place sous le ciel immense. Sa laideur et sa beauté, et comment les deux fonctionnent ensemble, simultanément."*
Dans ce nouveau chapitre, aussi personnel soit-il, Kevin Morby s'affranchit délicatement d'un sentiment de nostalgie, déployé en filigrane dans ses albums passés. À la production, Aaron Dessner, le cofondateur de The National, lui donne de la hauteur. Les invité·es se multiplient, de la virtuose guitariste Meg Duffy à l'iconique Lucinda Williams en passant par des musicien·nes comme Tom Moth, Andrew Barr, Justin Vernon ou encore Katie Gavin. Tout en préservant la liberté du chanteur américain, sa signature et son goût pour les morceaux dépouillés *(Die Young, Javelin)*, et en lui laissant le temps de formuler le présent *(Natural Disaster)* pendant que le soleil rase l'horizon. **Juliette Poulain**



Little Wide Open (Dead Oceans/Modulor). Sortie le 15 mai. En concert à la Salle Pleyel, Paris, le 6 juillet.



Kevin Anderson/Dead Oceans

Le Crédit Mutuel donne le LA

Nuits sonores

13—17 MAI 2026 LYON

23e édition nuits-sonores.com

808 State live
999999999 live
aamourocean x PLEUR live
Acid Arab
Adiciatz live
Adrian Sherwood live av
Aïta Mon Amour live
Alex Wilcox live
Amelie Lens
amnē b2b Lisa More
Anamanaguchi live
Anetha b2b Vel
Arsenal Mikebe live
Baalti
Baby Volcano live
Bad Boombox
Batu (w/ Leeza Pritychenko av)
Bolip live
Beatrice M.
Belaria b2b Kendal
Ben Klock
Ben Sims
Ben UFO
Benedikt Frey b2b NVST
Blood of Aza b2b Kavari
Bogdan Raczynski live
Carl Craig b2b Seth Troxler
Carrier live
Cera Khin
Cinthie live
Clémentine
Colin Benders live
Cortisa Star live
Craig Richards b2b Ivan Smagghe
dBridge live
De Grandi live
Deadbeat & Tikiman live
Deena Abdelwahed
Dinamarca
Dj Babatr
DJ Fuckoff
DJ Gigola b2b Busy P
DJ Nobu
DJ Pompompom
DJ Travella
DJ Dave live coding
DjRUM
Ehua & Flore live
Emma-Jean Thackray live
Fat Dog live
Folamour
Four Tet
Gabber Eleganza & Yuta Umegatani
Garnier plays COD3 QR
GiGi FM
gyrofield
HAAi b2b Leftfield dj
Hirma b2b Mendi
James Holden & Wacław Zimpel live
Jokkoo Collective presents Organic Intelligence live av
Juan Atkins
Kali Malone live electronic
Kangding Ray live av
Kelman Duran, AGF, Kiani del Valle & Theresa Baumgartner present 'Pitch, Pigeon, Puerta' live
Kirara & Krimska
Kiss Facility live
KITTIN & MCR-T decks & mics
KUKII live
La Louuve
LB aka LABAT 70 to 150 bpm set
Lila Sky live
LinLin live
Loto Retina live
Maara live
Mac Declos b2b Ogazón
Mad Professor & Sister Audrey live
Mala
Miley Serious b2b Hyas
Mochakk
Mona San live
Nathan Fake live av
Nati Boom Boom
Nazar hybrid live
Nesa Azadikhah b2b Sina XX
NET GALA live
Nikki Nair
No Plexus live av
Noémi Büchi presents Exuvie live av
notinbed
Nuage Rose
Omar Souleyman live
OMOLOKO
Optimo (Espacio) b2b Paula Tape
Paul Seul
Peaches live
Powell live av
RIP Magic live
Rødhåd b2b Tauceti
Roza Terenzi live
Sama' Abdulhadi
Scattered Purgatory live
Scratchclart & DarkmanZulu
SHIBUUYA! live
Sindh live
Skream & Benga
Sonia Calico
Sonja Moonear
Tash LC
The Sabres of Paradise live
Tri/xon ft. Aunty Rayzor & Kabeaushé live
TSUNIMAN b2b Zara
Urumi
Uzi Freyja live
Vel ambient live
Von Bikräv
Vril & Wata Igarashi pres. Phantom Circuits live
WSNWG live
Rødhåd
Dasha Rush
Jako Jako
UFO95
Xiaolin live
Zulu live

LAB
Allegra Rusconi
Amandine Gay
Kometa
Observatoire des multinationales
Paye ta vie d'artiste
Sophie Lemaître
Virginia Rollando
Radio Lab
FIP
Carhartt WIP Radio
Radio Flouka
Seoul Community Radio

& plus encore…

TRAIN ON THE ISLAND d'Aldous Harding

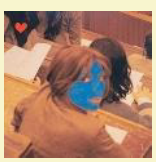
L'artiste néo-zélandaise développe toujours son univers pointilliste dans l'épure. Et fascine par sa faculté à nous embarquer ailleurs.

Neuf ou dix titres sans fioritures et agencés de manière à former un album presque traditionnellement pop, il n'en faut jamais plus à Aldous Harding pour faire advenir sa magie. Cet art du dépouillement – presque pointilliste – qu'elle a transposé, tour à tour, à l'angoisse propre au *Southern Gothic,* aux rêveries contre-culturelles sous influence Laurel Canyon ou à l'âge d'or de l'avant-garde new-yorkaise, est plus que l'expression d'une nostalgie du siècle dernier.

Sans vouloir convoquer les indicibles créatures de H.P. Lovecraft, la musique de la Néo-Zélandaise a toujours été plus que ce qu'elle ne paraissait (un cas pratique du *more than meets the eye,* dans la langue de Shakespeare). Comme si la trentenaire opérait depuis un plan de réalité qui nous serait inaccessible et qu'elle nous laisserait entrevoir par un judas ; une minuscule déchirure dans la toile de l'univers. Dans cette duplicité à la fois rassurante et terrifiante, celle qui renâcle toujours à la tâche d'exprimer ce qui se joue dans ses textes décousus et mutants tisse une nouvelle fois le canevas de son cinquième album, *Train on the Island.* Car l'inquiétante étrangeté d'Aldous Harding fonctionne encore à plein régime.



Avec ses vers en forme de tweets mystiques sur l'ouverture *I Ate the Most* ou l'énigmatique punchline au cœur du single *One Stop ("J'ai rencontré le vrai John Cale/Il n'avait rien à dire mais je m'en fiche/J'ai rangé la scène pendant qu'il mangeait du riz."),* une sorte d'hyperréalisme transcende ce nouveau disque. Pourtant, *Train on the Island* ne saurait être un album postmoderne à la manière de ceux de la prêtresse de l'Americana, Lana Del Rey, ou le produit d'un détachement affecté comme chez Bar Italia. Porté par sa voix protéiforme, perpétuellement changeante et questionnant notre altérité, cette nouvelle production vient encore une fois d'ailleurs. Comme lors de ses hypnotisants concerts, Aldous Harding et son folk alien nous happent avec ce *Train on the Island.*



Théo Dubreuil

Train on the Island (4AD/Wagram). Sortie le 8 mai. En concert à la Salle Pleyel, Paris, le 12 juin.

ORANGE de White Fence

Le Californien Tim Presley renoue avec le lo-fi cabossé de ses plus belles années.

Rien n'est écrit d'avance, encore moins calculé. Les disques de Tim Presley ont toujours donné l'impression d'obéir à une mécanique involontaire, faite d'heureux accidents, de rencontres inopinées, de collaborations spontanées et d'élans créatifs aussi viscéraux que salvateurs.

Il n'y a qu'à se remémorer ses débuts au sein d'une poignée de groupes punk/hardcore de la côte Ouest, le voir assurer les arrières de Mark E. Smith chez The Fall pendant un temps ou le surprendre à bricoler ses premières chansons signées White Fence sur un 4-pistes cassette, avant que son frère n'ait la brillante idée de les proposer à un label.

En 2019, le musicien ne savait d'ailleurs plus trop où donner de la tête : un deuxième album solo à tendance proto punk en son nom propre ? Un autre disque de garage *sixties* au son typique de son alias immaculé ? Réponse avec l'appellation fusionnelle Tim Presley's White Fence et le fabuleux *I Have to Feed Larry's Hawk,* qui commençait à prendre sérieusement des airs de chant du cygne si ce nouvel album, *Orange,* n'était venu remettre les pendules à l'heure.

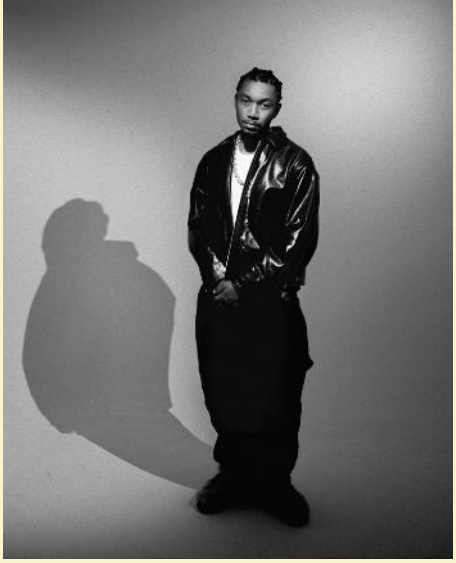
Après sept ans de silence discographique, le Californien retrouve donc ici l'ami Ty Segall (à la production et derrière la batterie) pour mettre en boîte une dizaine de chansons aux mélodies désarmantes comme aux premiers jours. Et à eux seuls, les deux titres placés en ouverture suffisent à invoquer le spectre de *Mr. Adams,* son *banger* lo-fi inaugural de 2010. Les années passent, la candeur White Fence demeure.



Valentin Gény

Orange (Drag City/Modulor). Sorti depuis le 24 avril.

Emma Wallbanks/4AD



FOREVER ENDS SOMEDAY de Wesley Joseph

Le Britannique doté de solides bases jazz et soul délivre un rap pour cœurs sensibles propice à soigner les peines.

Décomplexé par une scène hip-hop qui ose plus que jamais exposer ses plaies, Wesley Joseph n'a cessé depuis 2020 d'aller toujours plus loin dans la catharsis qu'il explore sur des beats plus redevables au jazz et à la soul qu'aux scènes purement britanniques – le grime et la drill. Il y a chez l'Anglais, également diplômé d'une école de cinéma, l'envie d'être à la fois intime et universel, la volonté d'accueillir les émotions sans jamais virer tire-larmes, le désir de créer une œuvre cohérente, qui résulte moins de fichiers échangés sur WeTransfer que d'une réelle alchimie entre l'instrumentation, foisonnante d'idées, et cette voix capable de tout interpréter avec maîtrise.

Sur ce premier album, comme ce fut le cas en 2021 avec l'EP *Ultramarine*, la technique est ainsi mise au service de la vulnérabilité, les humeurs maussades, rehaussées par des mélodies délicatement ouvragées (mention spéciale à Nicolas Jaar sur *If Time Could Talk*) ou masquées dans des textes témoignant d'un vrai sens du storytelling. On pense parfois à Bon Iver (*July*, en duo avec Jorja Smith), d'autres fois aux refrains sentimentaux de Kali Uchis, dont l'un de ses producteurs, Al Shux, figure au casting de *Forever Ends Someday*, à la richesse des productions de Little Simz ou au flow versatile de Danny Brown, présent sur l'imparable *Peace of Mind*.



À l'écoute de ces treize morceaux, on pense surtout à Wesley Joseph, véritable cerveau de ce rap pour cœurs sensibles.

Maxime Delcourt

Forever Ends Someday (Secretly Canadian/Modulor). Sorti depuis le 10 avril. En concert au Main Room, Paris, le 6 mai.

Ollie Heffernan/Secretly Recordings

SIGUR RÓS

Accompagné par

L'ORCHESTRE DE CHAMBRE DE LYON

9 SEPTEMBRE 2026
AMPHITHÉÂTRE 3000 - LYON

sigurros.com/tour, aegpresents.fr et points de vente autorisés

Les Inrockuptibles AEG PRESENTS

2-013910 / 3-013909 - ADAPTATION : HUGOBOOK.COM



LOOK FOR YOUR MIND! de The Lemon Twigs

Les frères D'Addario rempilent pour une nouvelle collection de *pop songs* généreuses et sous hautes influences.

À chaque fois, c'est la même chanson : lors de chaque sortie des deux frangins de Long Island, la chasse aux influences et leur recensement reprennent de plus belle, sorte de passage obligé avant d'engager la conversation, le prérequis à l'ouverture des débats. Une manie qui ne cesse de faire le miel des détracteur·rices, la joie des adorateur·rices, sans parler des puristes qui viennent gonfler les rangs des un·es et des autres. Oui, il y a du Beatles à gogo, toutes périodes confondues. Non, la vague des Beach Boys n'est pas près de se casser. Et évidemment que les douze cordes sonnent comme celles des Byrds ou que la méthode Big Star continue à faire des émules. Plus la référence est flagrante, moins les frères D'Addario ne s'en privent. Brian et Michael sont joueurs. Sur *Look For Your Mind!,* sixième album en dix ans, leur jusqu'au-boutisme est admirable. Là encore, aucune posture, pas plus d'hommage appuyé ou de vulgaire pastiche, mais une succession de chansons écrites, jouées et enregistrées avec une passion débordante, mêlée à une maîtrise de l'art de la composition indéniable. Comme souvent, les morceaux donnent l'impression d'avoir été redécouverts sur de vieilles bandes exhumées des studios Gold Star ou Abbey Road, alors qu'ils ont été façonnés dans une petite piaule de Brooklyn, bourrée d'instruments et de matériel d'enregistrement en tous genres. Les deux frères ont d'ailleurs dû mettre un peu d'ordre dans leur bazar analogique pour accueillir cette fois-ci les musicien·nes qui les accompagnent en tournée, Reza Matin (batterie) et Danny Ayala (basse), ainsi que la bassiste Eva Chambers, croisée chez le trio new-yorkais Tchotchke, dont Brian et Michael D'Addario ont produit les deux albums.
Dopée par cette nouvelle dynamique et l'énergie communicative des concerts, la pop sophistiquée des Lemon Twigs exulte de nouveau (*Nothin'But You, Yeah I Do* et l'impeccable morceau d'ouverture, entre autres). *"Fais gaffe à ton esprit!"*, exhorte-t-elle pour reprendre le titre du disque. De quoi s'attendre à s'encanailler dans les clubs moites de Hambourg *(Bring You Down),* divaguer au petit matin vers St. John's Wood (la superbe *Joy* et ses arrangements à la George Martin) et même tripper sur les hauteurs de Laurel Canyon *(Your True Enemy).*
À chaque fois, c'est la même chanson. Pourvu qu'elle dure.
Valentin Gény



Look For Your Mind! (Captured Tracks/Modulor). Sortie le 8 mai.

DOUBLE EXPOSURE de Penny Arcade

Une boîte à rythmes fauchée donne le *la* à des guitares déglinguées pour produire une pop buissonnière.

Ne surtout pas sous-estimer le pouvoir d'émerveillement d'une pop song. Entre les mains agiles de l'Anglais James Hoare, un petit bijou discret peut, en moins de trois minutes chrono, dissiper les nuages les plus cataclysmiques. C'est précisément dans un contexte mondial pas très fun qu'on découvre le second chapitre de son projet solo, Penny Arcade, deux ans après un premier album déjà enivrant. Une chose est sûre : l'ex-pilier de Veronica Falls, Ultimate Painting et The Proper Ornaments (trois groupes qu'on tenait déjà en haute estime) n'a pas perdu la main en matière de pop radieuse aux élans psychédéliques.
Installé à Marseille depuis peu, cet adorateur de Syd Barrett et du Velvet Underground fait honneur à ses héros sur douze nouveaux morceaux où une boîte à rythmes fauchée donne le *la* à des guitares déglinguées. On pense à l'équilibre entre modestie et beauté pratiqué par son compatriote Studio Electrophonique, mais aussi à l'imaginaire débridé d'Anton Newcombe pour cette façon de regarder dans le rétro (les superbes *Rear View Mirror, Memory Lane* et *Regrets*) sans claustrophobie poussiéreuse. La B.O. idéale pour préférer l'école buissonnière aux tourments du quotidien.
Noémie Lecoq



Double Exposure (Tapete Records/Bigwax). Sorti depuis le 17 avril.
En concert au Chinois, Montreuil, le 4 juin ; au Fury Défendu, Rouen, le 5 juin ; Chez Bertille, Amiens, le 6 juin ; au Ravelin, Toulouse, le 18 juin.

Eva Chambers/Captured Tracks

FIDELITY de Yaya Bey

La rappeuse du Queens déploie toute sa maestria pour confirmer sa réputation d'inlassable chercheuse de sons.

À l'exception d'un sas de décompression de deux ans suivant son explosion avec son (vrai) premier album *Remember Your North Star* (2022), Yaya Bey a passé son temps à entériner son statut d'infatigable chercheuse, à raison d'un projet par an. Chercheuse boulimique de sons (elle est productrice), elle l'est aussi dans son acception universitaire : activiste, et versée dans les sciences sociales. Deux facettes qui s'alimentent dans une exemplaire discographie s'enrichissant aujourd'hui d'un quatrième album : *Fidelity*.
Délaissant majoritairement le rap (sans se départir vraiment de l'influence de la culture hip-hop – son père, Grand Daddy I.U., était membre du groupe new-yorkais Juice Crew dans les années 1980), cette nouvelle collection de seize morceaux reprend là où son troisième album, *Do It Afraid* (2025), nous avait laissé·es. Si ce dernier travaillait à dépasser la trop restrictive image de la femme endeuillée – le précédent, *Ten Fold* (2024), étant notamment marqué par la perte de son père –, *Fidelity* revient s'y attaquer par le prisme de l'instrumentalisation et la mise en spectacle de la souffrance des artistes noir·es.
À ce titre, ce disque en flux de pensée cherche, encore et toujours, dans le répertoire jazz, nu-soul, R&B mais aussi ceux du reggae ou de la dance music noire américaine, les réponses à ses questions existentielles.

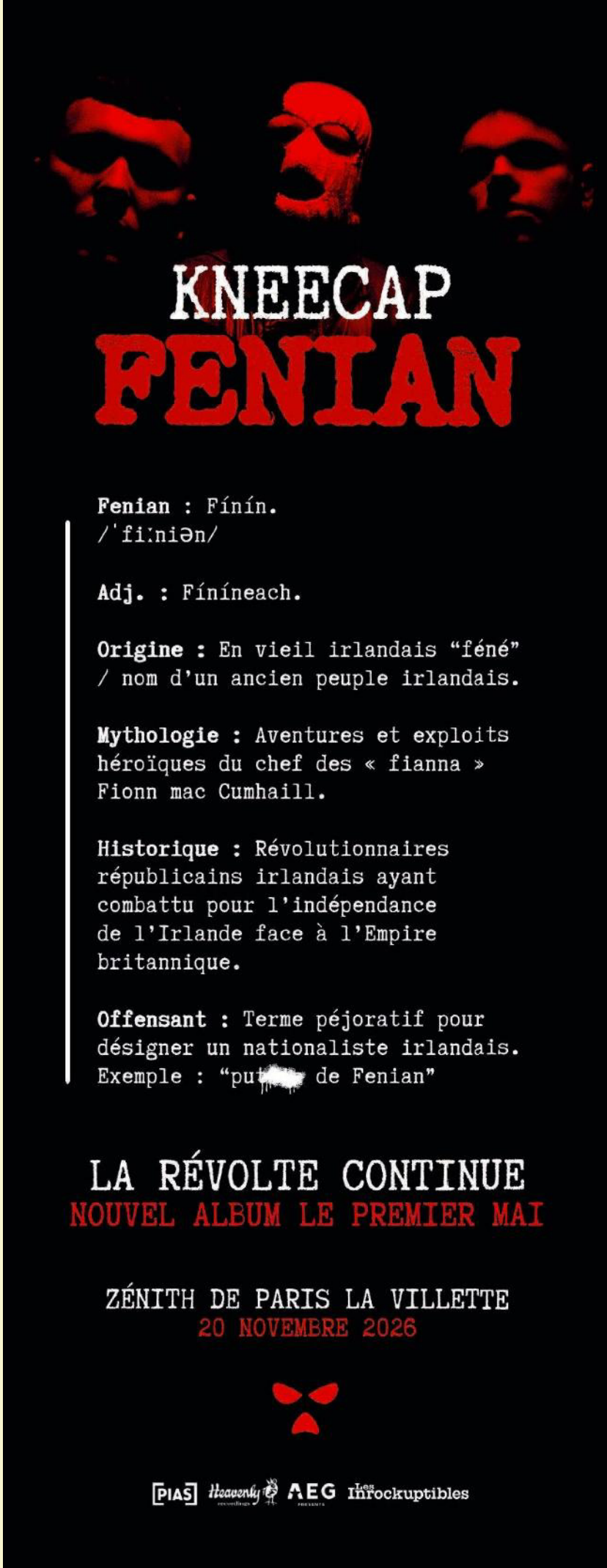


Théo Dubreuil

Fidelity (Drink Sum Wtr). Sorti depuis le 17 avril.



Drink Sum Wtr



REVERIE de Lolo Zouaï

La musicienne franco-américano-algérienne s'abandonne et se livre entre R&B, échappées exotiques et chanson française.

"Oh ! qui fera surgir soudain, qui fera naître/Là-bas, tandis que seul je rêve à la fenêtre/Et que l'ombre s'amasse au fond du corridor/Quelque ville mauresque, éclatante, inouïe/Qui, comme la fusée en gerbe épanouie/Déchire ce brouillard avec ses flèches d'or !" Ces vers de Victor Hugo, tirés de son poème *Rêverie*, annonçait déjà l'album homonyme de Lolo Zouaï. S'ouvrant sur la chevauchée *100*, qui reprend le fameux *"Je n'ai besoin de personne en Harley Davidson"* de BB, ce disque est sans doute le plus bilingue et le plus intime de la musicienne à ce jour. Avec une équipe elle aussi franco-américaine (Joey Wunsch & Al Von Staats, LucasV), Lolo Zouaï a laissé libre cours à son envie de "*mélanger des choses qu'on n'a jamais entendues ensemble : de la chanson française à la Édith Piaf avec de la drill new-yorkaise, ou encore l'écriture à la Serge Gainsbourg sur des prods de rap West Coast*".



"*Je cherche le contraste plutôt que la facilité. Parce que c'est là que cela devient intéressant.*" Sans oublier de raviver le lien avec ses racines algériennes, notamment sur le somptueux *Desert Rose pt. 2*, et en cultivant son familier jardin R&B, version ballades (*Angel*, *Give Them Hell*; *Hiver*, *j'espère*; *3AM in San Francisco*, clin d'œil à la ville où elle a grandi) ou plus dynamique : *Drive*, façonné avec le duo de songwriters et beatmakers américain Take A Daytrip, ou *Les Mots*, partagé avec Dinos. Il est l'un des trois invité·es de cet album, côtoyant Disiz sur la joute amoureuse de *Coquelicot* et Lous & the Yakuza sur les beats incisifs de *Lemon Squeeze*. Toutes deux rappellent qu'être une artiste féminine ne signifie pas se plier aux jeux des apparences : ceux du contexte patriarcal comme d'une industrie de la musique à laquelle Zouaï refuse de laisser trop de pouvoir – en témoigne son émancipatoire et insolent *Baggy Jeans*. D'autant qu'il s'agit aussi, ici, de rendre hommage à une meilleure amie trop tôt disparue, dont Lolo Zouaï exorcise la présence ectoplasmique d'un poignant *Tu me manques*. Entre épure rythmique et effets vocaux, le disque s'offre aussi une échappée exotique avec *Toute seule à la plage* et une envolée mi-chanson, mi-variété, sur le finale *Si j'avais des ailes*. Rêverie, donc. Mais les yeux (et les oreilles) grands ouverts.



Sophie Rosemont

Reverie (Because). Sorti depuis le 24 avril.

WINDOW TAX de Maxwell Farrington & Le SuperHomard

Un mariage entre la carpe et le lapin où le velouté vocal épouse des textures acoustiques et digitales.

Certains disques s'offrent à nous comme des festins. Celui proposé par le troisième album conjointement signé par Maxwell Farrington & Le SuperHomard commence par des choux de Bruxelles (*Brussels Sprouts*, ouverture façon comédie musicale pluvieuse) et se poursuit avec des huîtres et du mascarpone (le fabuleux refrain enlevé du morceau-titre, au swing suranné) : on est loin du tout-venant et du self-service de la Cogip. *Window Tax* réalise enfin toutes les promesses que couvait ce mariage entre – dans le rôle de la carpe – le Toulousain Christophe Vaillant et – dans celui du lapin – l'Australien Maxwell Farrington, Français d'adoption officiant au sein du groupe noise breton Dewaere et cuisinier à ses heures.

Ces promesses, les beaux *Once* (2021) et *Please, Wait…* (2024), n'avaient fait que joliment les caresser, mais c'est cette fois de l'amuse-bouche au dessert (le glaçage synthétique de *Cake*) que le charme opère. On savourera aussi au passage d'étranges *Fish and Chips* (histoire de rappeler que l'album a été mis en boîte à Margate en Angleterre) en compagnie de Lily Buchanan, présente aussi sur un *Do Da Da Da* qui cite Bach et Beethoven en toute décontraction sixties. Enregistré par Mike Lindsay de Tunng, dont on retrouve ici le goût pour les textures qui tressent l'acoustique au digital, *Window Tax* évoque tout autant, liés par le timbre velouté de Maxwell Farrington, les mini-opéras de The Divine Comedy que les envolées crépusculaires de Tindersticks. Saveurs d'outre-Manche et classe internationale.



Rémi Boiteux

Window Tax (Talitres/L'Autre Distribution). Sorti depuis le 24 avril.

Danica Robinson/Because

LES CONCERTS À VENIR SUR PARIS



THE DIP
5 JUIN 2026
LA BELLEVILLOISE



FKA TWIGS
8 JUIN 2026
ADIDAS ARENA



KAYTRANADA
16 JUIN 2026
ACCOR ARENA



JOJI
1er SEPTEMBRE 2026
ADIDAS ARENA



THE NEIGHBOURHOOD
8 SEPTEMBRE 2026
ACCOR ARENA



CA7RIEL & PACO AMOROSO
29 SEPTEMBRE 2026
ZÉNITH PARIS - LA VILLETTE



JILL SCOTT
9 OCTOBRE 2026
ZÉNITH PARIS - LA VILETTE



STEPHEN WILSON JR.
27 OCTOBRE 2026
LE TRIANON



ARLO PARKS
7 & 8 NOVEMBRE 2026
LA GAÎTÉ LYRIQUE



MARLON MAGNÉE (LA FEMME)
14 NOVEMBRE 2026
LE TRIANON

LIVE NATION



REMEMBER THE HUMANS de Broken Social Scene

Toujours pimpant et inspiré, le collectif canadien revient avec un recueil fantasque.

Une musique aussi kaléidoscopique ne pouvait pas provenir d'un seul cerveau. Depuis le départ, Broken Social Scene bénéficie de l'imagination débridée de ses membres multiples, dont la liste est aussi longue qu'un bras – citons notamment Leslie Feist, présente sur ce nouvel album, et Emily Haines, chanteuse de Metric. Ces derniers temps, on avait surtout croisé cette troupe à géométrie modulable dans des projets-bilans tournés vers le passé : une compilation de raretés, une tournée célébrant les vingt ans de *You Forgot It in People* (2002), un documentaire pour retracer leur parcours…
Heureusement, ils et elles (treize visages sur la photo qui accompagne les communiqués de presse) se sont aussi remis·es à composer du neuf et on les retrouve avec *Remember the Humans,* sixième album studio, neuf ans après *Hug of Thunder* (2017).
Toujours ancrés dans l'indie pop et l'expérimentation, ces douze morceaux aux humeurs changeantes s'appuient évidemment sur la force du collectif – chant mixte à plusieurs, passages de relais dans les instruments et le songwriting. Bizarrement, les chansons qui ouvrent le bal, peut-être trop dispersées ou pas assez mélodiques, ne captent pas immédiatement l'attention. Il faut attendre que le groupe calme un peu le jeu, sur l'aérien *And I Think of You,* pour se faire emporter par l'ensemble et s'émerveiller de la classe raffinée quoique délurée de la suite, de l'ondoyant *The Briefest Kiss* à la conclusion folk songeuse *Parking Lot Dreams,* en passant par la ferveur country-folk-soul de *Praying for Your Love* (digne de Springsteen) et le pétillant single *Hey Amanda.*
Produit par le fidèle David Newfeld, qui était déjà aux manettes de deux de leurs disques précédents, ce grand mille-feuilles ne révolutionne pas la discographie du gang de Toronto (continuant de superposer les couches de guitares, les timbres de voix et les cuivres sans oublier de petites touches electro) mais a le mérite de confirmer leur retour aux affaires et d'entamer un nouveau chapitre rayonnant qui va bientôt déboucher sur une tournée, en compagnie de leurs ami·es et collaborateur·rices de longue date Metric et Stars. **Noémie Lecoq**



Remember the Humans (Arts & Crafts/City Slang/PIAS). Sortie le 8 mai.
En concert à la Salle Pleyel, Paris, le 5 septembre, avec Metric et Stars.

KAMMERKONZERT de Squarepusher

Aux frontières de la musique contemporaine et du néo-classique, l'Anglais se transforme en homme-orchestre fascinant.

Surgi au moment où la fièvre de la drum'n'bass s'emparait de l'Angleterre au milieu des années 1990, Tom Jenkinson n'a jamais composé avec des œillères. Depuis trente ans, son projet Squarepusher évolue entre jungle postrave, electronica et jazz fusion futuriste – cette dernière passion étant nourrie par sa pratique intensive de la basse. Il n'hésite pas non plus à se frotter aux musiques dites savantes, ce qu'il prouve encore plus avec *Kammerkonzert* – "concerto pour chambre", dans la langue de Beethoven.
Pour ce nouvel album, il se démultiplie afin d'incarner à lui seul tout un orchestre, conséquence d'un projet plus collectif tombé dans une impasse après la pandémie. Ici, Jenkinson joue de la batterie, de la basse ou de la guitare et pioche dans une banque sonore pour construire des arrangements complexes où les cordes occupent un rôle important. Celles-ci adoptent le tempo fou des rythmiques échevelées *(K4 Fairlands, K10 Terminus)* ou se font plus atmosphériques (*K2 Central* et son groove electro mélancolique).
Chef d'orchestre en pleine maîtrise, l'Anglais explore des directions déjà prises mais avec une perspective neuve – le jazz mental de *K3 Diligence.*
Il s'aventure aussi brillamment sur des terres nouvelles et arythmiques (*K5 Fremantle* et *K11 Tideway,* où les cordes semblent dialoguer avec un piano qui s'emballe). Aux frontières de la musique contemporaine et du néo-classique, Squarepusher signe un album à la fois physique et cérébral, qui aurait sans doute fasciné le jeune musicien bricoleur qu'il était en 1996. **Vincent Brunner**



Kammerkonzert (Warp/Kuroneko). Sorti depuis le 10 avril.

LES 10 ALBUMS DU MOIS

Sélectionnés par les disquaires de la Fnac



FOO FIGHTERS
YOUR FAVORITE TOY

«Bigger Than Life», les Foo Fighters le sont assurément. Malgré la mort du batteur Taylor Hawkins en 2022, le groupe roule toujours et envoie carrément son meilleur disque depuis *There Is Nothing Left To Lose*. *Caught In The Echo* en ouverture catchy, *Asking For A Friend* en conclusion émotion. Propre.

Gaël, disquaire fnac.com
Retrouvez son blog sur fnac.com



LOREEN
WILDFIRE



LUIZA
LUIZA



HOLLY HUMBERSTONE
CRUEL WORLD



SOFIANE PAMART
MOVIE



NOOR
1900 JOURS



THE BLACK KEYS
PEACHES !



CHET FAKER
A LOVE FOR STRANGERS



THE LEMON TWIGS
LOOK FOR YOUR MIND !



LYKKE LI
THE AFTERPARTY

2 CD OU VINYLES ACHETÉS
5€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

3 CD OU VINYLES ACHETÉS
10€* OFFERTS
EN EUROS FIDÉLITÉ

*Offre réservée aux adhérents du 04/05/2026 au 31/05/2026 sur présentation de la carte adhérent FNAC en cours de validité. Le compte de fidélité de l'adhérent sera automatiquement crédité de 5€ en euros fidélité pour 2 CD ou vinyles achetés et de 10€ en euros fidélité pour 3 CD ou vinyles achetés. Les euros fidélité cumulés sur le compte fidélité Fnac sont valables dans les 3 mois suivants leur obtention, à condition que la Carte Fnac ou Fnac+ de l'adhérent titulaire soit en cours de validité et qu'il ait présenté sa carte lors de son passage en caisse. L'ensemble des achats de l'adhérent titulaire et des autres personnes possédant une carte supplémentaire sont comptabilisés sur le compte de fidélité de l'adhérent titulaire. Les euros fidélité peuvent être utilisés dès 1€, en magasin Fnac et Darty ou sur fnac.com pour tout achat supérieur à 1€ (hors livres, coffrets et cartes cadeaux, tirages photos, abonnements presse, cartes de téléphonie, abonnements téléphoniques et internet, prestations de services, téléchargements, billetterie). Offre valable dans les magasins Fnac participant à l'opération. Offre non cumulable avec toute autre remise ou promotion réservée ou non aux adhérents. Dans la limite des stocks disponibles.

fnac.com

ADHÉREZ À LA CARTE fnac + VOUS ALLEZ ADORER

SOL.HZ de Seefeel

Pionnier oublié de l'électronica, le groupe britannique refait surface, toujours en apesanteur.

Il y a plus de trente ans, au début des années 1990, le groupe Seefeel introduisait ses guitares dans le monde feutré de l'intelligent techno – appellation maladroite portée par le label Warp – qui cherchait alors à étendre le domaine des musiques électroniques au-delà du club, vers des territoires plus expérimentaux et contemplatifs. L'histoire retient que Seefeel, à la composition mouvante au fil des années, fut le premier groupe à guitares signé chez Warp, bien avant que le label de Sheffield n'opère un virage alt rock au tournant des 2000. Associé à la scène shoegaze pour ses accointances avec Cocteau Twins et sa manière de sculpter les guitares électriques, Seefeel shoegazait déjà de travers sur son premier album. Un *Quique* (1993) perclus de sensations dub, de boucles électroniques, de samples et de voix feutrées, qui pouvait rappeler par moments les ambiances contrariées de Section 25 du label Factory. Mais c'est avec leur deuxième LP, *Succour* (1995), que le groupe s'éloignait franchement des recettes du rock pour imposer sa propre grammaire, puisant dans les productions électroniques un langage neuf qui se déployait avec majesté, entre ambient et indus, tout en nappes et tensions, quelque part entre l'aridité d'Autechre et l'univers contemplatif de Boards of Canada. Disparu des radars discographiques en 2011, malgré une activité scénique persistante et de multiples recompositions, Seefeel se voit enfin réhabilité dans les années 2020 à coups de compilations exhaustives et de rééditions augmentées, histoire de remettre leurs paysages texturés et planants au goût du jour. Une redécouverte qui a dû pousser le groupe à retourner en studio, comme en témoignent les mini-albums *Everything Squared* (2024) et *Squared Roots* (2024), où la formule Seefeel s'affine pour des horizons plus apaisés, du moins en apparence.



Ce nouvel album, le premier depuis quinze ans, se fait ainsi plus vaporeux que jamais, comme placé en orbite dans l'éther. Avec leurs boucles vocales fantomatiques et hypnotiques (toujours assurées par Sarah Peacock), leurs rythmes diffractés engourdis par le dub et leurs basses lancinantes en écho, les neuf titres marquent une nouvelle étape dans l'univers de Seefeel, complément idéal à une scène ambient contemporaine en pleine redéfinition. Dévoilant au fil des écoutes sa géométrie pointilliste de strates sonores empilées, *Sol.Hz* signe le retour au sommet d'une formation devenue culte, et s'impose en bande-son fantasmée d'un film de science-fiction à la *Blade Runner*. **Patrick Thévenin**



Sol.Hz (Warp/Kuroneko). Sortie le 1er mai.

BOYS CRY TOO de The Haunted Youth

Pour donner suite à *Dawn of the Freak*, le projet de Joachim Liebens choisit une approche frontale pour offrir plus d'émotions.

Un cri étourdissant achève un morceau de huit minutes sous haute tension, baptisé *In My Head,* qui annonce le revirement : The Haunted Youth a muté vers la rage. Si le projet mené par le Belge Joachim Liebens conserve la veine pop ténébreuse de *Dawn of the Freak,* son premier disque paru en 2022, *Boys Cry Too,* lui, est beaucoup plus frontal. Dans ce nouveau volet, The Haunted Youth pousse les curseurs vers son héritage grunge *(Castlevania),* quitte à s'engouffrer dans une rage maîtrisée *(Deathwish)* et parfois un peu pastichée *(Falling to Pieces)*.
Mais, à travers *Boys Cry Too,* le groupe réussit à aborder subtilement la fragilité d'une santé mentale et physique au bord du gouffre. L'album décrit les cloisons et les paysages cafardeux dans lesquels il se laisse couler ; le vent qui souffle entre les interstices *(Hurt)* et les idées noires qui s'agglutinent *(Murder Me)*. À travers ce marasme, The Haunted Youth garde ses tics postpunk et emo, revendiqués sur *Emo Song,* peut-être pour atteindre la moelle émotionnelle.
Au fil des morceaux, le disque s'ouvre comme on raconte une remontée à la surface jusqu'à sentir le premier souffle hors de l'eau. À la recherche d'un son brut et plus vif, le groupe belge s'offre même une relecture personnelle du punk à roulettes – dans la lignée de Green Day – sur *Forget Me*. Une façon de sortir de la noirceur. Comme ce finale apaisé, tout en acoustique, avec *Ghost Girl*. La lumière au bout du tunnel ? **Juliette Poulain**



Boys Cry Too (PIAS). Sortie le 8 mai.

Jeff Pitcher/Red Corridor/Warp



Rachel Winslow/Jagjaguwar

SINGING de Gia Margaret

Contrainte de délaisser sa voix durant sept ans suite à une maladie, l'Américaine revient enfin au chant sur un disque de "sleep rock" cotonneux.

Singing. À première vue, le titre pourrait prêter à sourire, car trop littéral. Mais pour Gia Margaret, il sonne comme une reconquête : celle d'un territoire intime laissé en friche depuis le superbe *There's Always a Glimmer* (2018). Ce premier album aux contours brumeux, découvert en errant sur Bandcamp, avait été suivi d'une maladie qui l'avait contrainte à délaisser le chant au profit de l'instrumental sur *Mia Gargaret* (2020) puis *Romantic Piano* (2023).

Sept ans plus tard, *Singing* n'est pas un retour en fanfare, mais une réapparition feutrée, presque hésitante, où chaque note semble pesée. Il y a dans ces douze chansons quelque chose de fragile mais résolu, comme si chanter relevait désormais d'un geste presque combatif. Gia Margaret ne surjoue rien : elle effleure. Son "sleep rock" cotonneux trouve ici une forme d'épure, un équilibre ténu entre retrait et présence.

En filigrane, les morceaux s'irriguent d'une sensation d'étrangeté et de mise à distance du monde – perceptible sur *Everyone around Me Dancing*, *Alive Inside* ou encore *E-Motion*. Gia Margaret transforme l'isolement en refuge et le silence en matière première. Entourée d'une nuée de collaborateurs (Kurt Vile, David Bazan, Sean Carey…), elle oscille entre ambient, folk dépouillé et mélancolie numérique, sans jamais trancher. *Singing* n'est pas seulement le disque d'un comeback mais aussi d'un réapprentissage : celui d'une artiste qui retrouve sa voix – parfois grâce à un bienvenu masque d'Auto-Tune – et choisit chaque mot comme une victoire discrète. **Xavier Ridel**



Singing (Jagjaguwar/Modulor). Sorti depuis le 24 avril. En concert à l'Archipel, Paris, le 12 septembre.

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE







INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR

gérard drouot productions

LICENCE III L-R-21-11645 - LICENCE II L-R-21-13065 - RCS PARIS N 388 281 586



PEACHES! de The Black Keys

Le duo américain frôle parfois l'autoparodie avec son blues-rock visqueux revisité en sessions improvisées.

Quatorze albums au compteur et une obsession intacte : celle de replonger dans un passé glorieux et mythifié du blues-rock. Avec *Peaches!,* The Black Keys s'adonne à un exercice périlleux : faire du retour aux sources un acte de résistance. Un pari risqué, notamment pour un duo souvent accusé de piétiner, voire de s'enliser dans une "rétromania" confortable. Enregistré en live, *Peaches!* revendique une authenticité totale. Tout est capté dans la même pièce, sans filet : voix craquelées, guitares qui dérapent, amplis encouragés à la saturation. Une méthode que le tandem de l'Ohio n'avait plus osé pousser aussi loin depuis ses débuts.

Sur *You Got to Lose,* le premier single, Dan Auerbach et Patrick Carney plantent le décor : riffs acérés, groove visqueux, batterie qui frappe comme un coup de poing. *She Does It Right* transforme un boogie de Dr. Feelgood en une transe graisseuse, tandis que *Fireman Ring the Bell* (emprunté à R.L. Burnside) vire au chaos maîtrisé, entre rythmique martiale et guitares qui bavent comme des plaies ouvertes. *Tomorrow Night,* avec son intro millimétrée et obsédante, distille une mélancolie âpre, comme si ces sessions improvisées relevaient autant du lâcher-prise que d'une tentative d'apaisement. Car sous l'apparente spontanéité, *Peaches!* porte la trace d'une période tourmentée pour Dan Auerbach.À force de regarder dans le rétroviseur, le duo frôle parfois la panne sèche. *Peaches!* sent par moments le déjà-entendu, comme si les Black Keys recyclaient leurs propres obsessions en boucle. Le blues garage, les saturations cradingues, les gimmicks rythmiques – tout cela ronronne parfois gentiment, en version nostalgie premium.

Peaches! est un disque paradoxal, à la fois enracinement et sursaut vital. À force de creuser le même sillon, The Black Keys frôle parfois l'autoparodie. Et pourtant, impossible de résister tout à fait. Parce que quand ça marche, il y a des tripes et de la sueur dans ces dix morceaux taillés dans le vif. *Peaches!* rappelle une chose : The Black Keys joue du rock comme on se bat contre soi-même – avec cette conviction désespérée que la musique peut encore sauver quelque chose.

Arnaud Ducome



Peaches! (Easy Eye Sound/WEA). Sortie le 1er mai. En concert à Rock en Seine, Saint-Cloud, le 28 août.

LE DISQUE DE MA MÈRE de Superpoze

La voix de Blandine Rinkel se pose sur les mots de Valérie Lefèvre que son fils, Gabriel Legeleux, a mis en musique.

Quelques mois après son lumineux *Siècle* (2025), Gabriel Legeleux, alias Superpoze, délivre déjà un nouvel album, *Le Disque de ma mère,* mûri depuis 2019. Cette année-là, lors d'un séjour en Normandie chez sa maman, le musicien a découvert de nombreux textes écrits par elle à différentes périodes de sa vie, notamment des paroles de chansons. En parallèle de son album alors en cours d'élaboration (*Nova Cardinale,* 2022), il a commencé à mettre en musique plusieurs de ces textes. Apparu rapidement, le désir d'en faire un disque a mis du temps avant d'aboutir.

En juillet 2023, amené à collaborer avec Blandine Rinkel pour réaliser un spectacle *(L'Entente)* présenté au Festival d'Avignon, Gabriel Legeleux lui fait part de ce projet en gestation. Deux mois plus tard, la chanteuse et écrivaine envoie au musicien un texte en écho au projet – texte qui va sceller leur union artistique.

Début 2024, les premières maquettes prennent forme : Blandine Rinkel est devenue naturellement la voix – douce et entêtante – des chansons écrites par la mère de Gabriel Legeleux. Celle-ci apparaît aussi sur l'album, se joignant aux chœurs de plusieurs chansons ou parlant de ses textes et de son histoire au gré de passages instrumentaux. Fondé sur le socle piano-synthés-voix, auquel s'ajoutent divers instruments par endroits, *Le Disque de ma mère* oscille entre pop, chanson française et néo-classique – *"le son de la maison d'enfance",* dixit Gabriel Legeleux – avec une délicate sensibilité.

Jérôme Provençal



Le Disque de ma mère (Banville/Bigwax). Sorti depuis le 24 avril.

Romeo Okwara/Easy Eye Sound

La playlist de mai

01 Gia Margaret *Everyone around Me Dancing*
Extrait de l'album *Singing* (Jagjaguwar/Modulor)



→ Malade, Gia Margaret n'a pas pu chanter pendant sept ans. Ce qui rend d'autant plus émouvantes les retrouvailles avec sa voix, sur une ballade où elle en joue tout en délicatesse.

02 Superpoze *Les Correspondances* (feat. Blandine Rinkel)
Extrait de l'album *Le Disque de ma mère* (Banville/Bigwax)



→ Superpoze confie les mots écrits par sa mère à Blandine Rinkel, qui en interprète une version vibrante où s'invitent un piano complice et une instrumentation moelleuse.

03 Aldous Harding *One Stop*
Extrait de l'album *Train on the Island* (4AD/Wagram)



→ Il y a souvent une part de rugosité derrière la douceur de la Néo-Zélandaise, ici subtilement évoquée par les modulations de sa voix autour d'un motif de piano obsédant, auquel elle substitue en cours de route des accords de guitare.

04 Penny Arcade *Everything's Easy*
Extrait de l'album *Double Exposure* (Tapete Records/Modulor)



→ *"Tout est facile"*, postule l'Anglais James Hoare, ce que confirme sa faculté à façonner une pop élastique (et acoustique) qui nous plonge dans une béatitude très printanière.

05 Maxwell Farrington & Le SuperHomard *Supermarket*
Extrait de l'album *Window Tax* (Talitres/L'Autre Distribution)



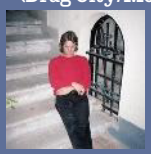
→ L'approche délicieusement vintage de Maxwell Farrington & Le SuperHomard va vous mener plus sûrement sur les terres de The Divine Comedy que sur celles de la musique de supermarché.

06 Kevin Morby *Javelin*
Extrait de l'album *Little Wide Open* (Dead Oceans/Modulor)



→ Depuis des années, Kevin Morby nous envoie des messages de son Midwest d'adoption, tel ce *Javelin* qui touche en plein cœur.

07 White Fence *Your Eyes*
Extrait de l'album *Orange* (Drag City/Modulor)



→ Tim Presley, alias White Fence (aucun lien donc avec Elvis), place toute sa foi dans l'héritage lennonien pour y construire un univers mélodique et distancié bien à lui.

08 The Lemon Twigs *I Just Can't Get Over Losing You*
Extrait de l'album *Look For Your Mind!* (Captured Tracks/Modulor)



→ Les frères D'Addario s'amusent ici des critiques sur leur manque de personnalité en pastichant musicalement et visuellement les Beatles.

09 Broken Social Scene *Hey Amanda*
Extrait de l'album *Remember the Humans* (City Slang & Arts & Crafts/PIAS)



→ Hors rééditions et concerts anniversaires, cela faisait des années qu'on n'avait pas de nouvelles du collectif canadien. À l'écoute de *Hey Amanda*, on ne peut que se réjouir de son retour.

10 The Haunted Youth *Deathwish* (feat. Max Fry)
Extrait de l'album *Boys Cry Too* (PIAS)



→ Avec leur screamo exalté, les Belges réveillent les fantômes du goth rock qu'ils dopent de vitamines indie frelatées.

11 Lolo Zouaï *Holding On*
Extrait de l'album *Reverie* (Because)



→ De ses origines mêlées (elle est franco-américano-algérienne), Lolo Zouaï fait une force inspirante pour sa musique dans laquelle un R&B mutant se confronte à sa voix, parfois pitchée, parfois naturelle.

12 Lykke Li *Knife in the Heart*
Extrait de l'album *The Afterparty* (Virgin Records/Universal)



→ Vaste section de cordes, voix à géométrie variable, claviers à la A-ha : la Suédoise donne une vision maximaliste de sa synthpop teintée d'eurodance.



↑
Untitled (Brandon on See-Saw Swing), Colorado, 1986.
Photo extraite du livre *Son Pictures* de Trent Davis Bailey, publié par Chose Commune.

13 Yaya Bey *Blue*
Extrait de l'album *Fidelity* (Drink Sum Wtr)



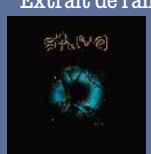
→ Yaya Bey délaisse pour un temps sa culture hip-hop pour proposer une soul électronique séduisante sur des beats midtempo propices à l'alanguissement.

14 Kneecap *Smugglers & Scholars*
Extrait de l'album *Fenian* (Heavenly/PIAS)



→ Avec un flow plus retenu qu'à l'accoutumée, le trio raconte l'histoire révolutionnaire de l'Irlande incarnée par les contrebandiers *(smugglers)* pour la luttte armée et les érudits *(scholars)* pour le combat d'idées.

15 Seefeel *Ever No Way*
Extrait de l'album *Sol.Hz* (Warp/Kuroneko)



→ Après des années de silence, Seefeel revitalise son shoegaze électronique avec *Ever No Way*. Et fascine toujours. **Laurent Malet**

←
Retrouvez ici la playlist de mai, disponible sur Deezer, Spotify et Qobuz.

Frances Lockwood Bailey © Trent Davis Bailey



LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS - LE FILM DU MOIS - Les Inrocks

Douleur sans gloire

Avec son jeu de mises en abyme, *Autofiction* creuse, dans une forme intime comme rarement, l'éternelle obsession de Pedro Almodóvar : le caractère maudit de la création.

Au début de l'année, dans le trop peu vu *Ella McCay* de James L. Brooks, une voix off nous indiquait lors de la séquence d'ouverture que l'action se déroulerait en 2008. Selon la narratrice, même si *"la récession battait son plein, la vie était plus simple. Les gens s'aimaient encore"*.
L'action d'*Autofiction* commence à peine un peu plus tôt, en 2004. Mais un narrateur nous explique de la même façon que c'était vraiment une autre époque. Et si lui aussi fait des années 2000 un temps idéalisé et plus clément que notre présent, c'est pour des raisons plus noires encore. Alors que l'héroïne est foudroyée par une crise d'angoisse, s'étouffe, perd le sommeil, ne tient plus en place, la voix off nous indique qu'à l'époque, ce type de manifestation était encore rare, ne concernait pas l'ensemble de la population. *Autofiction* nous parle donc depuis un monde où l'angoisse aurait gagné, où plus personne ne serait préservé des troubles de santé mentale.

Iglesias Más/El Deseo



↖
Bárbara Lennie et Victoria Luengo.

Dans un film comme dans l'autre, les années 2000 sont rêvées comme un temps de l'innocence, encore en pleine activité chez Brooks, déjà corrompue par de mauvais germes chez Almodóvar. La jeune femme percluse de douleur s'appelle Elsa (Bárbara Lennie, actrice espagnole réputée, pour la première fois au centre d'un film d'Almodóvar). Elle est cinéaste. Elle a perdu sa mère depuis peu. Elle n'a pas tourné depuis plusieurs années, peine à donner corps à un nouveau scénario. Cette terreur de vivre, qui s'actualise en de multiples symptômes au point de la conduire en pleine nuit au service des urgences d'un hôpital, occupe désormais tout son espace psychique. Assez vite, nous comprenons qu'Elsa est moins une personne qu'un personnage, inventé par un autre réalisateur, Raúl (Leonardo Sbaraglia, qui jouait l'ancien amant fugitivement retrouvé d'Antonio Banderas dans *Douleur et Gloire*, 2019). Lui vit de nos jours et expose ses propres tourments à travers l'histoire de ce double féminin de fiction, et la narration fait coexister leurs deux histoires en miroir.

Dès le générique d'*Autofiction,* un son de tapotement sur un clavier d'ordinateur ronge la bande-son comme un martèlement sourd. Ce bruit entêtant des frappes sur des touches est familier du cinéma d'Almodóvar. Il hante ses films depuis les années 1980, a survécu à l'époque des machines à écrire mécaniques pour se prolonger à l'ère des ordinateurs, et on ne compte pas chez Almodóvar (de *La Fleur de mon secret,* 1995, à *Douleur et Gloire*) les très gros plans de claviers, de mots inscrits sur des feuilles puis sur des écrans, et même de machines à écrire qu'on jette violemment dans le vide (la fin de *La Loi du désir,* 1987, comme celle de *La Mauvaise Éducation,* 2004) comme pour se délivrer de cette passion pathogène : l'obsession d'écrire.

Dans *Autofiction,* l'écriture est à la fois le poison et le remède à l'angoisse. Ne pas parvenir à écrire est une torture, comme la prémonition d'un néant, mais écrire prend la forme d'un forfait. Dans le récit enchâssé, Elsa phagocyte la vie de ses proches amies pour en faire la matière transposée de son nouveau scénario. Dans le récit-cadre, Raúl subtilise à une de ses collaboratrices un drame qu'elle traverse pour l'injecter dans sa fiction. Pour les deux réalisateur·rices, l'auteur et son double d'autofiction, les dommages que crée ce détournement de l'expérience des autres sans leur consentement, au profit de leur œuvre, importent peu. L'abus est aveugle. Seul compte le bénéfice que ces créateur·rices en tirent artistiquement. Ce n'est évidemment pas la première fois que le cinéma d'Almodóvar traite de ce caractère vampirique de la création. L'écrivain criminel (joué par Peter Coyote) de *Kika* (1993), qui pour pouvoir concevoir ses polars, avait besoin d'effectuer dans le réel les meurtres qu'il attribuait ensuite à ses personnages, en représentait l'extrémité la plus romanesque et spectaculaire.

Si, dans *Autofiction,* l'artiste est toujours celui ou celle qui s'abreuve du sang des autres, cette analyse prend cette fois une forme plus réaliste, plus proche de la confession. Et la mise en abyme interne du film (Elsa est la projection dans son récit de Raúl) est dédoublée de façon externe : Raúl, avec sa touffe abondante de cheveux poivre et sel, est la projection évidente de Pedro Almodóvar. Un peu comme l'était Antonio Banderas, presque grimé en Almodóvar, dans *Douleur et Gloire*. Sauf que cette fois, la douleur est sans gloire. C'est le diagnostic amer de cette autoanalyse dépréciative : il n'y a rien de bien glorieux à siphonner l'existence pour la couler dans cette fausse vie que constituent les œuvres.

Le film rejoue dans sa forme cet étrécissement de l'expérience qu'il raconte. Durant la première heure, le récit s'ouvre en corolle, multiplie les pistes narratives (comme dans les films les plus amples d'Almodóvar), mais dans son dernier mouvement, il se resserre sur son sujet (le plagiat psychique) qu'il ausculte avec une verve cruelle, où la dureté n'exclut pas une forme grinçante de drôlerie. Le film est à l'os, au cœur du réacteur de la création almodóvarienne. Il creuse son obsession de toujours (la malédiction de créer) dans une forme intime comme rarement. Et il réussit même, à partir d'un motif aussi fréquenté de son cinéma que les plans de claviers par lesquels s'écrivent les œuvres, à produire une image inédite d'une force sidérante : un ultime gros plan qui cadre tous les doigts du réalisateur en train de frapper sur les touches, comme les pattes infinies et galopantes d'une araignée géante et que rien ne saurait arrêter dans son œuvre carnassière. **Jean-Marc Lalanne**

Autofiction de **Pedro Almodóvar**, avec **Bárbara Lennie**, **Leonardo Sbaraglia**, **Aitana Sánchez-Gijón** (Esp., 2026, 1 h 55). En salle courant mai. *Retrouvez le portrait de Pedro Almodóvar p.16.*



DAO d'Alain Gomis

Ce double récit-fleuve déploie, de la région parisienne à la Guinée-Bissau, sa quête d'identité diffractée avec une puissance politique et intime inouïe.

Comment ça se filme une identité, à fortiori quand elle est, au moins, double ? Dans son sixième film, le cinéaste franco-sénégalais Alain Gomis prolonge le geste de son tout premier long métrage, au titre déjà métissé (*L'Afrance,* 2001), en proposant un double récit-fleuve et entremêlé, racontant le déroulement d'un mariage en région parisienne et d'une cérémonie mortuaire en Guinée-Bissau.
Pour faire tenir debout cette quête identitaire entre passé et présent, ici et là-bas, ancêtres et enfants, mort et vie, il fallait au film un centre de gravité fort et qui tienne la longueur (plus de trois heures). Puisqu'il filme une quête, un processus, *Dao* expose aussi son propre processus de film à l'identité elle aussi double, entre documentaire et fiction.

Il s'ouvre ainsi par la véritable recherche de son casting, son making of, autrement dit par la quête de l'astre autour duquel tout le film gravitera. Il le trouve en la personne de Katy Correa, actrice non professionnelle, cousine et alter ego de fiction du cinéaste dans la rôle de Gloria. Elle sera bientôt épaulée de l'actrice D'Johé Kouadio dans le rôle satellite mais essentiel de sa fille, la jeune mariée. Dévoilé en compétition à Berlin au début de l'année, *Dao* a une dimension enivrante, une énergie légèrement kechichienne qu'on retrouve dans l'absolue densité de ce que la caméra parvient à filmer. Qu'elle parle manjak, wolof, créole portugais ou français, cette vraie-fausse famille plus ou moins élargie tisse le portrait d'une lignée brisée par le déracinement. Suis-je ici ou là-bas ?, semble se demander Gloria. Ni l'un, ni l'autre, les deux et ailleurs aussi, semble lui répondre le film.
Cette insaisissable multiplicité, *Dao* la célèbre en un geste cinématographique ambitieux, dont la structure tout en improvisations, en micro-récits et en heureux accidents n'est pas sans rapport avec celle du jazz, genre musical auquel s'est intéressé Alain Gomis dans son avant-dernier film, *Rewind and Play* (2022), documentaire sur le passage à Paris en 1969 de Thelonious Monk.
Si sur le sol français, on sent *Dao* joueur, s'amusant même des frasques et de la verve de ses guest stars comme les acteurs Samir Guesmi, Thomas Ngijol et Nicolas Bouchaud, il semble au contraire presque timide en Guinée-Bissau. Comme sur la pointe des trépieds, la caméra du cinéaste y enregistre les traditions séculaires d'un petit village avec un émerveillement presque enfantin.
"Dao", les trois lettres du titre du film, renvoient d'abord au Tao, cette notion philosophique chinoise qui évoque la voie de l'être suprême menant vers l'unité. Mais on pense aussi à *Dahomey* de Mati Diop, Ours d'or à Berlin il y a deux ans. Outre l'homophonie du titre, les deux films sont le récit d'un voyage de retour entre l'Europe et l'Afrique, l'histoire aussi de la restitution d'une mémoire confisquée, de tradition familiale brisée par la pensée coloniale. Mais là où *Dahomey* était un retour en aller simple, *Dao* est au contraire dans un aller-retour permanent, et c'est dans cet entre-deux d'identité que le film trouve son inouïe puissance politique et intime. *Dao* voit double, ce qui n'est pas pareil que voir flou. **Bruno Deruisseau**

Dao d'**Alain Gomis**, avec **Katy Correa**, **D'Johé Kouadio**, **Samir Guesmi** (Fra., Sén., Gui.-Bi., 2026, 3 h 05). En salle le 29 avril.

Les Films du Worso/Yennenga Production/Nafi Films/Telecine Bissau Produçoes

CINQUE SECONDI de Paolo Virzi

L'Italien échoue à retranscrire les dynamiques intragénérationnelles qui réussissaient à son cinéma d'antan.

Pour son dix-septième long métrage de fiction, le cinéaste italien Paolo Virzi raconte la trajectoire d'Adriano, un grand avocat romain reclus dans les anciennes écuries aménagées d'une villa toscane à l'abandon. En procès pour l'homicide involontaire de sa fille de 17 ans atteinte de la maladie de Charcot, il s'enferme dans une solitude sans fin, d'abord troublée par l'arrivée intempestive de son ex-associée. Un personnage féminin surprenant (le plus beau du film) incarné par Valeria Bruni Tedeschi, superbe dans ce rôle de femme d'affaires fantasque, délicieusement grivoise et profondément aimante, qui vient bousculer Adriano dans sa morosité.
Si l'on est d'abord séduit·e par l'irruption de cette curieuse dynamique amicale, drôle et bien amenée, on l'est nettement moins quand advient le deuxième élément perturbateur. Soit un groupe de jeunes, grotesquement bohèmes, mené par une comtesse bien décidée à ouvrir une communauté dans son ancienne villa familiale et sauver les vignes qui la séparent de la maison d'Adriano. Interprétée par Galatea Bellugi, la jeune fille tombe enceinte de l'un de ses camarades et finit par s'attirer toute l'affection d'Adriano, d'abord réticent à l'arrivée du groupe mais rapidement attendri par "la naïveté progressiste" de ses nouveaux et nouvelles voisin·es. Connu pour avoir très justement filmé la jeunesse italienne par le passé dans des films comme *Ovosodo* (1997) ou encore *Caterina va en ville* (2003), Paolo Virzi semble avoir ici quelque peu perdu le cap et traite les questions de genre ou le refus de la tradition comme des caprices de jeunesse à l'absurdité comique. Un regard complaisant et quelque peu paternaliste qui le met à distance, et nous aussi. **Maud Tenda**

Cinque secondi de **Paolo Virzi**, avec **Valerio Mastandrea**, **Galatea Bellugi**, **Valeria Bruni Tedeschi** (Ita., 2025, 1 h 45). En salle le 6 mai.



Indiana Production

mk2 bibliothèque × Centre Pompidou

PEDRO ALMODÓVAR ATTACHEMENTS

RÉTROSPECTIVE INTÉGRALE
MASTERCLASSE | RENCONTRES
8.04→26.05.2026



Volver, Pedro Almodóvar, 2006 © El deseo, Pathé

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

En partenariat avec

Avec le soutien de

En partenariat média avec

THE WORLD OF LOVE de Yoon Ga-eun

À travers le portrait d'une lycéenne victime d'agression sexuelle, la cinéaste coréenne signe une œuvre bouleversante sur le désir d'aller de l'avant coûte que coûte.

À son titre occidental un peu générique, on préférera le titre original du nouveau film de Yoon Ga-eun, "Le Monde de Joo-in", vu qu'il y est justement question de réappropriation de soi. Malicieuse et sûre de ses coups, Joo-in est une lycéenne que rien ne pouvait atteindre jusqu'à cette soudaine pétition, lancée par un camarade, s'opposant à la sortie de prison d'un pédocriminel ayant sévi dans la région. Texte qu'elle seule au lycée refuse de signer, à cause d'une ligne affirmant que les victimes d'agression sexuelle voient leur existence anéantie, et qu'un tel traumatisme est insurmontable. Face à toutes les pressions et moqueries, malgré les messages anonymes qu'elle trouve dans ses affaires, elle refusera de s'associer à cette vision. C'est que l'espoir d'une reconstruction est pour elle un moteur de chaque instant car sinon, autant mourir : sa mère est alcoolique, son père la laisse en "Vu", ses mecs ne la comprennent pas…

The World of Love rappelle que si "victime" est une qualification juridique, sa reconnaissance se fait hors de toute assignation ou essentialisation.

Le film brise la plupart des attendus d'un tel sujet. Il convoque l'horreur par le biais d'un élan vital. Se refusant à tout misérabilisme, Yoon Ga-eun emprunte une voie à la *Sex Education,* cette bande d'adolescent·es découvrant le désir avant tout par la maladresse et les délires de cantine. Sa mise en scène d'une grande précision nous intègre à l'entourage de Joo-in, ses potes, sa famille, ses amours, son club de taekwondo et, ce faisant, nous intime de projeter sur elle autre chose que le mal qu'on aura soupçonné bien vite, notamment grâce à l'interprétation magistrale de Seo Su-bin.

Film-personnage, *The World of Love* révèle une actrice. En un sourire fuyant, une bourde malheureuse ou un geste à contretemps, elle parvient à transmettre ce sentiment d'une vie non pas marginale – Joo-in est très sociable – mais en décalage avec le rythme du monde.

Cette idée bouleversante selon laquelle une victime doit tout réapprendre, alors même qu'elle fait preuve là d'une maturité sidérante, essuyant le vomi de sa mère, demandant à son frère de ranger son linge ou restant boire un coup avec le prof de taekwondo quand les autres sont déjà chez elles et eux.

The World of Love est le récit d'une rage quotidienne et silencieuse, un faux *coming of age* qui trouve son sommet dans une magnifique scène de lavage de voiture, promesse d'un renouveau de substitution. Renouveau auquel d'autres n'ont jamais eu le droit : le combat du film se situe aussi dans les apparitions furtives d'autres victimes, des femmes plus âgées évoquant l'air de rien leur passé traumatique – *"j'ai vu l'avocat ce matin"*; *"je vais faire payer à ton père les péchés du mien"* – souvent en rigolant l'une avec l'autre, il n'y a pas d'autre manière de vivre. C'est la plus belle idée du film : dénoncer sans couvrir de pitié, car le monde a autre chose à offrir. **Jérémie Oro**

The World of Love de **Yoon Ga-eun**, avec **Seo Su-bin**, **Chang Hyae-jin**, **Kim Jeong-sik** (Cor., 2025, 1 h 59). En salle le 6 mai.



Semosi/Vol Media



UN BALCON À LIMOGES de Jérôme Reybaud

Un conte amoral qui trouve son audacieux dosage entre fantaisie et déflagration macabre.

Tout commence comme une comédie de retrouvailles improbables entre deux anciennes lycéennes qui ne se ressemblent plus du tout. L'une, Gladys, a tout largué (banque, logement et identité administrative) et vit dans une frénésie animale de sexe, d'alcool et de danse qui s'apparente moins à une rébellion qu'à une forme de nihilisme accompli. La seconde, Eugénie, semble accrochée à chaque injonction du monde contemporain avec la ferveur mécanique d'un petit soldat.
Entre ces deux créatures, la force du film est précisément de ne pas choisir, de rendre les deux touchantes et monstrueuses à parts égales, distillant ainsi un regard profondément amoral. Dans cette farce de la cohabitation impossible, picaresque et colorée, le cinéaste distille une fantaisie vecchialienne toujours étonnante et à contre-temps, renforcée par la présence irrésistible de Fabienne Babe. Haut en couleur et traversé d'une inventivité de tous les instants, *Un balcon à Limoges*, grâce à sa grande vitalité formelle, parvient à construire une matière comique si organique qu'elle rend la bascule finale – que nous garderons pour nous – d'autant plus vertigineuse.
Car le second film de Jérôme Reybaud est bien une comédie qui se sabote de l'intérieur, et qui semble découvrir au fond d'elle-même quelque chose d'aussi terrible qu'irréparable. C'est d'ailleurs là que le regard du cinéaste devient le plus habile : maintenir ses deux personnages en courant alternatif permanent, les faire basculer sans prévenir de la tendresse à l'horreur, de la séduction à l'écœurement, si bien qu'on ne sait jamais sur quel pied danser, à la manière de Gladys et Eugénie qui dansent au bord d'un abîme dont on ne mesure pas encore la terrifiante profondeur. **Ludovic Béot**

Un balcon à Limoges de **Jérôme Reybaud**, avec **Fabienne Babe**, **Anne-Lise Heimburger**, **Patrice Gallet** (Fra., 2025, 1 h 10). En salle le 29 avril.

SUPER !
PRÉSENTE

06 mai 2026
WESLEY JOSEPH
Main Room
Paris

11 mai 2026
WITCH POST
Le Hasard Ludique
Paris

20 mai 2026
MIND ENTERPRISES
Élysée Montmartre
Paris

26 mai 2026
DORIAN ELECTRA
Le Hasard Ludique
Paris

28 mai 2026
THE ITCH
Le Hasard Ludique
Paris

02 juin 2026
FCUKERS
Bataclan
Paris

08 juin 2026
GRACE IVES
Le Hasard Ludique
Paris

29 juin 2026
CULTURE WARS
Petit Bain
Paris

02 juillet 2026
TOGETHER PANGEA
La Maroquinerie
Paris

22 septembre 2026
NEW CONSTELLATIONS
Trabendo
Paris

13 novembre 2026
WESTSIDE COWBOY
Petit Bain
Paris

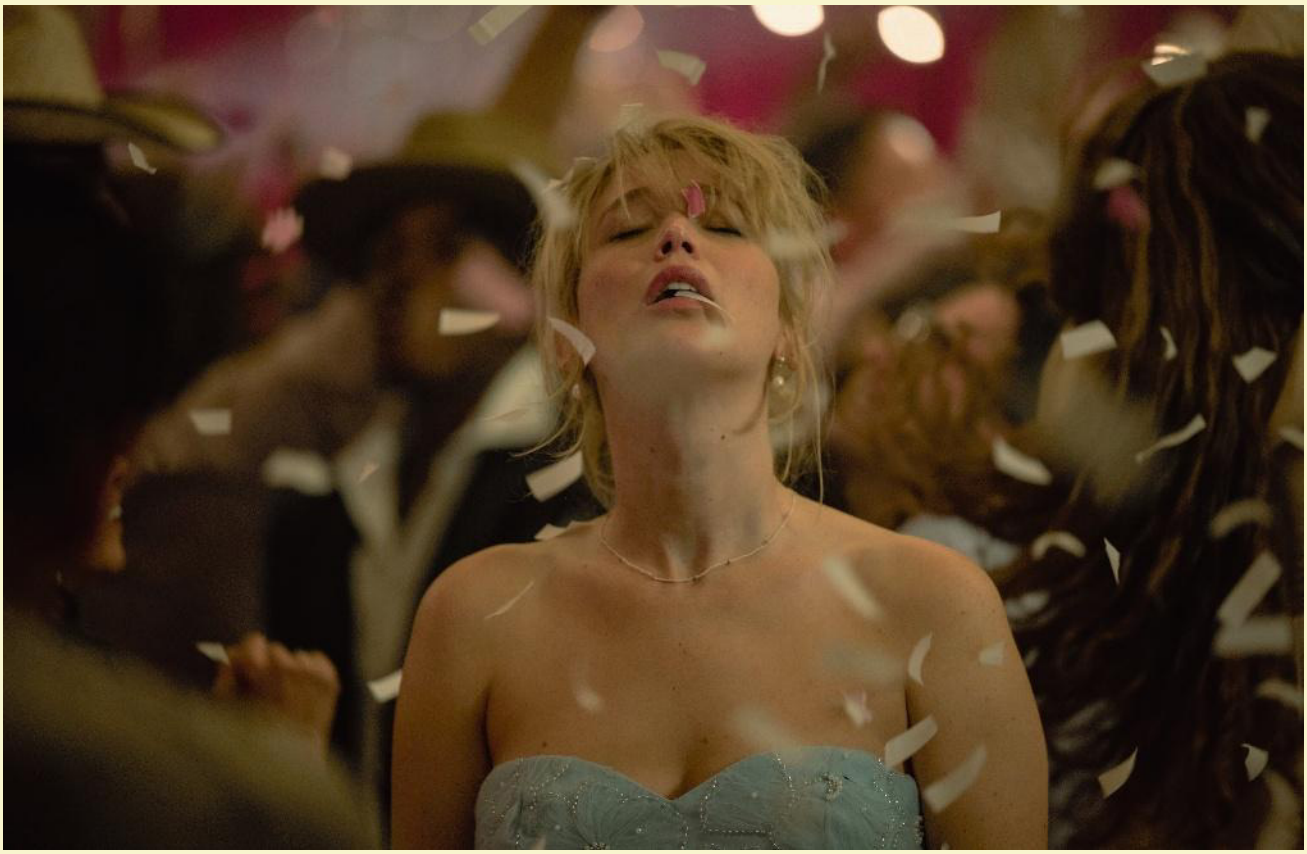
21 novembre 2026
BLEACHERS
Salle Pleyel
Paris

05 décembre 2026
OPUS KINK
Point Éphémère
Paris

16 février 2027
MONO
Cabaret Sauvage
Paris

Réservations sur DICE

WWW.SUPERMONAMOUR.COM



DIE MY LOVE de Lynne Ramsay

Jennifer Lawrence impressionne dans le nouveau film de la réalisatrice de *We Need to Talk About Kevin*, un tourbillon aussi éprouvant qu'émouvant.

Il faut se méfier des films qui nous veulent du mal. Certains le font avec sensibilité et pour notre bien (le récent et traumatisant *Substitution: Bring Her Back* de Michael et Danny Philippou), quand d'autres mêlent superficiellement style et violence pour faire la leçon à ses spectateur·rices (presque tout Darren Aronofsky).
Die My Love, le nouveau film réalisé par Lynne Ramsay, fait un peu des deux. Violent, le long métrage l'est assurément. Son environnement sonore saturé (de musiques, d'aboiements, de cris), son montage tranchant et son jeu constant de répétitions éreintent, parfois jusqu'à l'épuisement. Sous prétexte de nous accoler à la psyché heurtée de sa protagoniste, Lynne Ramsay systématise sa mise en scène, confondant parfois l'enfermement de son personnage et celui de son public. Aussi, on ressent un arrière-goût amer de voir toute cette rugosité emballée par la sophistication que l'on connaît de la réalisatrice d'*A Beautiful Day* (2017). Dans sa quête de la belle image, la cinéaste lorgne parfois vers la pub de parfum, laissant alors ses personnages sur le bord de la route.
Pourtant, dans ses plus beaux moments, *Die My Love* regarde ses protagonistes avec beaucoup de tendresse. Jennifer Lawrence y est impressionnante. Dans ce rôle qui passe en un instant d'une mélancolie intériorisée à une bestialité outrée, elle n'est jamais grotesque. Elle incarne avec autant de précision que d'ambiguïté ce personnage cassé, éparpillé en morceaux de colère, de tristesse et d'angoisse. Par ailleurs, *Die My Love* est autant un film sur la solitude et la dépression post-partum que sur les liens que la maternité vient altérer dans la vie d'une femme.
Il y a ce couple avec Robert Pattinson, broyé par l'amertume et l'absence. C'est d'ailleurs une belle idée d'avoir fait de ce mari un homme à moitié compréhensif, certes empathique mais incapable d'entrevoir une autre manière de relationner qu'en asphyxiant sa compagne dans le foyer familial.
Il y a aussi et surtout ce rapprochement avec la belle-mère endeuillée, incarnée par l'émouvante Sissy Spacek. Quelque part entre distance et entente réciproque, le lien ténu, mais profond, entre les deux femmes est peut-être l'endroit le plus touchant de *Die My Love*.
Derrière le piège formaliste, il y a donc un beau film d'affects contradictoires. Le personnage de Jennifer Lawrence est tragique en cela qu'il ne parvient physiquement pas, malgré ses efforts, à se conformer à l'espace anxiogène auquel on le circonscrit. En regardant frontalement les souffrances de cette femme, et en constatant sans détour la violence qui en émane, Lynne Ramsay offre à sa protagoniste la permission d'être ambiguë, voire méchante.
À l'instar de *We Need to Talk About Kevin* (2011), qui racontait en creux l'angoisse d'une mère de ne pas aimer son enfant, *Die My Love* revendique le droit à la noirceur des personnages féminins. Puisque les hommes ont le droit d'être de mauvais parents, pourquoi pas les femmes ? Ainsi, si le film est hanté par la folie et/ou la démence, il est aussi traversé par l'espoir d'un ailleurs. Tant qu'il y a de la vie, il est encore temps de dire *"assez"*. **Mathieu Victor-Pujebet**

Die My Love de **Lynne Ramsay**, avec **Jennifer Lawrence**, **Robert Pattinson**, **Lakeith Stanfield** (Can., 2025, 1 h 58). En salle le 29 avril.

Kimberly French

HOKUM de Damian McCarthy

Un grand déballage de signes horrifiques efficace, fouillis et étonnamment plaisant.

Un écrivain acariâtre, un hôtel croulant, des légendes païennes, des traumatismes d'enfance : *Hokum*, troisième film de l'Irlandais Damian McCarthy – son précédent, *Oddity* (2024), jouit d'un certain succès d'estime – et premier à sortir en salles en France, peut donner l'impression d'agiter hasardeusement des artefacts familiers du cinéma d'épouvante, de mélanger une tambouille d'ingrédients à l'efficacité horrifique établie, sans trop se soucier de leur façon de faire système ou de la bonne présentation de l'ensemble. Ohm Bauman (Adam Scott), auteur à succès d'étranges fantaisies morbides, va chercher dans la campagne irlandaise le calme nécessaire à la finalisation de son dernier livre et, tant qu'à faire, disperser les cendres de ses parents, lesquelles cachent un lourd secret qui le hante encore. Tant mieux pour l'entraînement d'un héros qui s'apprête justement à se faire hanter bien comme il faut : par ses propres visions, par une sorcière locale, par des champignons hallucinogènes, le tout autour d'une chambre mystérieusement condamnée dissimulant un crime tout ce qu'il y a de plus réel – bref, des fantômes véritables, d'autres fantasmés par l'esprit ou convoqués par le mensonge, donnant parfois le sentiment que *Hokum* carbure au cumul et avance à courte vue.

McCarthy s'acquitte de la part la plus élémentaire du contrat en s'occupant de nous faire peur, et ce avec une certaine dextérité – maîtrise indéniable du vocabulaire élégant du genre, *jump scares* pas trop *jump* (c'est vulgaire), monstres entrevus, lattes qui craquent et ampoules qui grésillent. L'intrigue avance pendant ce temps-là comme elle peut dans les trous, feignant d'ignorer ses petits angles morts, voire ses soucis de cohérence : le film s'en passe à peu près, étrangement, bien qu'on se demande tout de même à la fin si l'on peut véritablement en réussir un de la sorte. **Théo Ribeton**

Hokum de **Damian McCarthy**, avec **Adam Scott**, **David Wilmot**, **Austin Amelio** (Irl., É.-U., 2026, 1 h 41). En salle le 29 avril.



The Jokers Films

10 avril – 12 juillet 2026

Brion Gysin

Le dernier musée

Brion Gysin, *Dreamachine*, 1979. Musée d'Art Moderne de Paris
© Paris Musées / Musée d'Art Moderne de Paris

MAM MUSÉE D'ART MODERNE DE PARIS

VILLE DE PARIS · PARIS MUSÉES · BeauxArts · Libération · Konbini · Les Inrockuptibles · radio nova

COLLAPSE d'Anat Even

Parler de Gaza sans y être : une équation insoluble que tente de résoudre ce documentaire filmé depuis un kibboutz frontalier.

Face à Gaza, *Collapse* installe une ligne de regard, un horizon de bande blanche posée au-dessus du désert. Entre les deux, rien : une étendue vide, comme si le film butait contre une limite physique. Ce que filme la cinéaste israélienne Anat Even, ce n'est pas la guerre, mais la distance qui la rend irreprésentable. Gaza est là, à portée de vue, déjà hors d'atteinte. À Nir Oz, kibboutz frontalier de la bande, les maisons tiennent debout mais sont désertées de l'intérieur. Un paon traverse un jardin encore vert, dans une odeur de mort, pas loin des murs noircis, jouets abandonnés, linges suspendus. Le 24 octobre 2023, Anat Even revient filmer ce lieu où elle a grandi, quelques jours après les massacres du 7-Octobre, entre deuil intime et refus d'une guerre menée en son nom. Pendant plus de deux ans, elle enregistre un territoire devenu inhabitable.

Collapse est un film à la fois bloqué, car tenu d'un seul côté de la frontière, et en train de se faire, où les plans semblent se demander non seulement ce qu'ils peuvent devenir, mais à quoi ils servent encore. *"Comment parler de Gaza sans y être ?"*, interroge Ariel Cypel, ami et correspondant parisien, dans les lettres qui traversent et structurent le film. La réponse tient dans le dispositif : filmer depuis ce côté-ci, accepter le hors-champ. La guerre en cours se résume à des signes – explosions, avions, colonnes de fumée – sans jamais dévoiler son centre. Anat Even livre alors de nombreux plans fixes, ou de lents travellings, comme une dérive qui se heurte irrémédiablement aux grillages des zones militaires. Le film avance, hanté, depuis Israël, où des visiteur·ses viennent observer les lieux de l'impensable, dans une affreuse leçon de *dark tourism*. Deux temporalités s'entremêlent : le travail de deuil d'un côté, celui de la vengeance en cours de l'autre.

Et face au projet d'un film pourtant décrit comme *"anecdotique"*, il y a aussi la figure de Netanyahou qui avance, tel un retraité paisible, le dos légèrement courbé, impassible, pour contempler les ruines d'un *"désastre sans fin"*. Alors oui, *Collapse* continue de demander ce que peut le cinéma face à Gaza, et ne trouve toujours pas de réponse. Le film pourtant, se poursuit, face aux chars et aux tracteurs qui se meuvent d'un même élan, où champs de bataille et agricoles se confondent. Jusqu'à ce que le "regard caméra" d'un tank ne vienne imposer de déplacer l'objectif. Ne pas filmer la guerre donc, mais la place intenable depuis laquelle on tente encore de la regarder. **Arnaud Hallet**



Collapse d'**Anat Even** (Fra., 2026, 1 h 18). En salle le 6 mai.

SAUVONS LES MEUBLES de Catherine Cosme

Un drame familial qui double le deuil d'une tourmente administrative absurde.



Une dette ne se voit pas. Lucile (Vimala Pons), photographe qui a réussi à quitter sa province, revient dans sa maison d'enfance pour découvrir simultanément que sa mère est mourante et qu'elle a contracté des dizaines de crédits à la consommation en usurpant son identité. Pendant des années, Colette a porté ce masque de femme qui s'en sort pour dissimuler un surendettement colossal. Les dettes se transmettent, les identités s'usurpent et la famille, loin d'être un refuge, devient un lieu où la violence économique s'exerce comme ailleurs. Chaque objet accumulé au fil d'une vie se transforme soudainement en actif comptable, en ligne d'un tableau de remboursement, et c'est dans ce vertige-là – la mutation des souvenirs en marchandise saisissable – que Catherine Cosme trouve la matière la plus vive de son film. Scénographe belge venue du théâtre, elle fait affleurer la ruine, la honte et la mort sous la lumière éclatante du soleil provençal. La cinéaste organise un drame familial sans douceur forcée ni sentiment mièvre et radiographie ces sociétés de crédit qui prospèrent sur la fragilité des plus exposé·es, et la honte sociale qui condamne leurs victimes au silence. **Ludovic Béot**

Sauvons les meubles de **Catherine Cosme**, avec **Vimala Pons**, **Yoann Zimmer**, **Guilaine Londez** (Fra., Bel., Sui., 2025, 1 h 26). En salle le 6 mai.

JHR Films · New Story



65

SEMAINE DE LA CRITIQUE CANNES 2026

13 - 21 MAI

La Semaine de la Critique en tournée

Découvrez les films en avant-première après le festival

À PARIS
LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE
3—8 JUIN 2026

À MARSEILLE
CINÉMAS LA BALEINE & LES VARIÉTÉS
5—9 JUIN 2026

EN LIGNE
FESTIVALSCOPE.COM
Sélection Courts Métrages
21—27 MAI 2026

EN CORSE
CINÉMATHÈQUE DE CORSE
AUTOMNE 2026

Tout sur #SDLC2026 Semaine de la Critique - Cannes semaine_de_la_critique @semainecannes.bsky.social SemaineCritique www.semainedelacritique.com



SORDA d'Eva Libertad García

Une femme enceinte sourde, son conjoint entendant, leur entourage maladroit… L'expérience d'une maternité atypique racontée dans toute sa complexité.

Pour qui ignore tout de la langue de Cervantes, *sorda* signifie "sourde". Ángela, l'héroïne (pas une scène sans elle), la trentaine, est sourde. Elle est dynamique, concentrée, potière de profession. Elle file le parfait amour avec Hector, un entendant. Quand le film démarre, Ángela est enceinte et le couple en est très heureux.
Et puis les ennuis commencent. Les parents entendants d'Ángela, un peu pesants, ont très peur que cet·te enfant soit sourd·e aussi. Ce qui agace évidemment Ángela : et pourquoi pas, d'abord ? Elle l'est bien, elle ! Elle ne le dit pas mais on le comprend. Car tout ce qu'elle ressent se lit sur le visage de l'actrice principale (et sœur de la cinéaste) Miriam Garlo, elle-même sourde, remarquable de présence et de grâce de bout en bout.
D'emblée *Sorda,* en ne quittant jamais Ángela et son beau visage mais aussi parce qu'il est entièrement sous-titré (y compris pour décrire les didascalies et le moindre bruit), nous plonge dans la complexité et au cœur de la vie de sourd·e. Il y a bien évidemment les problèmes de communication : les entendant·es qui parlent trop vite, tous·tes en même temps, qui oublient ou ne savent pas signer (manier la langue des signes). Mais il y a aussi le fait que ces entendant·es, même bien intentionné·es, ont tendance à vous infantiliser, à vouloir vous déresponsabiliser.
Dès que leur famille et leurs ami·es apprennent la grossesse d'Ángela, la première question que se posent les entendant·es est : est-ce que cet·te enfant, qui a une chance sur deux de l'être, sera sourd·e ? Il faut attendre quelques mois après la naissance pour le savoir. Période d'angoisse pour Hector, qui essaye en cachette de faire passer des tests un peu bébêtes à leur fille, Ona. L'angoisse du père est aussi celle de la mère qui, sans souhaiter forcément que sa fille lui ressemble, sent tout le poids social, toute l'espérance que mettent ses plus proches, même aimant·es, dans l'espoir qu'Ona ne soit pas sourde. Comment endosser son rôle de mère à part entière si l'enfant s'avère entendante ? Les liens amoureux du couple, si profonds, si forts vont être bouleversés, bousculés, se détériorer, encore plus que dans un couple d'entendant·es après une naissance, à cause de la place grandissante que prend Hector dans la vie de leur fille.
Eva Libertad García décide, à un quart d'heure de la fin, quand tout va mal, de nous mettre à la place d'Ángela (le son devient soudain inexistant ou presque), et nous comprenons tout de sa vie.
La fin du film est sublime, si sublime que l'on se gardera bien de vous en dire quoi que ce soit, mais elle sonne comme un accomplissement, un avènement inattendu et bienheureux.
Sorda est très fort parce qu'il n'est jamais misérabiliste, qu'il ne fait jamais appel à ce sentiment rance qu'est la pitié. Grâce d'abord à Miriam Garlo.

Jean-Baptiste Morain

Sorda d'**Eva Libertad García**, avec **Miriam Garlo**, **Álvaro Cervantes**, **Elena Irureta** (Esp., 2025, 1 h 40). En salle le 29 avril.

Condor Films

C'EST QUOI L'AMOUR ? de Fabien Gorgeart

Pétillante sans jamais céder à la niaiserie, une comédie de l'inclusion à l'heure des familles recomposées.

Fred (Vincent Macaigne) débarque dans le centre commercial où travaille son ex-femme, Marguerite (Laure Calamy), pour lui demander de faire annuler leur mariage religieux – condition nécessaire à son remariage à l'église. Ce qui devait relever d'une simple formalité administrative se transforme en voyage à Rome où se mêlent ex-conjoint·es, nouveau et nouvelle partenaires, enfants, petite amie de la fille et cousin prêtre. Ce qui frappe d'emblée, c'est la générosité de la construction et son refus de toute hiérarchie entre les personnages. Chacun, y compris les plus secondaires, trouve sa place et son épaisseur. On pense d'abord au cinéma de Toledano et Nakache dans cette manière d'agencer des trajectoires sociales hétérogènes au sein d'un récit de réconciliation si improbable qu'il en vient souvent à neutraliser les tensions qu'il prétend embrasser. Là où cette mécanique consterne chez le duo de cinéastes, elle devient ici une source de joie véritablement communicative.

Car Gorgeart délaisse le terrain du social pour renouer avec la grande tradition de la *screwball comedy*. Prolongeant son exploration des liens qui se font et se défont (*Diane a les épaules*, 2017, *La Vraie Famille*, 2021), le cinéaste invente une variation de la comédie de remariage : la comédie de re-divorce, où l'obligation de prouver que l'amour n'a pas existé suffit précisément à le réactiver en le déplaçant autre part.

Dans *C'est quoi l'amour ?*, la famille recomposée n'est jamais envisagée comme une blessure à panser ou le résidu d'un échec mais comme un excédent de vie, un élan tonique qui vient enrichir notre relation aux autres. De ces retrouvailles romaines surgissent alors à la fois le feu d'artifice d'une recomposition et un récit familial plus émouvant, qui affirme que l'amour ne disparaît pas mais s'accumule, circulant encore dans les corps et les regards du présent. **Ludovic Béot**

C'est quoi l'amour ? de **Fabien Gorgeart**, avec **Laure Calamy**, **Vincent Macaigne**, **Lyes Salem** (Fra., 2025, 1 h 48). En salle le 6 mai.



Deuxieme Ligne Films/Petit Film/France 3 Cinema

JUNGLE

ACCOR ARENA
PARIS
VENDREDI 30 OCTOBRE 26

INVITÉS SPÉCIAUX : RIO KOSTA
BILLETS DISPONIBLES SUR AEGPRESENTS.FR

AEG PRESENTS

ACCOR ARENA

Une femme face à la barbarie

LA SÉRIE DU MOIS - Les Inrocks - LA SÉRIE DU MOIS -

Hagai Levi raconte, avec une audace formelle folle, le destin effarant d'Etty Hillesum, jeune femme juive "déportée volontaire" et autrice d'un journal rédigé entre 1941 et 1943 dans Amsterdam occupée.

Il y a une dizaine d'années, le scénariste et réalisateur Hagai Levi découvrait les écrits d'Etty Hillesum, assemblés en un ouvrage intitulé *Une vie bouleversée*. Sa vie changeait face à l'intensité de ce journal rédigé entre 1941 et 1943 par une jeune femme juive admirative de Rilke, vivant à Amsterdam occupée par les nazis, plume alerte et profonde, habitée par une foi et un esprit d'exploration stupéfiants. Fascinée par le catholicisme – qu'elle n'a toutefois jamais adopté –, Etty Hillesum a fait le choix radical de ne pas profiter de la protection dont elle pouvait bénéficier en tant que membre du Conseil juif. Transférée volontaire en 1942 au camp de transit de Westerbork, où elle aidait les prisonnier·ères de toutes ses forces, elle est morte assassinée à Auschwitz l'année suivante avec une grande partie de sa famille.

Etty raconte les dernières années de son existence sous le regard à la fois impressionné et admiratif du créateur de *BeTipul (En thérapie)*, *The Affair*, *Our Boys*, mais aussi du remake de *Scènes de la vie conjugale*. L'un des artistes les plus affûté·es du monde sériel trouve ici un sujet à la hauteur de son désir de fiction introspective, dont il s'est fait le spécialiste. Les six épisodes, entièrement écrits et réalisés par Levi, suivent pas à pas son héroïne faite d'un beau paradoxe : plus le chaos règne, plus Etty tutoie sa propre liberté. L'actrice autrichienne Julia Windischbauer lui prête ses traits avec un engagement total, comme hantée par ses désirs et ses combats. Les scènes durent, lui laissent le temps de vivre.

La rencontre de Hillesum avec Julius Spier, psychanalyste disciple de Carl Jung spécialisé dans la lecture des lignes de la main avec un style de thérapie basé



Arte

sur le contact physique, est décrite en détail. La jeune femme de 27 ans devient à la fois sa collaboratrice et son amante. Hagai Levi capte leurs joutes et parvient, par la finesse de son écriture, à toujours conserver Etty comme sujet de sa propre vie, sans perdre de vue son trajet intellectuel, physique et sexuel.
Le pouvoir de ses mots est respecté par une voix off largement tirée de son journal. Parfois, un brin de didactisme vient faire vaciller le souffle de la série, avant qu'une vibration intime très forte ne reprenne le dessus. Nous fixons l'intériorité d'une femme.
Mais le coup de génie d'*Etty* est d'abord conceptuel. Après le 7-Octobre, Hagai Levi – citoyen israélien vivant à Tel-Aviv, opposé à la politique de Benjamin Netanyahou – a entrepris une réécriture de la série en la situant dans un décor contemporain. L'action se déroule bien entre 1941 et 1942, les nazis quadrillent l'espace avec leurs uniformes SS, on entend leurs murmures et, parfois, leurs voix oppressives. Pourtant, les décors sont ceux d'Amsterdam aujourd'hui. La seule marque notable d'inactualité tient à l'absence des téléphones portables. Pour le reste, les habitant·es – comme Etty – s'habillent comme nous, respirent notre air. L'effet est assez sidérant, par le sentiment de rendre palpable un moment de l'Histoire qui non pas pourrait se reproduire tel quel mais glisse littéralement jusqu'à nous pour se superposer au réel.
On ne parle même plus de résonance entre passé et présent. On parle d'une autre dimension qui nous place à la fois si proche et si loin de la terreur.
Hagai Levi est particulièrement doué pour tenir la barre dans cette tempête. Ici, il suffit que des corbeaux croassent pour comprendre ce qui attaque les humain·es. Au début de l'épisode 4, lorsque les nazis réquisitionnent les vélos appartenant aux juif·ves, il filme des tas de bicyclettes qui rappellent les monceaux de vêtements de *Nuit et Brouillard,* le court métrage d'Alain Resnais sur les camps d'extermination. Puis Levi revient vite au visage et aux mots d'Etty Hillesum, qui a écrit, comme un mode d'emploi pour traverser les catastrophes : *"Je trouve peu à peu la force de tout laisser partir. Toute chose, toute norme. Tout ancrage conventionnel, tout sentiment de sécurité."* Une grande série se déploie sous nos yeux, singulière et profonde.
Olivier Joyard

Etty d'**Hagai Levi**, avec **Julia Windischbauer**, **Sebastian Koch**, **Leopold Witte**. En salle le 6 mai, sur arte.tv à partir du 13 mai et sur Arte les 21 et 28 mai à 21 h.





THE MADISON de Taylor Sheridan

Entre motifs de l'Americana et *The Simple Life*, des citadines doivent s'acclimater aux grands espaces du Montana. Avec une Michelle Pfeiffer de grande classe.

Stetson sur le crâne, santiags, chemise en denim, jean brut et large ceinture de cuir : Taylor Sheridan, ex-acteur passé à l'écriture et à la réalisation (on le connaît pour *Yellowstone*, carton aux multiples séries dérivées) a tout du cowboy moderne, celui que l'époque devrait rendre obsolète… mais qui pourtant le porte aux nues. Sa nouvelle série, *The Madison*, débarque avec tout l'attirail de l'Americana – grands espaces, lumière rasante d'éternelle fin d'après-midi – et un point de départ narratif solide : la mort d'un patriarche (Kurt Russell) dans un accident donne l'occasion à sa veuve, une richissime new-yorkaise (Michelle Pfeiffer), de découvrir le sud du Montana, cet endroit sauvage où lui s'épanouissait les week-ends et où elle ne voulait pas mettre les pieds.

Tout commence avec l'agression de l'une des filles de la famille Clyburn en pleine rue, à New York. Le père, encore vivant à ce moment-là, explique de sa voix de stentor que la grande ville n'est plus sûre et qu'elle pourrait tirer bénéfice d'un séjour au grand air.

Ce sera le cas, contrainte et forcée, ce qui donne à *The Madison* une assise émotionnelle efficace, mais aussi burlesque.

Quand les citadines mettent pour la première fois les pieds dans un ranch avec toilettes sèches et ragoût de wapiti au menu, Taylor Sheridan démuscle son discours conservateur d'une touche de bonté et d'un humour pas désagréable. Pour un peu, on se croirait dans la téléréalité du début des années 2000 *The Simple Life*, quand Nicole Richie et Paris Hilton profitaient d'un séjour à la ferme pour tester la résistance de leurs talons hauts en milieu boueux.

C'est tout le problème avec Sheridan. Ses séries reprennent les tropes de l'Amérique rurale et les standards du patriarcat pour en livrer une version dynamique, doucement pince-sans-rire, fondamentalement digeste, même aux âmes ne supportant pas que soient représentés une terre et un imaginaire associés au trumpisme. Pour ajouter au bordel, *The Madison* est dédiée à la mémoire de Robert Redford (décédé le 16 septembre 2025), icône de la gauche américaine à Hollywood et pourfendeur de l'actuel président américain. Cela n'a rien d'une blague. Tout le premier épisode de *The Madison* s'inspire de l'un de ses films en tant que réalisateur, *Et au milieu coule une rivière* (1992), ode à la pêche à la mouche aux visées mélancoliques, cité directement lors d'une belle scène où les femmes endeuillées regardent ce qui était le film préféré du disparu.

Au cœur de *The Madison*, Michelle Pfeiffer, actrice en plein retour de flamme, occupe l'espace avec une classe intacte. L'occasion de se souvenir qu'elle fut géniale, de *Scarface* aux *Liaisons dangereuses*, en passant par l'excellent *Batman – Le défi* et l'un des plus grands Scorsese, *Le Temps de l'innocence*.

Elle a aussi joué avec Robert Redford (*Personnel et confidentiel*, 1996) et semble motivée pour documenter ici son entrée progressive et tonitruante dans ce qu'on avait coutume d'appeler le troisième âge. Difficile de vraiment se pincer le nez devant cette série solide, même si pour l'innovation, on ira voir ailleurs.

Olivier Joyard

The Madison de **Taylor Sheridan**, avec **Michelle Pfeiffer**, **Kurt Russell.** Sur Canal+, le 14 mai.

Paramount+

PARIS POLICE 1910 de Fabien Nury

La troisième saison de la série policière fait danser les ombres d'une Belle Époque qui touche à sa fin.

1900, 1905, 1910. En trois saisons, *Paris Police* a affûté une galerie de personnages équivoques dont les péripéties, soutenues par une reconstitution soignée, s'ancrent dans la Belle Époque. Après avoir été entraînés dans une affaire de féminicides puis plongés dans les marges d'un Paris rongé par la syphilis, les personnages se retrouvent au cœur d'une intrigue qui leur distribue les cartes de victime, suspect·e ou complice comme dans un roman d'Agatha Christie.

Lorsque Marguerite Steinheil est retrouvée ligotée dans son lit, son époux et sa mère assassiné·es dans la pièce d'à côté, tout indique un cambriolage qui aurait mal tourné. Mais sa déposition en fera la principale suspecte d'une opinion publique électrisée par la presse à scandale, et instille un doute chez l'inspecteur Jouin : son acolyte Fiersi et le préfet Lépine seraient-ils impliqués ?

Sans réviser ses fondamentaux, cette troisième saison acquiert une dimension méta en décrivant la façon dont l'affaire est traitée et influencée par les journalistes. Quel meilleur support qu'un quotidien pour faire se côtoyer le fait divers sordide et la panthéonisation d'Émile Zola ? Cette mise en récit des événements au moment où ils adviennent agite les fantasmes sexistes, complotistes et antisémites de l'époque tout en conférant à l'enquête une mécanique très contemporaine. Le resserrement de l'intrigue sur le quatuor de personnages mus par des intérêts contraires scelle leur destin dans la fange criminelle qu'ils combattaient jadis. À trop côtoyer le crime depuis des institutions corrompues, les chevaliers blancs ont viré du côté obscur, sonnant à leur insu le glas d'une époque en route vers l'abîme. **Alexandre Büyükodabas**

Paris Police 1910 de **Fabien Nury**, avec **Jérémie Laheurte**, **Évelyne Brochu**, **Marc Barbé**. Sur Canal+ le 27 avril.



Canal+

Entrée libre

Fondation d'entreprise Pernod Ricard

Night Mode

Exposition d'Arash Nassiri

12.05 → 18.07.26

Commissaire Franck Balland

1 cours Paul Ricard
75008 Paris

Libération Les Inrockuptibles

LA RÉSURRECTION DE LA VIRTUAL BOY

Via la Switch, Nintendo a décidé de réanimer sa console qui a le moins marché. Une expérience spatiotemporelle déroutante.

L'idée a pu paraître étrange. Alors qu'ailleurs, et selon des modalités techniques allant de l'évolution officielle à la réplique matérielle en passant par l'émulation logicielle, les machines à jouer à succès du passé (Atari 2600, Intellivision, ZX Spectrum, Commodore 64, Amiga, etc.) sont nombreuses à s'offrir des retours au premier plan, Nintendo a décidé de ressusciter la plus impopulaire de toutes ses consoles : la Virtual Boy. Sortie au Japon et aux États-Unis (mais jamais en Europe) au cours de l'été 1995, cette première incursion de la maison Mario dans le domaine de la réalité virtuelle prenant la forme d'un casque sur trépied à poser sur une table n'avait même pas eu droit à une année entière de commercialisation avant que, sous le double effet des critiques (inconfort de l'appareil, jeux jugés faiblards) et des ventes catastrophiques (moins de 800 000), son fabricant ne jette l'éponge.

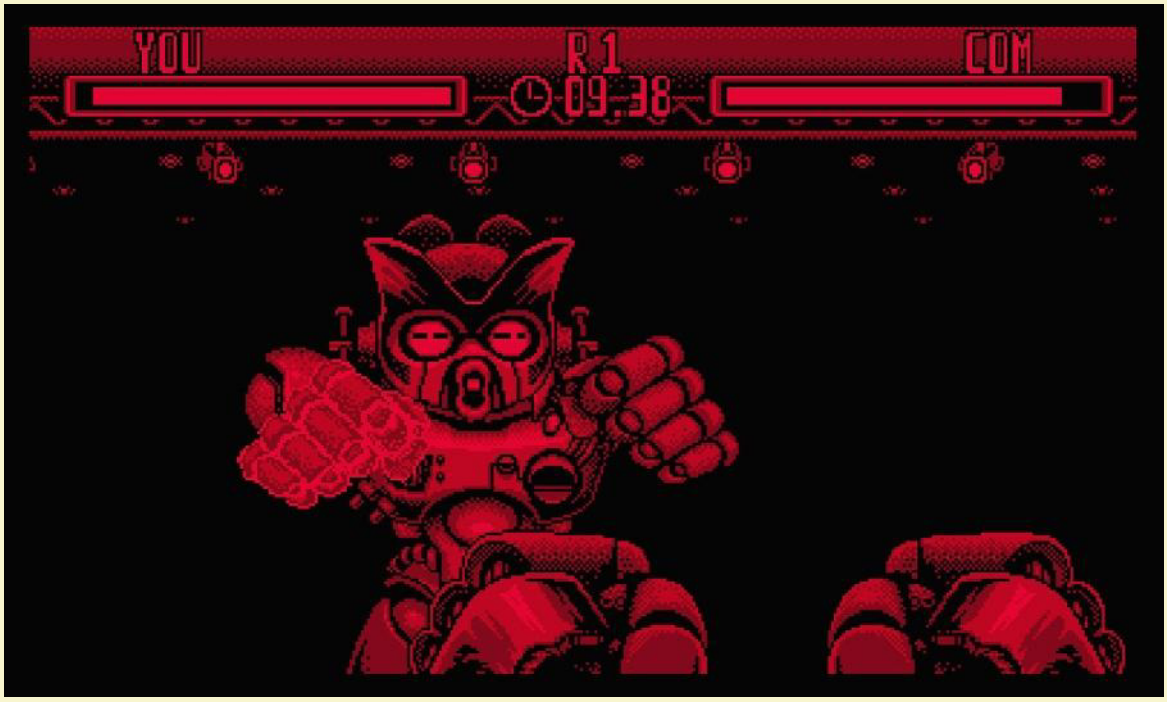
Et trois décennies plus tard, revoilà donc la Virtual Boy. Ou presque, car si l'aspect extérieur de l'accessoire vendu par Nintendo ressemble à s'y méprendre à la console originale, ce n'est qu'un support équipé de lentilles permettant de reproduire son affichage stéréoscopique en rouge et noir quand on y insère une Switch 1 ou 2. Lancée au cœur de l'hiver et associée à l'abonnement Nintendo Switch Online, le service Nintendo Classics - Virtual Boy reçoit depuis régulièrement de nouveaux (vieux) jeux et devrait compter, avant la fin de l'année, 14 titres sur les 22 sortis à l'époque, complétés par deux inédits.

S'il ne faut évidemment pas exclure que, d'ici là, le surgissement imprévu d'un ou deux chefs-d'œuvre vienne transformer radicalement la perception que l'on peut avoir de la Virtual Boy, l'heure n'est pas à l'enthousiasme délirant devant son catalogue. *Mario Clash* est un successeur de l'antique *Mario Bros* (1983) assez chouette bien qu'un peu anachronique, *Mario's Tennis* profite joliment de l'effet relief mais demande un effort d'adaptation pour cause de timing différent du récent *Mario Tennis Fever* de la Switch 2, *Galactic Pinball* confirme ce que les possesseurs de Meta Quest, PSVR et assimilés n'ignorent pas, à savoir qu'un flipper en VR, c'est toujours super, *Wario Land* est à la hauteur de sa réputation de très bon jeu de plateforme mais aurait été au moins aussi bon sans le relief et en couleurs…

On pourrait continuer la liste mais l'essentiel n'est sans doute pas là, dans la réévaluation/(re)découverte hors contexte de potentielles perles oubliées. Car ce que permet surtout cette Virtual Boy virtuelle en forme de viseur, qui nous appelle telle la longue-vue à pièces d'un site touristique, c'est de regarder ce qui est loin de nous, et en l'occurence moins dans l'espace que dans le temps. Ce qui fut (une vision du jeu vidéo, une certaine approche de ses technologies) mais aussi ce qui aurait pu advenir (si la Virtual Boy avait marché, si certains éléments avaient été mieux pensés, certaines idées, davantage creusées). Ce qu'on y voit est parfois beau, souvent bizarre, parfois un rien déstabilisant.

C'était hier, c'est là et c'est passionnant. **Erwan Higuinen**

Nintendo Classics - Virtual Boy : inclus dans l'abonnement Nintendo Switch Online + pack additionnel, 39,99 € par an. Casque Virtual Boy pour Switch 1 ou 2 : 79,99 € (modèle avec trépied) ou 19,99 € (modèle en carton).



Nintendo

DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD

ROCK en SEINE

26 › 30 AOÛT 2026

26 AOÛT 2026
TYLER, THE CREATOR
SOMBR
MIKI · RAVYN LENAE ...

27 AOÛT 2026
LORDE
DJO · TASH SULTANA
SAM QUEALY...

28 AOÛT 2026
NICK CAVE & THE BAD SEEDS
THE BLACK KEYS · FRANZ FERDINAND
WET LEG · BIFFY CLYRO
CMAT · KURT VILE & THE VIOLATORS · WILCO...

29 AOÛT 2026
DEFTONES
TURNSTILE · AMYL & THE SNIFFERS · LANDMVRKS
AFI · FCUKERS · LAMBRINI GIRLS · MANNEQUIN PUSSY...

30 AOÛT 2026
THE CURE
INTERPOL
BERTRAND BELIN · DRY CLEANING · SLOWDIVE ...



INFOS ET RÉSERVATIONS : WWW.ROCKENSEINE.COM

RCS : 448 253 344 – Licences N°2 I-R-21-2980 – N°3 I-R-21-0270 – ILLUSTRATION : Sophia Sabari

axs · BoursoBank · Lidl · Volkswagen · Centre des Monuments Nationaux · RATP · Les Inrockuptibles · L'Équipe · Libération · france.tv · France Inter

Livres



Maximilian Gödecke

LE LIVRE DU MOIS - Les Inrocks - LE LIVRE DU MOIS -

Le jour où le fascisme nous mettra dehors

Exilée à Berlin, la journaliste et écrivaine turque Ece Temelkuran exhorte à la mobilisation et interroge la notion de "chez-soi" après avoir été contrainte de migrer.

"Comme tous ceux privés de chez-soi, qui ont développé la capacité de sentir les infimes changements dans l'air, nous savons déjà que beaucoup d'autres devront bientôt apprendre à vivre comme nous." Partant de sa propre expérience et de conversations avec d'autres exilé·es, regardant l'extrême droite avancer en Occident, Ece Temelkuran nous prévient : nous, démocrates, serons bientôt des étranger·ères à l'intérieur de nos propres pays. Ainsi, la journaliste et essayiste turque, installée à Berlin depuis dix ans, nous fait une proposition : *"Partager ce que j'ai appris après avoir moi-même perdu mon chez-moi, mon pays, et redéfinir ce que le terme* home – *chez-soi – signifiera au XXIe siècle pour nous tous."*
En 2022, dans *Ensemble – Dix choix pour un meilleur présent* (Stock), Temelkuran appelait déjà à un sursaut démocratique. Dans ce nouveau livre, qui mêle témoignage et essai politique, elle alerte : la menace fasciste n'est pas circonscrite à certaines nations, elle est globale. Et c'est justement parce qu'elle l'a de ses yeux vue arriver dans son pays natal qu'elle peut aujourd'hui nous en parler.
Le livre débute sur un souvenir : un jour de 2016, alors qu'une tentative de putsch avortée sert de prétexte à l'incarcération d'intellectuel·les turc·ques, la journaliste, en voyage à Zagreb, décide de ne pas rentrer à Istanbul. Suit une série de textes, rédigés sous forme de lettres datées de juin 2022 à avril 2025. Temelkuran explique les étapes qui jalonnent son parcours d'exilée, raconte les différentes humiliations qu'elle doit affronter, déconstruit toutes sortes de lieux communs circulant à propos des personnes déplacées. Elle raconte le Berlin qu'elle découvre, la peur de ne pas voir sa carte de séjour renouvelée, les tracasseries administratives, analyse les comportements, paternalistes ou offensants, de différent·es interlocuteur·rices, et confie le désarroi qui l'étreint. Telmekuran réfléchit à la notion de ce *"chez-soi"* qu'on parvient à reconstruire, ou pas, lorsqu'on est en exil, souligne ce qui peut relier les étranger·ères qu'elle croise. Plus largement, elle tente de définir le statut de *"unhomed"* qui est le sien. Elle enquête en journaliste, rassemble des témoignages, démontre et propose une analyse politique des transformations à l'œuvre dans nos pays.
Elle commente aussi, d'une lettre à l'autre, la marche du monde. En octobre 2023 : *"Le 7 octobre, le Hamas a violemment attaqué Israël ; 1 195 personnes ont été tuées et 251 prises en otage. Si tu as suivi les événements du 11 septembre 2001 en direct, comme moi, tu te souviendras de ce même profond sentiment : la riposte sera disproportionnée et le monde ne sera plus jamais le même. Lorsque les représailles ont commencé, il était clair que le bain de sang serait sans fin."* Elle analyse alors l'embarras des intellectuel·les et des médias pour qualifier la situation à Gaza – ce qui, remarque-t-elle, a eu comme conséquence de diviser les antifascistes. Ailleurs, elle fustige le comportement des ultra-riches, dénonce leur nocivité pour les populations, estimant que *"le fascisme est idéologiquement et historiquement ancré dans le néolibéralisme"* : *"C'est comme si le monde entier était une entreprise et que les masses devaient, naturellement, se comporter comme des employés."* Enfin, elle réagit à la réélection de Trump : *"À partir de maintenant, tout va aller de mal en pis mais, comme beaucoup de nations qui ont emprunté la même voie, les Américains continuent d'apaiser leurs craintes en répétant la même phrase illusoire : 'Les institutions tiendront.'"*
Pour Ece Temelkuran, le fascisme est, au contraire, en train de tout détruire, et *"le temps du* unhoming *a déjà envahi le monde"*. Elle remarque : *"Lorsque le pays d'avant, l'ancien chez-soi, devient un champ de bataille absurde qui nous réduit à l'état de créatures effrayées, nous partons pour construire de nouveaux chez-soi, un nouveau pays. Nous savons que notre chez-soi, en réalité, ce sont les autres."* Voilà pourquoi, conclut-elle, la seule façon de s'en sortir est de créer, et très vite, des espaces d'entraide, afin de réfléchir à la meilleure façon de construire ensemble un nouveau pays, un nouveau chez-soi : *"Lorsqu'il s'agit de survivre, l'accent mis sur soi-même, que notre époque nous impose, est un fardeau. Ce fardeau n'est allégé qu'en se connectant aux autres et en donnant un sens à l'altruisme."*

Sylvie Tanette



Une nation d'étrangers – Reconstruire un chez-soi au XXIe siècle d'**Ece Temelkuran** (Stock), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Christel Gaillard-Paris**, 288 p., 21,50 €. En librairie.

GHOST STORIES de Siri Hustvedt

Dans ce récit captivant, l'écrivaine américaine dresse le portrait de son mari Paul Auster, décédé en avril 2024.

"Je suis vivante. Mon mari, Paul Auster, est mort." Siri Hustvedt ouvre *Ghost Stories* par ces mots simples. On l'imagine les coucher sur la page pour leur donner une forme de réalité, pour esquisser les contours de l'absence. Le premier chapitre du récit est entièrement tourné autour du vide qui règne désormais dans cette maison new-yorkaise où le couple avait tissé, pendant quarante-trois ans, *"un long dialogue continu, au sujet de petites choses et de grandes"*. Dans son premier chapitre, *Ghost Stories* évoque *L'Année de la pensée magique* de Joan Didion : Hustvedt décrit les objets de l'être aimé dont il faut disposer – cette veste en cuir dans laquelle elle enfonce son visage –, la violence de voir son mari s'éteindre d'un cancer, la volonté de faire revivre, par l'écriture, ce *"nous"* qui n'est plus. Mais très rapidement, l'autrice de *Souvenirs de l'avenir* surprend en multipliant les formes, et ce livre sur le deuil devient un objet vivant, sensuel et captivant. Elle mêle des extraits de son journal, des textes écrits après l'enterrement, des mails qu'elle envoie à des ami·es depuis "Cancerland", des archives. Elle glisse surtout entre deux chapitres les *Lettres à Miles*, un projet entamé par Auster en mars 2024. Dans ces missives pleines de vie et de malice adressées à son petit-fils, l'écrivain parle avec amour de sa famille, de sa fille (la chanteuse Sophie Auster) et de son gendre (le photographe Spencer Ostrander), avec qui il a collaboré sur deux livres.

Cette façon d'associer dans un même livre la prose d'Auster et la sienne rend hommage à leur profonde relation intellectuelle et littéraire. L'écrivaine raconte ainsi qu'il et elle se donnaient régulièrement rendez-vous dans leurs *"fauteuils verts"* pour se lire des pages de leurs manuscrits en cours. Bien que la prose soit profondément celle de Hustvedt – on y reconnaît ses références, son engagement féministe, ses obsessions –, l'auteur de la *Trilogie new-yorkaise* plane sur ce livre comme un fantôme. L'écrivaine brosse un portrait férocement attachant de son mari en auteur allergique aux avancées technologiques (il se faisait faxer ses mails), en écrivain engagé et érudit évitant *"toute mode"*, en homme généreux tirant *"une joie enfantine des personnes qu'il aimait"*. Elle revient aussi avec un tact sublime sur les événements tragiques de la vie d'Auster : la mort de sa petite-fille Ruby à l'âge de dix mois, puis de son fils Daniel après une longue bataille contre les addictions.

Le plus remarquable, avec ce récit, c'est la manière dont Hustvedt ancre son deuil dans des problématiques politiques très contemporaines. Avec l'engagement féministe qu'on lui connaît, elle explore ce que cela a signifié, pour elle, d'être parfois réduite à la *"femme de"*, mais elle dit aussi et surtout son inquiétude face au monde qui l'entoure et à la montée du fascisme. Auster est mort avant la réélection de Trump, mais il a été témoin de la guerre en Ukraine et du *"bain de sang de Gaza"*. Au fil de ces quatre cents pages d'une profondeur infinie sur le couple, le temps et le deuil, elle fait sienne la célèbre maxime féministe : le personnel est politique. **Pauline Le Gall**



Spencer Ostrander



Ghost Stories de **Siri Hustvedt** (Gallimard), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Frédéric Joly**, 418 p., 20 €. En librairie le 14 mai.

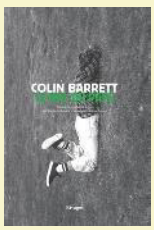
LE MAL DU PAYS de Colin Barrett

Avec son nouveau recueil de nouvelles, l'auteur irlandais dresse le portrait d'une jeunesse cabossée.



Bart Michiels

Au commissariat de Ballina, dans le comté de Mayo à l'ouest de l'Irlande – théâtre de la plupart des histoires de Colin Barrett –, la sergente Noonan passe un week-end *"banal, quoique chargé"*. Il a fallu gérer une bagarre au fish & chips, des infractions routières. Alors qu'elle boit un café à son bureau, elle est appelée pour une fusillade dans une ferme : un jeune homme s'est fait prendre alors qu'il tentait de siphonner une cuve de fioul. Dès la première nouvelle de ce nouveau recueil, Barrett fait la démonstration de son talent pour raconter en quelques lignes des destins cabossés avec beaucoup de finesse et une distance très juste. Il lui suffit d'une poignée de pages pour mener une réflexion sur la mort et les regrets, et pour nous faire comprendre exactement d'où parlent chacun de ses personnages. Bien qu'il ait été repéré en France pour son premier roman *Fils prodigues*, Barrett est surtout connu en Irlande pour ses qualités de nouvelliste. Il reprend avec talent le flambeau d'une tradition littéraire toujours vivante, héritée de James Joyce ou Frank O'Connor. Tout au long des huit nouvelles qui composent *Le Mal du pays*, Barrett nous raconte les histoires simples qui se nouent autour d'une Guinness dans le pub local, à un enterrement ou dans une maison marquée par le deuil. Autant de décors que l'auteur plante avec une économie de mots mais un sens du détail remarquable, et une empathie tendre et profonde pour ses personnages. Ce cadre restreint lui permet de dresser le portrait nuancé d'une jeunesse irlandaise mélancolique, en proie aux doutes existentiels et à la précarité économique.



Pauline Le Gall

Le Mal du pays de **Colin Barrett** (Rivages), traduit de l'anglais par **Zacharie Boissau** et **Charles Bonnot**, 240 p., 21 €. En librairie le 6 mai.



illustration Walter Glassof

URANOVA de Lenka Elbe

Dans cette première œuvre parfaitement maîtrisée, l'écrivaine tchèque utilise les codes de la littérature horrifique pour explorer le passé de son pays.



Henry et Angela coulent des jours heureux dans le Londres des *Swinging Sixties*. Il est professeur de musique, elle s'apprête à débuter son activité d'enseignante. Avant de commencer son nouveau travail, Angela décide de rendre visite à sa famille tchèque dans la station thermale de Jáchymov. Elle veut retourner sur les traces de son père, ancien prisonnier politique forcé à travailler dans les mines d'uranium en pleine répression communiste et abattu alors qu'il tentait de s'échapper.
À peine arrivée dans la ville dont Elbe pose très rapidement l'ambiance inquiétante, le sol s'ouvre sous les pieds d'Angela et elle disparaît dans les galeries souterraines.
Après ces premiers chapitres intrigants, menés tambour battant, l'écrivaine tchèque Lenka Elbe glisse une ellipse de près de trente ans. Nous retrouvons Henry qui, n'ayant jamais réussi à faire son deuil, part à Jáchymov sur les traces de son amour de jeunesse. C'est là que le récit prend un tour fantastique inattendu. Henry prend une chambre dans une station thermale tenue par une mystérieuse doctoresse vantant les mérites des bains de radon. Il se retrouve confronté à une troupe de scientifiques fantasques, à une infirmière flanquée d'un chien étrange et surtout à un vieillard mystérieusement lié à Angela.
Elbe, qui est aussi scénariste pour la télévision, déploie un vrai talent pour écrire ces personnages loufoques et un peu paumés qui nous ancrent dans son récit foisonnant. Dans cette aventure de près de cinq cents pages regorgeant d'idées romanesques formidables et d'un humour très singulier, le passé et le présent coexistent. Les motifs récurrents du roman – la radioactivité, les squelettes des prisonniers politiques qui gisent sous les pieds des habitant·es, la possibilité de l'immortalité – sont autant de moyens de porter un regard vif et politique sur la violente répression qui a marqué l'histoire de son pays, sur la surveillance d'hier et d'aujourd'hui et sur le mal qui remonte sans cesse à la surface. Elbe cite Kafka parmi ses influences, mais *Uranova* fait aussi penser à certain·es de ses contemporain·es comme Mariana Enríquez ou Rivers Solomon. Elle partage cette même capacité à plonger les mains dans la boue (radioactive) du passé tout en sondant les menaces du présent – et manie avec le même talent et la même intelligence les codes de la littérature horrifique. **Pauline Le Gall**



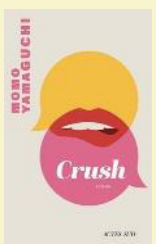
Uranova de **Lenka Elbe** (Aux Forges de Vulcain), traduit du tchèque par **Eurydice Antolin**, 448 p., 23 €. En librairie le 15 mai.

CRUSH de Momo Yamaguchi

Les tribulations cocasses d'une jeune célibataire japonaise. Un premier roman plein d'humour pour dénoncer le patriarcat contemporain.

À 24 ans, Mika est vierge et aimerait ne pas le rester indéfiniment. C'est l'été à Tokyo ; elle se morfond dans un emploi de bureau sans intérêt, va de soirée en soirée avec sa copine Meuf Canon. Quand elle pose son regard sur un garçon, elle imagine instantanément ce qu'elle aimerait lui faire.
Née au Japon, Momo Yamaguchi a grandi aux États-Unis et vit à Londres. Son premier roman mixe judicieusement des ingrédients de séries télé et les codes de la romance pour dénoncer le carcan dans lequel se trouve coincée son héroïne. Yamaguchi travaille un humour très cru, logé dans le contraste entre les fantasmes torrides surgissant sans filtre dans la tête de Mika et la banalité de son quotidien. Il réside aussi dans la cocasserie de certaines scènes, et dans les surnoms hilarants mais très justes inventés par Mika pour les hommes – décevants – qu'elle rencontre.
Au-delà du burlesque, une saine colère porte ce texte. Yamaguchi pointe le paternalisme libidineux des confrères de Mika, la violence sournoise des *boyfriends,* pourtant en apparence fréquentables, qu'elle côtoie, l'absurdité ultra-contemporaine de son environnement de travail. Elle dénonce le comportement d'expats blancs en poste à Tokyo, si friands de jeunes femmes asiatiques, l'attitude méprisante de garçons japonais nés aux États-Unis et de passage dans leur pays d'origine. Ainsi, sa chronique façon *Sex and the City* se révèle être un véritable manifeste féministe et libérateur. **Sylvie Tanette**





Crush de **Momo Yamaguchi** (Actes Sud), traduit de l'anglais par **Mathilde Janin**, 336 p., 22 €. En librairie le 13 mai.

RIEN QUE LA VÉRITÉ de Michael Finkel

Un texte emblématique de *narrative nonfiction* enfin traduit, où l'auteur confronte ses propres failles à la personnalité trouble d'un assassin.

Un jour de 2002, Michael Finkel, grand reporter au *New York Times*, est congédié : dans une enquête sur des enfants esclaves en Côte d'Ivoire, il a écrit un témoignage inventé à partir de plusieurs récits. Au même moment, il apprend qu'un homme, Christian Longo, soupçonné d'avoir tué sa femme et leurs trois jeunes enfants, s'est fait passer pour lui durant sa cavale.

Publié en 2005, *Rien que la vérité* est le premier livre de l'auteur. Il raconte l'histoire de son article, son bannissement et, en parallèle, la découverte des corps, l'enquête de police, la cavale de Longo. Surtout, il parle de l'incroyable relation nouée entre le journaliste et le meurtrier. Car Finkel le contacte, et débute alors une longue conversation faite d'échanges par téléphone et de lettres, retranscrite en partie ici. Comme dans *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère, sur l'affaire Jean-Claude Romand, surgit la vie d'un homme enferré dans une spirale d'endettement, mentant à sa famille et au monde entier. Finkel nous montre aussi le décor d'une Amérique provinciale et très religieuse.



Le journaliste a su insuffler à son récit la tension d'un thriller, avec un indéniable sens du détail et une énigme à propos du geste de Longo qu'il tient jusqu'au dénouement. Mais la particularité du texte réside principalement dans l'entrelacement des histoires de l'auteur et du meurtrier. Michael Finkel réfléchit ici au mensonge, à la vérité, au rôle de l'écriture, d'un point de vue presque philosophique. Surtout, une interrogation s'insinue au fil des pages : dans cette conversation au long cours dont Finkel, sans emploi, pense dès le départ tirer un livre sans toutefois l'avouer, mais où il lui arrive malgré lui de se confier plus que de raison, qui manipule qui ? **Sylvie Tanette**



Rien que la vérité de **Michael Finkel** (Marchialy), traduit de l'anglais (États-Unis) par **Julie Sibony**, 400 p., 23 €. En librairie le 7 mai.

Doug Loneman



TURSIC & MILLE

DISSONANCES
À GÉOMÉTRIES VARIABLES

CARRÉ D'ART – MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN, NÎMES

www.carreartmusee.com

Carré d'Art Musée d'art contemporain de Nîmes · NÎMES · PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE Liberté Égalité Fraternité · La Région Occitanie · Les Inrockuptibles · Libération

TRAITÉ DE L'AMOUR MODERNE d'Emanuele Coccia

Attentif aux feux de l'amour d'aujourd'hui, le philosophe italien signe un traité audacieux qui déplace les clichés romantiques vers une approche ouverte et plurielle.

De la vie des plantes à celle de la mode, des espaces domestiques aux destinées célestes des anges, des choses aux affects, Emanuele Coccia ne s'intéresse à tout ce qui bouge et se métamorphose (sa grande idée) que pour bousculer le sens commun. Rien de son travail philosophique ne va de soi, au sens où sa manière de questionner le monde nous prend à contre-pied, déstabilise nos catégories de pensée ancrées dans des traditions intellectuelles trop figées à son goût. Lui joue sans cesse avec les concepts, réactive des auteur·rices oublié·es, se libère des évidences, au risque parfois de déstabiliser son lectorat, étourdi par ses tours de passe-passe réflexifs.

S'intéresser aujourd'hui à l'amour moderne que chantait David Bowie ne pouvait évidemment pas consister à simplement célébrer ses vertus et s'enivrer de ses promesses. Que dire de l'amour qui n'a déjà été pensé, théorisé, ressenti ? Avec ce *Traité de l'amour moderne,* dont il confie qu'il adopte un style plus proche des anciens traités scolaires médiévaux que des essais auxquels il est accoutumé, Emanuele Coccia se propose de redéfinir l'amour, moins pour contester la centralité de son principe moral que pour saisir ce qu'il permet de faire bouger dans nos manières de vivre.

Le philosophe reconnaît d'emblée que *"l'amour ne relève pas d'une simple émotion, mais constitue la structure la plus profonde de la vie sociale et économique contemporaine"*. Au-delà des ressorts secrets et intimes qui l'ont poussé à écrire sur l'amour, les nouvelles formes que prend aujourd'hui la famille constituent le cœur de sa réflexion, nourrie autant de philosophie féministe contemporaine que de sociologie (Eva Illouz, Anthony Giddens…). Pour Coccia, aimer est d'abord *"un processus d'émergence et d'invention, l'irruption de quelque chose qui n'était pas là auparavant, une force capable de nous transformer et de transfigurer le monde autour de nous"*.

Ce que nous cherchons tous·tes en aimant, c'est *"l'ouverture à un possible inédit"*. De telle sorte que l'amour produit ce qu'il appelle, comme en économie, *"de la valeur"*.

Plus qu'une simple émotion, l'amour est une *"force instituante"*, *"une forme qui ordonne et, en même temps, fonde"*. Il augmente la valeur de tout ce qu'il touche. Cette intuition anime le livre de bout en bout, d'où découle une idée centrale : parler d'amour, c'est d'abord parler d'économie et de famille, de valeur et d'institution. Comme le raconte la culture populaire contemporaine, *"plus sensible que la théorie"*, la révolution de l'amour a déjà commencé : les séries, par exemple, mettent en scène la fin de la famille généalogique et la naissance de communautés affectives et économiques. On est ami·es, collègues, colocataires, associé·es, avant même d'être uni·es conjugalement. L'idée d'une famille *"post-généalogique"*, qui fonde la valeur sur la relation plutôt que sur le sang, s'est largement imposée.

Au lieu de s'opposer, l'amour (désintéressé) et l'économie (fondée sur l'intérêt) se rejoignent sur de nouvelles bases. Ce n'est plus l'héritage ou la transmission de la richesse qui structure la loi de l'amour, mais *"la création commune de mondes"* (des maisons, des formes de vie…).

C'est bien dans cette façon non plus patriarcale, mais inventive et plurielle d'envisager l'amour que *"se prépare peut-être la prochaine révolution de l'amour"*.

Alors que la modernité occidentale distingue l'amour des choses et celui des personnes, Coccia invite à les réarticuler au nom de leur commune visée. Travailler équivaut à aimer, et aimer signifie contribuer à la construction de ce qui soutient la collectivité.

La cosmogonie que dessine Coccia, chez qui tout s'entremêle sans cesse (la maison et la ville, les plantes et les humains, l'art et la mode…), désactive le fétichisme romantique de l'amour pour le raccrocher à un geste infrapolitique : changer le monde même. **Jean-Marie Durand**



Traité de l'amour moderne d'**Emanuele Coccia** (Flammarion/"Climats"), 288 p., 22 €. En librairie.

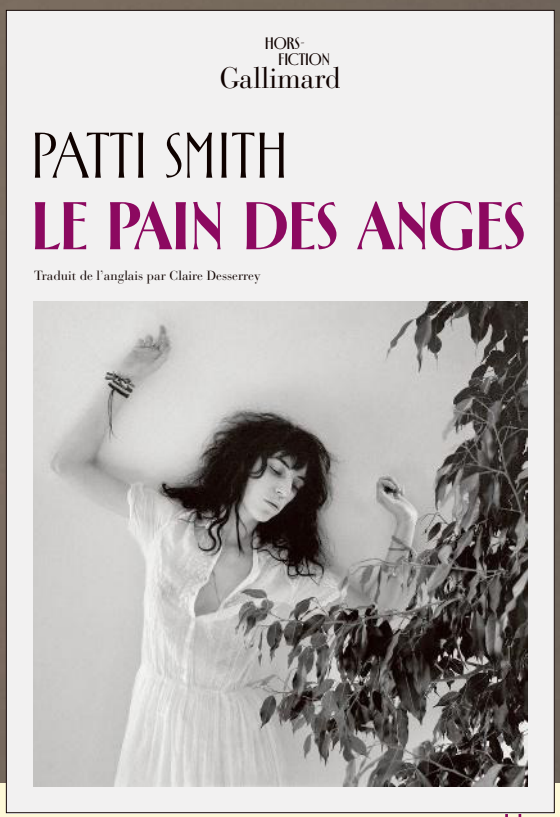


Astrid di Crollalanza/Éditions Flammarion



Photo F. Mantovani © Gallimard

Gallimard
présente



PATTI SMITH

Le pain des anges

« Avec *Le Pain des anges*, Patti Smith délaisse la poésie pour nous offrir sa vie. Elle retrace celle qu'elle fut, celle qu'elle est devenue au travers différents moments de son existence : première visite dans une librairie, dialogue avec une tortue, premiers flirts, arrivée à New York, grand amour, mariage, enfants, décès, retour à la scène… »
Les Inrockuptibles

« La voix incantatoire de Patti Smith rayonne dans ce récit intime. »
The Guardian

« Fascinant. Sublime. »
Los Angeles Times

« *Le Pain des anges* allonge la liste des endroits chers à Patti Smith, où s'envole le romanesque. Captivant. »
The Washington Post

« Incroyablement rafraîchissant, des amples passages sur des sujets rarement abordés par Patti Smith. »
The New York Times

L'ICÔNE PUNK ROCK FAIT SON GRAND RETOUR LITTÉRAIRE AVEC LE LIVRE DE SA VIE.

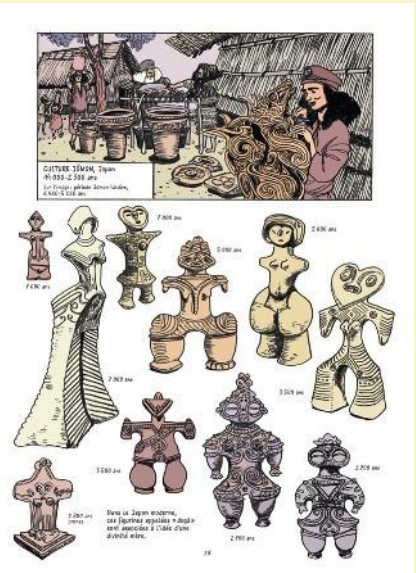
nrf

QUAND LA FEMME ÉTAIT L'HOMME d'Ulli Lust

Avec cette BD documentaire féministe, la dessinatrice gomme la conception masculine de la Préhistoire.

En 2009, l'autrice austro-allemande Ulli Lust assiste à une conférence sur l'art à l'âge de pierre et entend un spécialiste déclarer d'un ton doctoral : *"Il est facile de comprendre pourquoi les femmes ne pouvaient jouer qu'un rôle subalterne dans la société préhistorique… elles ne pouvaient pas chasser."* Plus tard, suite à une question de l'autrice, l'homme est obligé de reconnaître que parmi les artefacts de l'époque, seul 1 % correspond à des représentations masculines… Dans le passé, la dessinatrice a donné dans l'autobiographie avec le très fort *Trop n'est pas assez*, où elle revenait sur son voyage chaotique et parfois tragique entrepris à 17 ans alors qu'elle était punk. *Quand la femme était l'Homme* a également des racines très personnelles, ce que retrace le premier chapitre appelé *Partie honteuse*. Elle y revient sur le tabou des organes génitaux dans sa famille et le choc procuré par sa première vision d'une statue de la Vierge Marie, avant de donner un coup de projecteur sur les statuettes de femmes que l'on trouve derrière les vitrines des musées. Ces statuettes racontent une autre Préhistoire que celle imprimée par le patriarcat, où la prédominance des hommes n'a jamais eu lieu. Enquête anthropologique très fouillée et dense, ce roman graphique documentaire constitue un tour de force spatio-temporel. Il passe d'une scène de *manspreading* dans un avion vécue par Ulli à une reconstitution de scène de chasse chez les Khoïsan, un peuple d'Afrique australe. Il aborde aussi les communautés de singes bonobos dirigées par les femelles, ainsi que l'arrivée, célébrée, des règles d'une jeune indigène d'Alaska il y a 30 000 ans, sans oublier l'examen des plus anciennes peintures rupestres sur l'île indonésienne de Sulawesi. Proposant une œuvre dense en informations et en citations d'expert·es, Ulli Lust, avec son trait précis, sait ménager des respirations poétiques le temps de pleines pages sublimes. S'il constitue une lecture exigeante et gratifiante, cet essai en bande dessinée est magistral. **Vincent Brunner**





Quand la femme était l'Homme – Aux origines de l'histoire d'**Ulli Lust** (çà et là), traduit de l'allemand (Autriche) par **Élisabeth Willenz**, 256 p., 26 €. En librairie.

FRANKENSTEIN de David Sala

Procurant une suite de chocs esthétiques, cette adaptation réinvente avec flamboyance le mythe imaginé par Mary Shelley.

Deux cents ans après sa première publication anonyme, le roman de Mary Shelley n'a pas perdu son pouvoir d'évocation tant la figure de l'autre, du monstre, incarne la peur humaine la plus partagée et la plus intemporelle. Déjà auteur d'une adaptation incroyable du *Joueur d'échecs* de Stefan Zweig en 2017, le Français David Sala s'attaque à *Frankenstein* en se frayant un chemin dans le texte original pour y placer ses thèmes de prédilection : il évacue les mises en abyme de Shelley pour se concentrer sur la dualité entre Frankenstein et sa création.



Ses traits de pinceau, pleins de fièvre tout en gardant une impressionnante assurance, communiquent à chaque page le désir de s'éloigner de l'imagerie habituelle pour réinventer à coup de gouaches éclatantes ce que l'on considérait comme déjà figé. Ainsi, avec une sorte de crête orangée, son monstre a l'apparence d'une rockstar extraterrestre comme Bowie période Ziggy Stardust, tandis que le costume en patchwork qu'une bonne âme lui coud évoque la flamboyance des peintures de Klimt. David Sala insiste aussi sur l'inhumanité qui entoure la créature : quand une personne lui vient en aide, celle-ci finit par être mise à mort par les passant·es. Cette scène-clé, éprouvante, détermine tout le reste et, notamment, la vengeance sanglante du "Prométhée moderne". Les dernières pages de la BD, avant, en guise de bonus, des pages de croquis préparatoires, se révèlent déchirantes. **Vincent Brunner**



Frankenstein de **David Sala** d'après **Mary Shelley** (Casterman), 220 p, 28 €. En librairie.

Elizabeth Willenz/çà et là · David Sala/Casterman



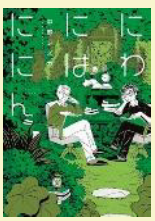
Shizuka Nakano/Imho

NIWA NI WA NI NIN de Shizuka Nakano

Un manga fantastique et poétique autour des jardins, dans lequel il est bon de flâner.

Un balai à la main, un homme semble danser doucement avant que sa chorégraphie ne s'emballe et que, tel un samouraï œuvrant contre une foule d'ennemis invisibles, il ne se démène dans tous les sens. Mettant en scène un simple jardinier, le prologue de *Niwa ni wa ni nin* lève le voile sur le sujet de ce recueil de nouvelles, mais aussi sur l'imagination verdoyante de la mangaka Shizuka Nakano, pour qui un simple bout de terre et de végétation est une porte ouverte vers un autre univers. Il y a ainsi ce jardin uniquement visible en bus, cet autre qui obsède littéralement sa propriétaire jusqu'à ce qu'elle finisse par oublier tout le reste ou ce dernier qui symbolise un passage secret entre la vie et la mort.

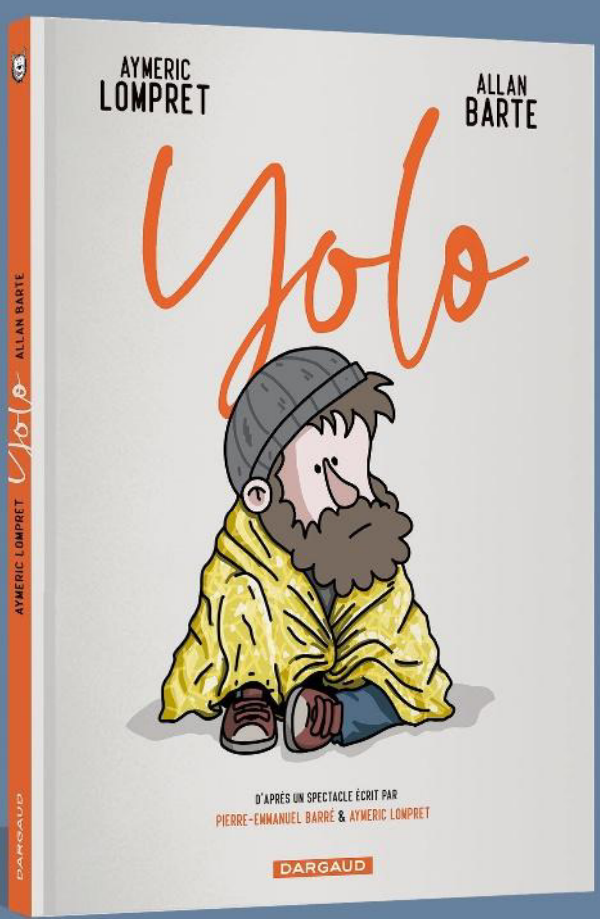
Dans sa postface, l'autrice écrit que, sans qu'elle ne puisse vraiment l'expliquer, son cœur *"bat la chamade"* dès qu'elle met les pieds dans un jardin. Cette énergie invisible qu'elle ressent, elle la canalise dans ces cinq récits surprenants. Des petits terrains cultivés



deviennent d'immenses espaces majestueux et mystérieux où la raison peut se perdre. Le graphisme de Shizuka Nakano, lui, ne s'égare jamais et garde intact son don pour rendre luxuriante et énigmatique la végétation. Un manga fascinant, à lire sur un banc dans un jardin public… **Vincent Brunner**

Niwa ni wa ni nin de **Shizuka Nakano** (Imho), traduit du japonais par **Kallie Lagorce**, 186 p., 14 €. En librairie.

© Lompret - Barte / Dargaud (2026)



Le héros de cette histoire est une personne sans-abri.
Il a perdu son chien, Antoine. Alors, il le cherche dans Paris.
Au passage, il interpelle les passants, nous parle de l'époque,
des gens apolitiques, et des sandwichs triangle.

D'APRÈS UN SPECTACLE ÉCRIT PAR
AYMERIC LOMPRET & PIERRE-EMMANUEL BARRÉ
MIS EN BANDE DESSINÉE AVEC ALLAN BARTE



AU RAYON BD
DARGAUD

Indécente essence

SPECTACLE DU MOIS - Les Inrocks - SPECTACLE -

Chahuteuse, outrancière et tordante, la plongée par Sylvain Creuzevault et sa troupe de comédien·nes dans *Pétrole*, l'œuvre ultime et inachevée de Pasolini, est réjouissante de bout en bout.

Comme un serpent qui se mord la queue, la scène inaugurale de *Pétrole* annonce l'image qui clôt ces trois heures et demie hallucinées de théâtre : regarder les hommes tomber. Allongé entre deux ailes d'avion sur le tarmac d'un aéroport gît Carlo Valletti, Icare des temps modernes, un ingénieur travaillant à l'ENI (Entreprise nationale des hydrocarbures italienne). À ses côtés, une valise pleine de livres. Si attentat il y a, il est idéologique, constate l'agent au sol… Tout est dit, en un tableau filmé des cintres et projeté sur un écran en fond de plateau. Ce qui va suivre, dans une exceptionnelle fantaisie de formes, est un retour sur images dans l'Italie des années 1960-1970, anticipant le choc pétrolier à venir et les magouilles politiques qui entretiennent la "stratégie de la tension" pour manipuler l'opinion publique. Avec en point d'orgue le massacre de la piazza Fontana le 12 décembre 1969, un attentat néofasciste qui marque le début des Années de plomb en Italie.

L'hubris de l'homme est au centre de *Pétrole*, ultime chantier littéraire écrit par Pier Paolo Pasolini avant son assassinat en 1975, contemporain de son film *Salò ou les 120 Journées de Sodome*. Un pavé de mille pages, inachevé et publié dix-sept ans après sa mort.

Un amoncellement de notes où se superposent visions, fables, réflexions politiques, avec en toile de fond l'enquête sur l'assassinat du géant pétrolier et homme politique Enrico Mattei, à la tête de l'ENI, un trust d'hydrocarbures considéré par les Italien·nes comme un État dans l'État. *"Le théâtre de la cruauté"* comme *Le Théâtre et son double* d'Artaud veillent sur ce dispositif narratif qui coupe d'emblée notre personnage en deux, Carlo Valletti se donnant à fond dans ses vies parallèles.

Carlo 1 connaît une ascension fulgurante comme ingénieur dans l'industrie pétrolière et renie manu militari ses valeurs de gauche pour grimper au sommet de la hiérarchie. Carlo 2 se livre à une sexualité débridée et trouve le moyen de changer de sexe en cours de route. La dépense, notion développée par Georges Bataille dans *La Part maudite*, trouve son acmé dans des séquences hilarantes où l'outrance



Jean-Louis Fernandez

et la caricature se chargent, sans vergogne, de percuter et faire exploser en vol la morale bourgeoise et capitaliste – l'éjaculation de pompes à essence brandies par les cadres de l'ENI et les branlettes collectives des hommes politiques faisant largement concurrence à la frénésie sexuelle d'un Carlo 2, qui se rend nuitamment dans les terrains vagues pour se frotter au prolétariat et au sexe tarifé.
La dualité est le grand motif de *Pétrole*, ou comme le dit Lacan, personnage du roman, *"un poème sur l'obsession de l'identité et en même temps de son broyage"*. L'issue en est fatale nécessairement et, concernant Pasolini, prophétique, lorsqu'il écrit ces lignes : *"Un terrain vague n'est pas la terre promise. C'est juste un vide dans lequel on peut se perdre et qu'il s'agit de combler."*

À la vision tragique d'une déréliction du politique au profit de l'industrie des énergies fossiles qui mène aujourd'hui la planète à sa perte, Sylvain Creuzevault et sa formidable troupe d'acteur·rices opposent une vitalité artistique et un humour corrosif qui dépiautent et autopsient la mécanique du pouvoir pour mettre à jour son ressort dérisoire : jouir sans entraves. Mais à quel prix, et pour qui la facture ? **Fabienne Arvers**

Pétrole d'après **Pier Paolo Pasolini,** création collective adaptée et mise en scène par **Sylvain Creuzevault**, avec **Sébastien Lefebvre**, **Gabriel Dahmani**, **Sharif Andoura**, **Pauline Bélier**...
À la Comédie de Reims les 20 et 21 mai ;
au Théâtre Vidy-Lausanne (Suisse) du 3 au 5 juin.





ສຽງຂອງຍ່າ *(LA VOIX DE MA GRAND-MÈRE)* de Vanasay Khamphommala

Découverte pendant le confinement, la performeuse part à la recherche de ses aïeux pour réconcilier les cultures et les générations avec la meilleure des dispositions : la douceur.

Convenons-en : le théâtre est rarement le lieu de la légèreté. De pièce en pièce, les artistes mettent en scène des déchaînements de violence inouïs, des personnages animés par des passions tristes, des victimes d'inceste, des coupables de viols, des peuples entiers sous le joug de tyrannies révoltantes, des pauvres gens incapables d'échapper à leur destin… Autant de sujets constitutifs de l'ADN des arts dramatiques depuis, disons, nos amis les Grecs anciens. On en retire beaucoup d'émotions. On en sort grandi·es, plus réfléchi·es. On y gagne une vision plus complexe du monde et de notre malheureuse condition. Tout de même, à la longue, cette surenchère a de quoi devenir un brin asphyxiante, même pour les spectateur·rices les plus aguerri·es. Dans ce contexte, l'artiste Vanasay Khamphommala s'impose comme une bouffée d'air frais ; l'antidote absolu à la brutalité du théâtre. Elle s'était fait remarquer pendant le confinement avec une performance audacieuse au titre programmatique : *Je viens chanter chez toi toute nue en échange d'un repas*. Avec ສຽງຂອງຍ່າ *(La Voix de ma grand-mère)*, elle prouve que la douceur, sur laquelle s'articule l'ensemble de son travail, ne l'empêche pas d'aborder des sujets graves et délicats. Préalablement déchaussé, le public est assis en cercle autour d'un autel laotien. L'encens brûle. Une musique orientale aux accents populaires grésille dans un haut-parleur. Et Vanasay Khamphommala accueille avec un sourire d'une authenticité désarmante, vêtue d'une jupe traditionnelle sinh.
Au fil d'une bonne heure de spectacle, elle va tenter de retrouver la voix de sa grand-mère, décédée au Laos il y a plus de quatre-vingts ans ; grand-mère qu'elle n'a jamais connue et dont il ne reste aucune trace – pas même une photo. Et elle y parvient, en nimbant son élocution et ses gestes dans une extraordinaire suavité, et à force d'incantations et de rituels, pratiqués avec le public, en racontant l'histoire de ses aïeux, en déployant une esthétique queer empreinte d'une grande gaieté, en convoquant son père, un fringant octogénaire drapé dans un costume d'Elvis Presley, drôle et touchant.
Il est moins ici question d'une simple recherche généalogique, essentiellement autocentrée, que d'une tentative de réconciliation entre deux cultures et trois générations éloignées. Passionnante, parce qu'à la fois universelle et dans l'air du temps, Vanasay Khamphommala nous prouve que la douceur peut autant que le choc et la brutalité. Salvateur. **Igor Hansen-Løve**

ສຽງຂອງຍ່າ *(La Voix de ma grand-mère)*, dramaturgie et texte **Vanasay Khamphommala**, avec **Somphet Khamphommala**, **Vanasay Khamphommala**. Au Théâtre 13, Paris, du 4 au 7 mai.

Christophe Raynaud de Lage

MY FIERCE IGNORANT STEP de Christos Papadopoulos

Un précis de composition chorégraphique qui hisse l'utopie au rang du possible.

Si les mouvements d'ensemble et le travail minutieux des variations appliquées à l'unisson sont la marque de fabrique de Christos Papadopoulos, la montée en puissance à l'œuvre dans cette nouvelle création s'applique moins à l'observation de la nature qu'à celle de l'être humain, composant singulier de toute communauté. En ouverture de la pièce, la naissance de mouvements minuscules, élémentaires – roulement des épaules, travail sur le cou et la mobilité de la tête –, s'accorde au diapason de la composition musicale de Kornilios Selamsis. Pas un arrêt, pas un silence ne vient rompre la marche du mouvement. Le partage collectif et progressif de la complexification gestuelle et orchestrale jusqu'à son développement "symphonique" tient en haleine la salle. Tout un alphabet gestuel du pas de côté se décline en même temps que l'amplitude des mouvements répond au travail du souffle des interprètes et se combine à la musique, semblant lui donner vie.

Pour Christos Papadopoulos, *"la synchronisation des mouvements multiples se produit mais ce n'est pas le but ; nous ne dansons pas ensemble parce que nous sommes synchronisés, nous nous synchronisons parce que nous sommes ensemble.* […] *Il s'agit de mécanismes qui nous permettent de nous trouver, d'exister, de nous rencontrer et de nous émerveiller de l'énergie qui naît, se multiplie, se disperse et s'offre"*. Une approche politique du vivre-ensemble puissamment communicative et qui marque une nouvelle étape dans son parcours chorégraphique. **Fabienne Arvers**



Pinelopi Gerasimou

My Fierce Ignorant Step, concept et chorégraphie **Christos Papadopoulos**, avec **Themis Andreoulaki**, **Maria Bregianni**, **Amalia Kosma**, **Georgios Kotsifakis**… Au Théâtre de la Ville - Sarah Bernhardt, Paris, du 24 au 30 mai.



Photo : Sophie Hatier · Conception graphique : Hélène Mailloux & Cécilia Montesinos · Licences d'entrepreneur de spectacles —CNCDC Châteauvallon L-R-21-4196/L-R-21-4200/L-R-21-4201 | Le Liberté 1-002886/2-001877/3-002382

Les traces minées de Tracey Emin

L'EXPO DU MOIS - Les Inrocks - L'EXPO DU MOIS -

Une rétrospective montre comment l'artiste anglaise a fait de sa vie, marquée par les violences et les abus, la matière plastique d'un travail bouleversant.



Tracey Emin

Que faire de soi, de ses rêves envolés, de ses traumatismes, des abus subis durant l'adolescence, des traces d'un viol, d'un avortement et d'un cancer ? Tracey Emin a choisi l'art pour exorciser les blessures de son existence marquée par la violence. Si l'art ne répare rien, surtout pas un corps attaqué de toutes parts, il restitue une expérience vulnérable, un rapport au monde affecté par les accidents de la vie. Figure-clé de la scène britannique des années 1990, au moment où s'imposaient les facétieux·ses Young British Artists (Damien Hirst, Sarah Lucas, Douglas Gordon, Gillian Wearing, Tacita Dean, Jake et Dinos Chapman…), elle donne forme depuis quarante ans à ses épreuves à travers l'installation, la peinture, la vidéo, la sculpture, la broderie… Tous les médiums qu'elle investit nourrissent sa seule obsession : se raconter pour tenter de comprendre ce qu'un destin personnel traduit de la violence du monde.

La rétrospective de son travail proposée par Maria Balshaw à la Tate Modern de Londres, *Second Life*, donne la mesure de son geste artistique, qui a parfois scandalisé par sa crudité, sa noirceur et son impudeur. Les photographies de son corps, qui a subi une stomie, à l'hôpital, où elle fut soignée d'un cancer de la vessie, ont évidemment dérangé par leur frontalité impudique. Mais le parcours, structuré comme le récit d'une émancipation, évoluant de l'enfer vers un renouveau, se distingue de la volonté de simplement choquer les visiteur·ses. L'histoire de sa souffrance est aussi l'histoire des formes qu'elle lui oppose, trouvant dans le langage de l'art, et dans l'émotion qu'il induit, la voie d'une survie.

Dès le début du parcours, l'artiste se raconte dans la vidéo *Why I Never Became a Dancer* (1995) où, sur des images Super 8 de sa ville natale en bord de mer, Margate, elle revient sur une humiliation subie à l'âge de 14 ans, lors d'un championnat de danse : pendant sa prestation, un groupe de garçons l'avait traitée de "salope" *("slag, slag, slag")*. Évoquant ces souvenirs éprouvants, elle regarde enfin la caméra, se met à bouger aux sons du tube de Sylvester de 1978 *You Make Me Feel (Mighty Real)* et interpelle ses bourreaux en leur offrant une danse : *"Shane, Eddy, Tony, Doug, Richard, celle-ci est pour vous."* Se réapproprier le chagrin : le geste séminal de Tracey Emin se joue dans cette danse, joyeuse, frontale, frondeuse. Avec les images, elle fait ce qu'elle veut de sa vie, quand bien même elle n'a jamais pu la gouverner comme elle l'aurait souhaité. Un néon dans l'une des salles l'annonce clairement : *"J'aurais pu aimer mon innocence."* La perte de l'innocence s'affiche partout, dans chaque pièce où les œuvres semblent sans cesse lutter contre les sujets qu'elles documentent. L'installation magistrale *Exorcism of the Last Painting I Ever Made* (1996) restitue la forme d'un atelier en désordre où se devine le souvenir d'une période de trois semaines durant laquelle elle s'est enfermée pour tenter de renouer avec la pratique de la peinture, qu'elle avait abandonnée, à bout de souffle. *"J'ai recommencé à peindre"*, confesse-t-elle sur un panneau explicatif. Son installation la plus célèbre (et à l'époque la plus sensible, comme si montrer son lit ne pouvait pas constituer un vrai geste artistique), *My Bed* (1998), concentre tout ce qu'elle a enduré. Perdu dans l'immensité de la salle, où s'illumine un autre néon *("Ce n'est pas moi qui pleure, c'est mon âme")*, son lit défait et souillé, entouré de bouteilles vides, de préservatifs, de mégots de cigarettes, de culottes tachées



de sang, de chiffons usagés, d'une peluche d'enfant, évoque l'alcoolisme, la solitude, la dépression. Une autre vidéo, *How It Feels* (1996), consigne son témoignage sur l'avortement qu'elle a subi, le refus de la maternité et la misogynie qui y est associée.

Mais, finalement, la pire de ses épreuves se devine encore plus dans ses peintures et dessins (*Just Like Nothing*, 2009 ; *I Never Asked to Fall in Love – You Made Me Feel Like This,* 2020…), où le rouge et le noir s'entremêlent comme le sang et le néant dans des motifs graphiques qui semblent crier par eux-mêmes, évoquant une esthétique proche d'Egon Schiele, avec des traits plus âpres encore. La dernière toile du parcours, *I Watched Myself Die and Come Alive,* représentant le corps d'une femme aux jambes écartées devant un fantôme noir, semble supposer qu'une seconde vie s'annonce, à la mesure du titre de l'exposition. Comme l'écrivait le philosophe François Jullien, la seconde vie surgit toujours de la vie même, de sa première partie, en somme ; il parle d'une seconde vie quand *"de l'intelligence s'est déposée peu à peu dans le regard qu'on porte sur la vie"* et qu'elle devient *"plus décidée, guidée par la lucidité acquise"* (Grasset, 2020). Par son art, Tracey Emin a atteint cette possibilité d'y goûter. Le chemin pour y parvenir, magistralement restitué à la Tate Modern, aura été long, périlleux, impudique, trash et déchirant. **Jean-Marie Durand**

Tracey Emin – A Second Life à la Tate Modern, Londres, jusqu'au 31 août.

↑
Exorcism of the Last Painting I Ever Made de Tracey Emin (1996).

NORMES CORPS au Palais de Tokyo, Paris

Une exposition rassemble des artistes qui échappent aux normes établies pour suivre leur propre voie.

De Jesse Darling à Benoît Piéron, de Pauline Curnier Jardin à Cathy de Monchaux, de Joseph Grigely à Neïla Czermak Ichti, les artistes rassemblé·es dans la nouvelle saison du Palais de Tokyo, *Normes Corps*, interrogent la question de la vulnérabilité qui procède d'un écart, subi ou désiré, avec les normes établies. Loin du "normcore", concept apparu il y a une dizaine d'années dans les magazines de mode pour saluer la banalité du "mâle" en sweat à capuche et T-shirt informe, le "Normes Corps" désigne ici un mouvement indéfini, mais très vivant, dans le paysage de l'art contemporain : celui qui s'épanche sur les fragilités des corps "non valides" et donc invalidés, sur des modes d'existence échappant aux catégories figées de la normalité sociale et esthétique. Un mouvement artistique qui fait écho à un nouveau pan de la recherche universitaire, les *disability studies* (les études du handicap).

Guillaume Désanges, directeur du Palais de Tokyo, parle du *"handicap comme expérience sensible et intensité créatrice"* et de *"l'explosion de la vie dans un régime de la vulnérabilité"* pour cadrer le projet global de cette saison, qui poursuit d'une certaine manière la précédente *(Echo Delay Reverb)* où, déjà, des artistes s'emparaient de la critique des pouvoirs contenue dans la French Theory. Si chacun·e des artistes ici réuni·es développe ses propres obsessions et son propre langage esthétique, sans que leurs pièces respectives ne forment un ensemble homogène, tous·tes se retrouvent autour d'un geste d'éloignement formel. Jesse Darling, artiste anglais (Turner Prize 2023), travaille par exemple avec des objets usagés ou médicaux (béquilles tordues, prothèses, cannes, fil barbelé, sparadraps…) et des matières fragiles (fleurs fanées…), qu'il assemble dans des compositions délicates, invalidées par les normes de la sculpture, prêtes à s'écrouler d'elles-mêmes. L'artiste parle de *"sculptures non macho"* pour définir ses agencements en forme de signes d'un monde bringuebalant. Assez proches dans leur intention, les sculptures et installations de Benoît Piéron, qui, après avoir passé beaucoup de temps à l'hôpital, vit avec ce qu'il appelle ses *"maladies de compagnie"*, donnent quant à elles une forme plastique à l'expérience du handicap. Draps d'hôpital recyclés en doudous, en costumes ou en fanions de fête, expérience de l'attente de la personne malade, soumise au temps ralenti (le *"crip time"*) : l'artiste convoque des objets et des ambiances (et même un film érotique) pour traduire les marges d'une vie qui édifie ses propres normes. De décors en carton-pâte en films et performances, Pauline Curnier Jardin s'intéresse elle aussi à la déviance, qu'elle envisage comme une sortie de la ligne droite *"pour ouvrir, de manière irrévérencieuse et indocile, d'autres devenirs possibles"*, suggère la commissaire Daria de Beauvais. À l'image du goût de l'artiste pour les espaces liminaires et les récits qui divaguent, le parcours entier s'ajuste à des voies artistiques au bout desquelles les corps s'affirment en déjouant les règles qui les contraignent.

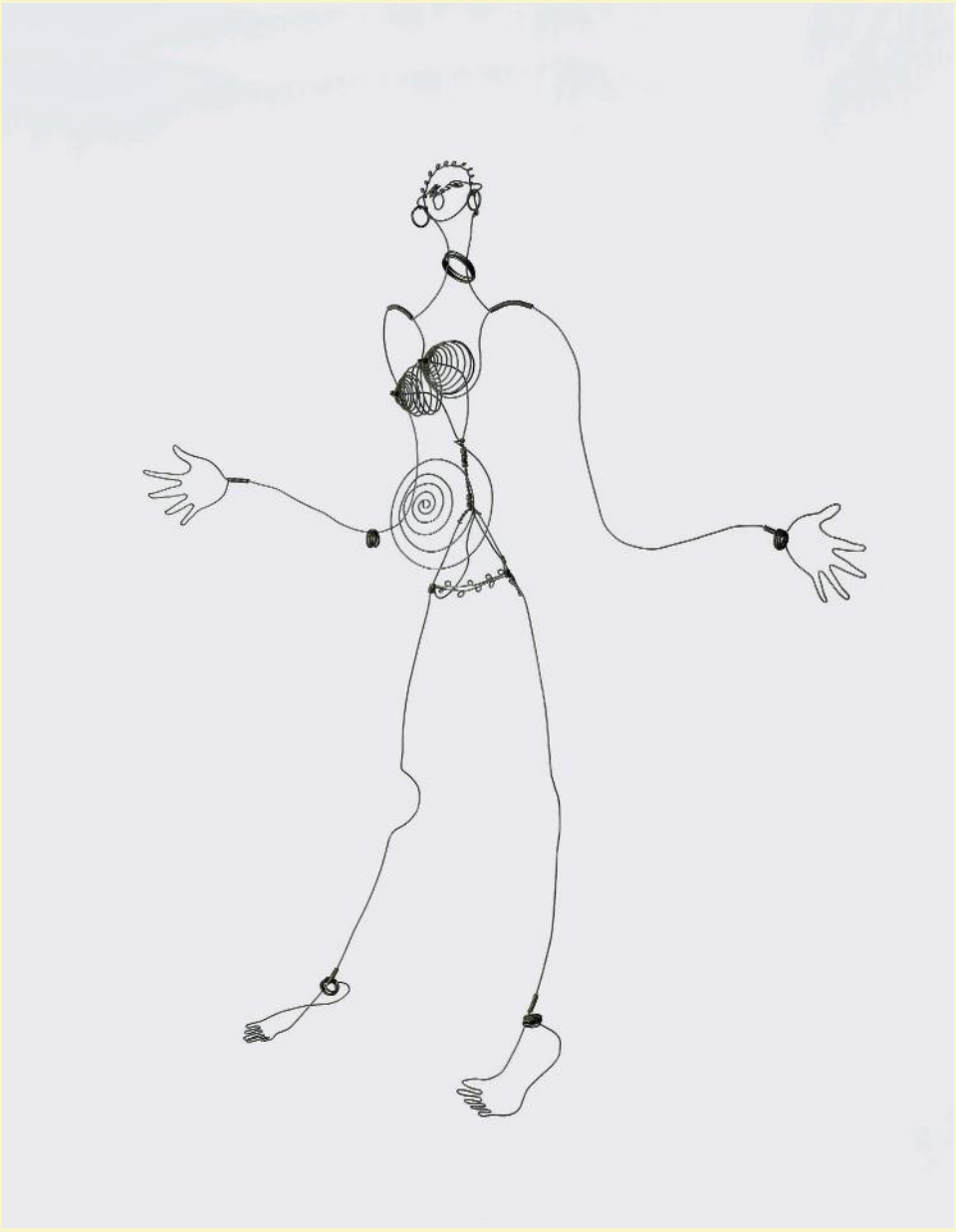
Jean-Marie Durand

Normes Corps au Palais de Tokyo, Paris, jusqu'au 13 septembre.



↓
Fat to Ashes de Pauline Curnier Jardin (2021). Vue de l'exposition *Fat to Ashes*, Hamburger Bahnhof - Nationalgalerie der Gegenwart (Berlin), en 2021.

Photo Mathias Völzke. Courtesy de l'artiste, Ellen de Bruijne Projects & ChertLüdde/ADGAP



←
Joséphine Baker IV
d'Alexander Calder
(vers 1928).

CALDER. RÊVER EN ÉQUILIBRE à la Fondation Louis Vuitton, Paris

Cinquante ans après sa disparition, le sculpteur américain est au cœur d'une grande rétrospective qui présente plus de trois cents œuvres.

Qui n'aime pas sincèrement Alexander Calder (1898-1976), ce *"roi du fil de fer et de la ficelle"* selon Gabriële Buffet-Picabia ? Existe-t-il dans l'histoire de l'art moderne un artiste aussi populaire que lui, émerveillant les enfants et les adultes qu'ils et elles deviennent avec ses sculptures "non objectives" ? Parmi tous·tes les admirateur·rices qu'il a eu·es dans sa vie, Jean-Paul Sartre a écrit à propos de ses mobiles mythiques : *"Ils sont, voilà tout ; ce sont des absolus."* Marcel Duchamp écrivit cette chose pour le coup absolue sur lui : *"L'art de Calder est la sublimation d'un arbre dans le vent."* Magnifique formule pour signifier ce que son œuvre doit à la célébration de l'air, du mouvement, du souffle, de l'atmosphère, de la fragilité des choses.

Suzanne Pagé, directrice artistique de la Fondation Louis Vuitton, le rappelle dans son texte de présentation de l'impressionnante rétrospective que le musée lui consacre, cent ans après son installation en France. *Calder. Rêver en équilibre* rassemble plus de trois cents œuvres de l'artiste disparu il y a cinquante ans, parmi lesquelles cent-quarante mobiles et sculptures, mais aussi des peintures, des bijoux et des œuvres sur papier dont la majorité provient de la Fondation Calder, prêteur principal, en plus de prêts d'institutions internationales et de collections privées. La masse des pièces exposées donne la mesure de la place si particulière qu'occupe Calder dans le paysage des avant-gardes de la modernité au début du XX^{e} siècle.

Venu à Paris en 1926 après des études à l'Art Students League of New York, il se fond dans la faune arty de Montparnasse, se lance avec ses sculptures de fil de fer et crée sa première œuvre mythique, *Le Cirque de Calder* : l'artiste manipule des acrobates, des clowns, des automates miniatures, qui fascinent à l'époque tous·tes les artistes, de Fernand Léger à Joan Miró, de Jean Arp à Piet Mondrian. Exposée ici dès le début du parcours chronologique, empruntée au Whitney Museum, cette œuvre n'avait plus été montrée en France depuis la précédente monographie organisée en 2009 au Centre Pompidou.

Après avoir visité en 1930 l'atelier de son ami Mondrian, installé lui aussi à Paris, Calder, sous le choc de sa révélation, se tourne vers l'abstraction, d'abord matérialisée par des peintures, puis par des sculptures lestées de petites boules qui reprennent les couleurs primaires de Mondrian. Duchamp propose alors le nom de "mobiles" pour désigner les compositions abstraites et cinétiques de Calder présentées en 1932. Quant aux "stabiles", c'est Jean Arp qui invente le terme pour désigner ses objets statiques. Outre ses stabiles monumentaux et colorés, et la poésie aérienne de ses mobiles, Calder investit le dessin jusqu'à la fin de sa vie. Comme le remarque Suzanne Pagé, Calder aura été ce *"génie du rien, mécanicien du rebut, recycleur de l'ordinaire, ce maître du mouvement pour dire d'abord la vie, déclinant à toutes les échelles des formes inspirées des règnes animal et végétal, captant la vibration du monde, au diapason"*. Un génie du rien, voilà tout.

Jean-Marie Durand

Calder. Rêver en équilibre
à la Fondation Louis Vuitton, Paris,
jusqu'au 16 août.

Calder Foundation, New York/ADAGP, Paris © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. Grand Palais Rmn/Georges Meguerditchian



← *Chermine, Hamra, Beirut, Lebanon, 2022* de Rania Matar.
↓ Photo d'ouverture de *What's Ours* de Myriam Boulos.



WHERE DO I GO? 50 YEARS LATER de Rania Matar *WHAT'S OURS* de Myriam Boulos

Deux photographes montrent le vrai Liban, porté par la jeunesse et des femmes résistantes, courageuses et libres.

Deux femmes. Deux photographes libanaises que tout sépare dans leur écriture, mais que l'actualité rassemble. L'une est mélancolique : on le serait à moins. On lui a arraché une terre, une histoire, une mémoire. Rania Matar est palestinienne, a grandi au Liban, puis aux États-Unis. Cette présentation dit à elle seule l'exil, l'absence à soi, la nécessité de reprendre en main son histoire, d'écrire son propre récit, qui habitent son travail.

Son dernier livre, *Where Do I Go? 50 Years Later,* marque son retour à Beyrouth, qu'elle avait quitté avec ses parents en pleine guerre civile, au mitan des années 1980. Ce sont des photographies à la chambre, qui prennent leur temps, s'enracinent. Des portraits de femmes qui mettent en scène leur propre identité avec l'aide de la photographe. Elles évoluent souvent parmi des ruines, des éclats de verre brisé, des plafonds éventrés. Pourtant, elles offrent toutes, dans leur regard, dans leur attitude, l'inverse d'une soumission à la violence des hommes. Ce sont toutes des résistantes.

À la question que pose le livre ("Où puis-je aller ?"), on entend d'abord en réponse une sorte de doute : sommes-nous toutes encore ici ? Et si oui, quelle est notre place dans le monde ? Les arbres, même les plus petits, ont des racines. Alors, pourquoi est-ce si difficile de croire en une mémoire possible ? Pourquoi nous renie-t-on notre propre histoire ? Pourquoi devons-nous vivre sous les bombes, parmi les éclats d'obus, ou sous les tentatives d'invasion, d'annexion, d'effacement ?

Aucune, pourtant, ne donne le sentiment de choisir un autre camp que celui de la vie. Que Myriam Boulos ait choisi la vie et son désordre, c'est une évidence. Il suffit de voir ses photos. Quand *What's Ours,* son premier livre, est sorti, on a voulu y voir le témoignage pris sur le vif de la "révolution de novembre 2019", ce moment où la jeunesse libanaise s'est retrouvée dans la rue pour exiger, entre autres, la fin des multiples milices qui divisent le pays en clans et qu'émerge enfin une société civile. Le Covid, l'explosion du port de Beyrouth et la crise bancaire ont lentement éteint ce mouvement.

Le livre, lui, n'a pas quitté notre table de travail depuis sa parution fin 2023. L'actualité a depuis réactivé le cycle sans fin de guerres entre Israël et le Liban (et plus que jamais depuis le début du mois de mars), et l'ouvrage a désormais valeur de preuve. Il démontre que le Liban est l'endroit le plus bouillonnant de la planète : il est un laboratoire de désirs, d'utopies – un séisme permanent, porté par la plus belle jeunesse du monde. Celle qui sait à l'infini ce que vaut une vie, à commencer par celle des exclu·es, des réfugié·es. Il y a toute cette énergie, qui carbure à l'intelligence politique et au sens du présent, dans les images déséquilibrées, brutes, gorgées de désir de Myriam Boulos.

Deux photographes libanaises, donc. Elles ne sont pas de la même génération, ne constituent pas un mouvement. Mais leurs livres sont un puissant antidote aux images du Liban que donnent les chaînes d'info. Où chaque soir, infatigables, des experts militaires – que des hommes – étalent leur savoir morbide. Ils connaissent le nom de chaque ogive, prédisent des victoires militaires qui sont des défaites pour l'humanité. Tout à leur jouissance phallique, ils n'ont pas le moindre mot pour les populations civiles. Ce sont des enfants en culottes courtes qui jouent à Big Jim. À l'image des chefs de guerre dérangés qui alimentent cette folie, ils sont la mort. Là où elles, et toutes celles qu'elles ont photographiées, sont la vie. **Philippe Azoury**





Where Do I Go? 50 Years Later de **Rania Matar** (Kaph Books), 264 p., 55 €. En librairie.
What's Ours de **Myriam Boulos** (Aperture), 192 p., 58 €. En librairie.

Nan Goldin

This Will Not End Well



Nan Goldin, Untitled, 1982 (Détail) © Nan Goldin. Courtesy Nan Goldin and Gagosian

GrandPalais

et Chapelle Saint-Louis de la Salpêtrière

du 18 mars au 21 juin 26

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

GrandPalais Rmn

Hôpital Pitié-Salpêtrière AP-HP

CHANEL
GRAND MÉCÈNE DU GRAND PALAIS

kvadrat

SAHCO

Libération

Les Inrockuptibles

TRANSFUGE

marie claire

views

spot

RATP

arte

PARIS PREMIÈRE

france culture

LES ULTRAS DE LA COLLABORATION de Jean Bulot

Dans une nécessaire enquête parue dans l'excellente série *LSD*, Jean Bulot cartographie les collabos français les plus zélés.

Fondé sur une brillante exploitation des archives, des témoignages rares, des expertises d'historien·nes et une mise en récit rigoureuse, ce podcast créé par Jean Bulot explore une zone sombre longtemps taboue de l'histoire française : celle des collaborationnistes les plus radicaux durant la Seconde Guerre mondiale, ces "ultras" engagés non seulement dans le soutien au régime de Vichy, mais aussi dans une adhésion active à l'idéologie et aux pratiques du nazisme.
Le podcast commence par qualifier l'"ultra-collaboration", terme qui renvoie à une réalité encore mal connue. Il ne s'agit pas simplement de fonctionnaires ou d'opportunistes ayant accompagné le régime, mais d'individus qui ont volontairement participé à la guerre aux côtés de l'Allemagne nazie, parfois jusqu'à s'engager sur le front de l'Est dans des unités comme la LVF (Légion des volontaires français).
Le deuxième épisode rappelle ainsi que, dès 1941, certains Français prennent part à la "guerre d'anéantissement" de la Wehrmacht, participant directement à des massacres génocidaires en Europe de l'Est. Cette dimension, longtemps minimisée, souligne l'existence d'un engagement idéologique profond, nourri par l'antisémitisme, l'anticommunisme et le fascisme.
Le troisième épisode approfondit cette radicalisation en montrant comment ces ultras ont participé à la répression sur le sol français, au sein d'organismes liés à la police allemande. Arrestations, tortures et exécutions jalonnent leur parcours, révélant une violence politique exercée contre d'autres Français·es. Le podcast se distingue aussi par sa grande clarté narrative malgré la densité des informations. Il vaut pour sa contribution essentielle au renouvellement de l'historiographie de la collaboration en France. Longtemps dominée par le mythe d'une nation majoritairement résistante, la mémoire collective a eu tendance à marginaliser ces figures. Or, comme le montre le podcast, ces ultras ne sont pas des anomalies : ils s'inscrivent dans des réseaux, des partis, des logiques politiques qui traversent la société française de l'époque et concernent des dizaines de milliers de Français.
Enfin, la série ne s'arrête pas à 1945 : elle interroge sur les trajectoires après-guerre et les survivances idéologiques, notamment dans certaines franges de l'extrême droite, évoquées dans le dernier épisode qui dissèque les liens entre le Front national, le négationnisme et l'ultra-collaborationnisme dérivé du nazisme. Il ne manque alors pas d'épingler le contresens total d'un RN qui se veut aujourd'hui et selon les mots de son président, Jordan Bardella, *"le meilleur bouclier des juifs de France"*. Un comble. À noter pour finir que Jean Bulot est également l'auteur d'un documentaire sur le même sujet, complément en images parfait du podcast et disponible sur la plateforme d'Arte.
Bruno Deruisseau

Les Ultras de la collaboration de **Jean Bulot**, réalisé par **Gaël Gillon**. Sur France Culture.



→
Défilé sur les Champs-Élysées de la LVF (Légion des volontaires français) à Paris en 1943.

Les 5 autres pistes du mois

→ *Les Enfants des autres* sur Louie Media
Dans la série *Faites des gosses*, Sarah Gandillot explore avec finesse les liens affectifs entre adultes et enfants qui ne sont pas les leurs. Une immersion sensible qui traite un sujet intime sans pathos.

→ *Star System* sur Acast
Samia Miskina décrypte les mécanismes de fabrication des célébrités selon une analyse ludique et des invité·es décalé·s réagissant à l'obsesssion d'Eminem pour Mariah Carey, l'orientation politique de Taylor Swift ou Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre en *"couple goal"*.

→ *En apparence* sur Acast
Le podcast de Nora Hamzawi propose des conversations intimes, authentiques et souvent drôles autour du rapport à l'image de soi. On y retrouve, entre autres, Pénélope Bagieu, Tristan Lopin ou Vincent Lacoste.

→ *Safe Pace* sur Safe Pace Media
Le journaliste Hugo Clément, accompagné des spécialistes et sportif·ves Charlotte Morel, Fred Belaubre et Hugo Tormento et d'invité·es varié·es explore des thématiques autour des sports d'endurance, du running au trail.

→ *Affaire Jubillar : le procès d'une disparition* sur France Info
Porté par David Di Giacomo, un retour en six épisodes rigoureux sur l'enquête autour de la disparition de Delphine Jubillar, avec le concours des avocat·es des deux parties, celui de la victime mais aussi de l'accusé toujours présumé innocent dans l'attente du procès en appel : son mari.

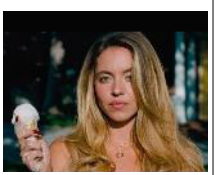
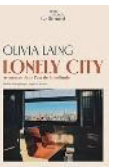
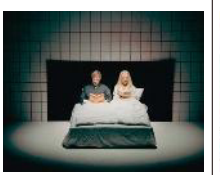
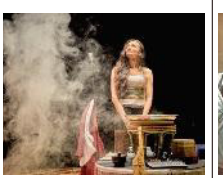
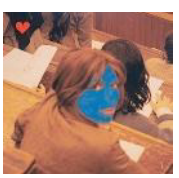
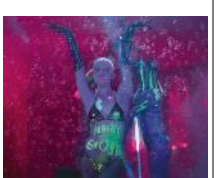
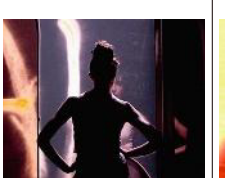
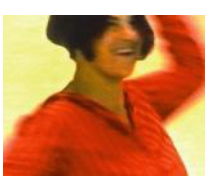
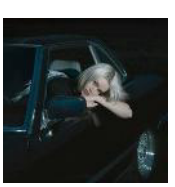
Réarmement discographique.



radio nova

LES INROCKS D'OR

CE QU'IL FAUT ÉCOUTER, VOIR & LIRE CE MOIS-CI.

	MUSIQUES	CINÉMAS	SÉRIES	LIVRES	SCÈNES	ARTS
1	 *The Afterparty* de Lykke Li	 *Le Cri des gardes* de Claire Denis	 *Euphoria* saison 3 de Sam Levinson (HBO Max)	 *Lonely City – Aventures dans l'art de la solitude* d'Olivia Laing (Gallimard/ "Hors-Fiction")	 *Scenes from a Marriage* de Markus Öhrn d'après Ingmar Bergman, Odéon - Théâtre de l'Europe, Paris, du 20 mai au 7 juin	 *Images, corps, pouvoir – Les années 80 dans la Collection Lambert,* Avignon, jusqu'au 31 décembre
2	 *Fenian* de Kneecap	 *La Corde au cou* de Gus Van Sant	 *The Testaments* de Bruce Miller (Disney+)	 *Une nation d'étrangers – Reconstruire un chez-soi au XXIe siècle* d'Ece Temelkuran (Stock/"Essais et Documents")	 ສຽງຂອງຍ່າ *(La Voix de ma grand-mère)* de Vanasay Khamphommala, Théâtre 13, Paris, du 4 au 7 mai	 *Visages d'artistes – De Gustave Courbet à Annette Messager,* Petit Palais, Paris, jusqu'au 19 juillet
3	 *Train on the Island* d'Aldous Harding	 *Silent Friend* d'Ildikó Enyedi	 *Margot a des problèmes d'argent* de David E. Kelley (Apple TV)	 *Ghost Stories* de Siri Hustvedt (Gallimard/ "Hors-Fiction")	 *My Fierce Ignorant Step* de Christos Papadopoulos, Théâtre de la Ville - Sarah Bernhardt, Paris, du 24 au 31 mai	 *Bonnes Mères,* Mucem, Marseille, jusqu'au 31 août
4	 *Look For Your Mind!* de The Lemon Twigs	 *Hélène trésore transnationale* de Judith Abitbol	 *Privilèges* de Marie Monge et Vladimir de Fontenay (HBO Max)	 *Quand la femme était l'homme – Aux origines de l'histoire* d'Ulli Lust (ça et là)	 Printemps des Comédiens, Montpellier, du 29 mai au 21 juin	 *Tracey Emin, A Second Life,* Tate Modern, Londres, jusqu'au 31 août
5	 *Reverie* de Lolo Zouaï	 *Nuestra tierra* de Lucrecia Martel	 *For All Mankind* saison 5 de Ronald D. Moore, Ben Nedivi et Matt Wolpert (Apple TV)	 *Uranova* de Lenka Elbe (Aux forges de Vulcain)	 *Aux singuliers* de Frédéric Fisbach, La Colline, Paris, du 26 mai au 13 juin	 *Lee Miller,* musée d'Art moderne, Paris, jusqu'au 2 août

HBO Max · Disney · Apple TV+ · Caroline Dubois · Apple TV+ · Leo Sternberg · Christophe Raynaud de Lage · Pinelopi Gerasimou · Marie Clauzade · The Estate of Jean-Michel Basquiat/Adagp/Cnap · Musée d'Orsay/Laëtitia Striffling-Marcu · Pierre et Gilles · Tracey Emin/DACS · Lee Miller Archives

place du théâtre, 59000 lille

opéra de lille

Constellation d'été

21 avril → 27 juin

En Grande salle

La Flûte enchantée
Wolfgang Amadeus Mozart
opéra
9 → 26 mai

Canine Jaunâtre 3
Marlene Monteiro Freitas/
Ballet de l'Opéra de Lyon
danse
11 et 12 juin

Archets et banderilles
Haydn, Turina, Beethoven
concert
17 mai

Au Grand foyer

Open Week
21 → 25 avril

Concerts Sieste
de 13 h à 13 h 45
5 mai et 16 juin

Concerts Heure bleue
de 18 h à 19 h
28 mai et 4 juin

Concert Insomniaque
de 21 h à 1 h 30
6 juin

En famille

Finoreille
La voix au chapitre
20 et 21 juin

Visites
Histoire d'hier et d'aujourd'hui
23 mai, 27 juin

saison 2025.26

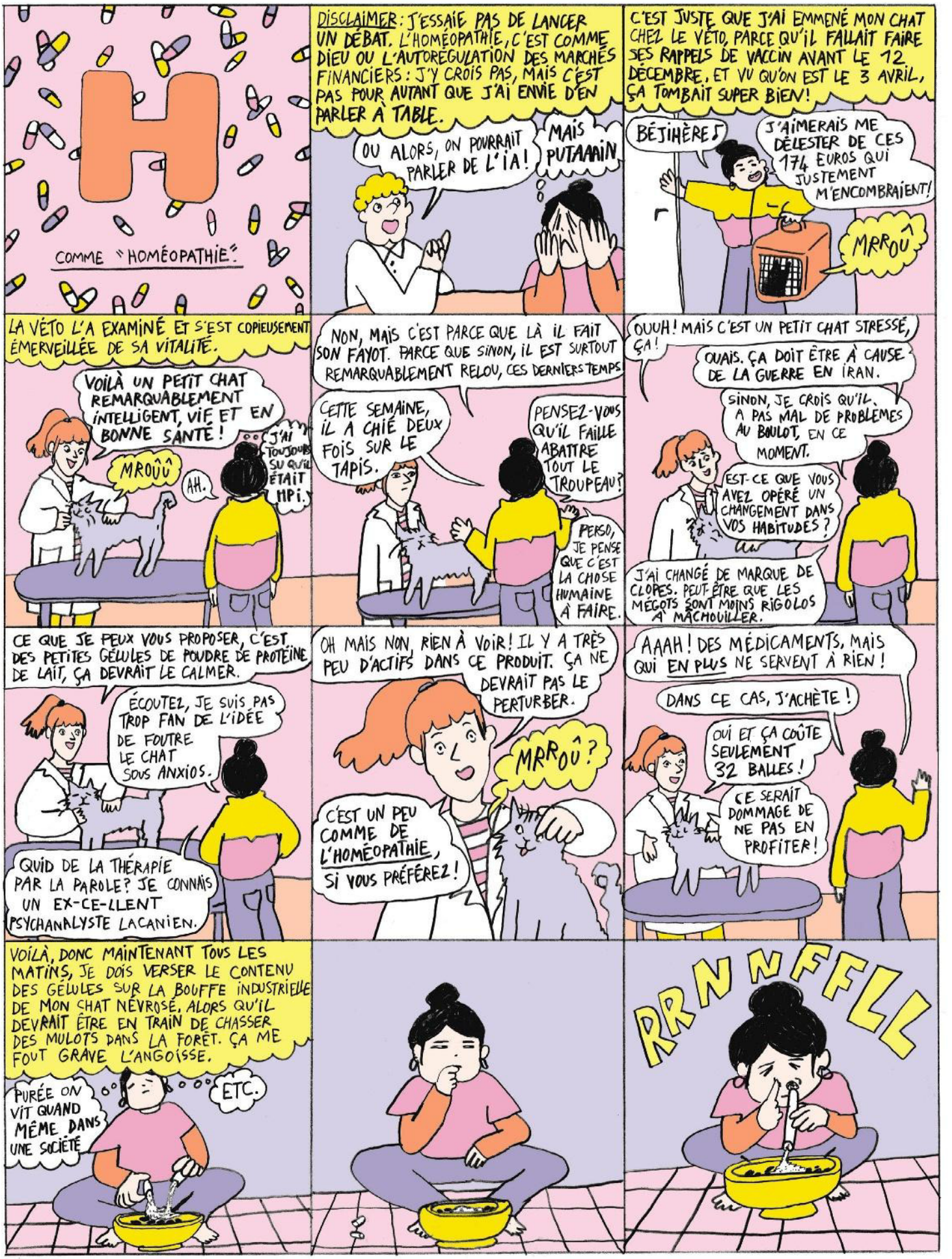
PRÉFET DE LA RÉGION HAUTS-DE-FRANCE
Région Hauts-de-France
MEL MÉTROPOLE
ville de lille

opera-lille.fr

Graphisme : H5

Licences 1-013256, 2-013242, 3-013241

L'ABÉCÉDAIRE DE SALOMÉ LAHOCHE



MUSIC · COMEDY · NATURE · TALKS · FOOD · ART

WE LOVE GREEN



VENDREDI 5 JUIN

GORILLAZ

LITTLE SIMZ • FEU! CHATTERTON • DIJON

SÉBASTIEN TELLIER • ¥ØU$UK€ ¥UK1MAT$U • JIM LEGXACY

YOA • DJ GIGOLA • SUDAN ARCHIVES • LUVCAT • QENDRESA

MAX BABY • TATYANA JANE • ADÉS THEPLANET • ETTA MARCUS • LAZE • radio nova TAKEOVER

SAMEDI 6 JUIN

THEODORA • ADDISON RAE

MAC DEMARCO • DISIZ • OKLOU • HAYLEY WILLIAMS

KI/KI • OVERMONO • DJ HEARTSTRING • MARGUERITE

LANCEY FOUX • SIX SEX • LB AKA LABAT AV/LIVE • NeS • JEUNE MORTY • BAMBY

ERIN LECOUNT • TOCCORORO • OLYMPE4000 • LOUKEMAN • ALEWYA • BLU SAMU

JETLAG GANG • DAWA COLLECTIF, 8RUKI & MIKANO • TTRISTANA • ANY YOUNG MECHANIC • Konbini TAKEOVER

DIMANCHE 7 JUIN

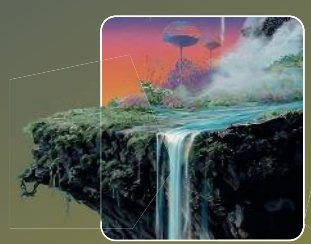
THE XX • CHARLOTTE CARDIN

CHARLOTTE DE WITTE • DOM DOLLA • ETHEL CAIN • ROLE MODEL

MARINA • SOULWAX • BB TRICKZ • KETTAMA • RUSOWSKY • NINAJIRACHI

DANYL • AUPINARD • BAMBOUNOU B2B HAAi • YASMINE HAMDAN

KUMO 99 • DEKI ALEM • SUZE IJÓ & KAMMA • Les Inrockuptibles TAKEOVER



5-6-7 JUIN 2026

BOIS DE VINCENNES PARIS

BoursoBank · axs · Greenroom · NATURALIA · THE PEOPLE · Barbour · inOui · DEEZER · Re_fashion · Région Île-de-France · PARIS · CNM · sacem · BANQUE des TERRITOIRES · france•tv · Konbini · Les Inrockuptibles · Brut. · Télérama · dunnie · views · Le Monde · le Bonbon · LGU · radio nova



CELINE

PARIS